MAY 8 1939

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

1er AVRIL 1939

★★★	*Hitler et le Saint-Empire* . . .	481
CHARLES MAURRAS	*André Chénier.* — Fin	494
MADAME LACROIX	*Souvenirs sur la Reine Hortense*	516
BERTRAND DE JOUVENEL	*L'Empire allemand de 1918* . .	543
MARCEL JOUHANDEAU	*Requiem*	570
JEAN FONTENOY	*Vu en Allemagne*	599
Dr WULF SACHS	*Un Hamlet noir.* — IV	619
LOUIS HOULLEVIGUE	*Les Frontières de la Vie.*	652
ROLAND DE MARÈS	*La Crise belge*	661
A. ALBERT-PETIT	*L'Histoire.*	673
MARCEL THIÉBAUT	*Parmi les Livres*	684
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	701

P. D'ESPEZEL : *Vieux Paris*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 7*

ABONNEMENTS

La *Revue de Paris* n'a suivi la hausse des prix, depuis la guerre, qu'avec une extrême modération. Ne poursuivant pas de buts commerciaux et cherchant seulement à favoriser la diffusion de la pensée française, elle est parvenue à maintenir le montant de ses abonnements au coefficient 2,4, alors que les journaux, dans la même période, passaient à des coefficients variant de 5 à 10 (les journaux de 5 ou 10 centimes ont été portés, en effet, à 40 ou 50 centimes) et les livres au coefficient 5,5 (l'ancien volume de 3 fr. 50 étant vendu communément aujourd'hui 20 francs).

Malheureusement, les prix du papier et de l'imprimerie ayant décuplé depuis 1914 et plus spécialement doublé depuis deux ans, il nous est impossible de maintenir les tarifs anciens. Aussi, A PARTIR DU 15 AVRIL le prix de l'abonnement pour la France (Paris ou départements) et les colonies sera-t-il porté à :

UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
—	—	—
francs	francs	francs
150 »	76 »	39 »

Est-il nécessaire de faire remarquer que cette augmentation indispensable a été limitée au strict minimum ? A son nouveau tarif, l'abonnement de la *Revue de Paris* ne sera encore qu'au coefficient 3 par rapport à 1914, alors que l'indice général du coût de la vie pour le dernier trimestre de 1938 était de 7,22.

En ce qui concerne les abonnements étrangers nous avons dû tenir compte aussi d'une récente augmentation des tarifs postaux que, provisoirement, pendant les derniers mois nous avions prise à notre charge.

Les prix seront portés, à partir du 15 avril, au tarif suivant :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
	—	—	—
	francs	francs	francs
Pays à demi-tarif postal	190 »	96 »	49 »
Pays à plein tarif postal.....	230 »	116 »	59 »

HITLER ET LE SAINT-EMPIRE

En écrivant sur ses vieux jours l'histoire de sa vie, Bismarck a évoqué d'une façon émouvante dans ses *Mémoires et Pensées* le souvenir poignant d'un séjour au château de Nikolsbourg, en Bohême, où, accoudé à une fenêtre, il sanglotait dans la nuit et songeait à se loger une balle dans la tête. Ce n'était pas un chagrin romantique qui le secouait : le « chancelier de fer » était envahi par un désespoir sans bornes parce que son souverain, grisé par la victoire de Sadowa et poussé par ses généraux, se refusait aux conseils de modération politique et se proposait d'entrer triomphalement, à la tête de ses troupes, dans une capitale ennemie qu'il aurait été plus sage d'épargner.

Le Führer du IIIe Reich, souverain et chancelier en un seul, n'avait pas un Bismarck auprès de lui dans cette autre nuit tragique où il soumettait à sa volonté brutale les dirigeants de la République tchéco-slovaque et décidait une nouvelle « défenestration de Prague » qui vient de bouleverser les destins de l'Europe. Et, si l'ombre de l'ancien maître de la Wilhelmstrasse avait surgi auprès de celui qui occupe aujourd'hui l'édifice historique, le dictateur n'aurait su que faire des conseils du génial Prussien. Pour une fois, la théorie de race, si chère à M. Hitler, peut être appliquée avec succès à sa propre personne. Le fils du petit douanier de Braunau a écouté la voix du sang en s'engageant résolument sur le chemin d'une politique purement *autrichienne*.

La grandeur politique de l'Allemagne moderne a été d'un

bout à l'autre l'œuvre de la Prusse. C'est dans les vastes forêts, dans les plaines sablonneuses de la Prusse qu'a grandi un peuple désavantagé par la nature, asservi à un dur labeur, capable comme pas un d'obéir, un peuple qui a fait de la guerre selon l'expression fameuse de Mirabeau, « son industrie nationale ». En leur imposant sa rude empreinte, ce peuple a unifié les « penseurs et les poètes » de la Rhénanie, les paisibles Saxons et Souabes et toutes les autres races de la vieille Germanie. En s'inspirant de l' « impératif catégorique » du philosophe de Kœnigsberg, il a créé son type d'élite : « le lieutenant prussien » qui a été, avec sa pauvreté monastique, sa rigidité de principes et son attachement au devoir, l'instrument principal de l'unité allemande.

Le Führer s'est emparé de l'épée de ce « lieutenant » symbolique, au moment décisif de sa carrière, lorsqu'il fit assassiner froidement le général von Schleicher et le capitaine Roehm et mit fin ainsi, en sacrifiant la vie de son ami le plus intime, à la rivalité des « chemises brunes » et de l'armée allemande qui ne pouvait, sans cela, se terminer autrement que par une victoire complète de cette dernière. Depuis le 30 juin 1934, l'Autrichien Hitler est devenu le maître incontesté de l'armée prusienne qui, dans le passé, s'était montrée si redoutable pour son pays d'origine [1]. Mais avec la tradition de gloire, de servitude et de fidélité dynastique à laquelle cette armée a toujours été attachée, M. Hitler n'a, pour ainsi dire, rien de commun. Il a été pangermaniste dès son adolescence, mais « pangermaniste » dans l'acception *autrichienne* de ce mot. Il a fait son premier apprentissage politique à l'école de Lueger, grand bourgmestre de Vienne et dangereux démagogue. Les théories de Lueger, qui réclamait pour les Allemands d'Autriche la « baguette de chef d'orchestre » et ne cessait de vitupérer contre l'emprise des Tchèques et des autres Slaves sur les rouages de la monarchie des Habsbourg, ont profondément influencé toute la formation intellectuelle et politique du Führer. Il nous en fournit lui-même le témoignage dans les premiers chapitres de *Mein Kampf*, consacrés à sa jeunesse et aux luttes politiques de la vieille

1. Voir l'article si parfaitement documenté * * * *L'Armée allemande et le Führer*, dans la *Revue de Paris* du 1er juin 1938.

Autriche-Hongrie : nulle lecture ne saurait présenter, de nos jours, un plus grand intérêt d'actualité.

M. Hitler attribue la chute de l'empire des Habsbourg à la funeste erreur d'une dynastie qui enleva, par ses compromissions, la place prédominante à ceux qui en avaient été les « vrais et uniques créateurs » : aux Allemands d'Autriche. En s'efforçant de détruire le *Deutschtum*, les Habsbourg auraient, selon lui, failli transformer l'Autriche en un État slave. « Depuis que l'archiduc François-Ferdinand, écrit M. Hitler, acquit une certaine influence comme héritier du trône, la tchéquisation (?) appliquée d'en haut, devint systématique. Avec tous les moyens possibles, ce futur maître de la monarchie bi-partite essayait de favoriser, ou tout au moins de couvrir, les mesures destinées à éliminer l'influence allemande. » Et si cet « ennemi mortel du *Deutschtum* autrichien » et « grand patron de la slavisation de l'Autriche » devait tomber frappé d'une balle slave, ce n'était là que l'exécution d'un verdict de la justice immanente. Le seul Habsbourg qui trouve grâce aux yeux de Hitler est cet empereur, Joseph II, qui avait essayé, avec une force surhumaine, d'ériger un État unifié, centralisé, germanisé, sans tenir le moindre compte des privilèges provinciaux, des droits traditionnels, des mœurs et des coutumes locales. « Joseph II, dit Hitler, éclaira de son flambeau l'avenir de son pays. » Et le Führer saisit le flambeau des mains du monarque qui voulait « faire les grandes choses d'un seul coup » et transportait à la Hofburg la couronne de Saint-Wenceslas et de Saint-Étienne. Hitler reprend ainsi l'histoire de l'Autriche à sa base et croit possible de réussir là où Joseph II a échoué. « Si l'Autriche a péri, déclare-t-il, ce n'est pas du tout parce que les Allemands de l'Ostmark étaient dénués de capacités politiques, mais parce qu'il est impossible de tenir à la longue avec dix millions d'hommes un État qui en compte cinquante millions appartenant à des nations diverses, à moins *que certaines conditions préliminaires ne soient remplies.* » Quelles sont donc ces conditions préliminaires? Si un empire n'est pas composé de peuples de la même race, du même sang, c'est une centralisation tenace et sans scrupules, l'acceptation d'une langue et d'une mentalité uniques qui s'imposent obligatoirement.

Et les théories de la race? nous dira-t-on. La réponse à cette question se trouve sur la première page de *Mein Kampf*. « Le peuple allemand n'aura pas le droit de s'élargir au dehors (textuellement : « de se créer des colonies ») tant qu'il n'aura pas réuni ses propres fils en un seul État. » Mais ceci fait, la misère d'un peuple qui ne parvient pas à se nourrir lui confère le droit moral d'acquérir les terres d'autrui. « Le soc devient épée et des larmes de la guerre naît, pour la postérité, le pain quotidien. » Et cent pages plus loin : « Le monde n'est pas pour les peuples lâches... Celui qui n'est pas capable de défendre son existence n'a qu'à se soumettre aux décrets de la Providence. » Tout le programme des actes qui viennent de s'accomplir est là.

... Nous avons assisté un jour à un grandiose défilé de sections d'assaut devant le Führer du IIIe Reich, au centre du vieux Nuremberg. Les belles maisons patriciennes décorées de tapis blancs aux aigles rouges, la foule massée sur les tribunes d'honneur, sur les trottoirs, à toutes les fenêtres et même sur les toits, la vieille église gothique au fond de la place, les drapeaux claquant au vent, la marche interminable des volontaires : tout cela offrait un tableau prodigieux et inoubliable. Debout dans son auto noire, immobile comme une statue, Hitler tendait sa main en avant comme pour bénir les fidèles déferlant à ses pieds, telles les vagues d'une mer sans fin.

A cette heure-là, nous avons cru voir un *imperator*, un empereur dans la vraie acception du mot. Sur cette même place où jadis Charles IV apparaissait à la foule sur le parvis de l'église, drapé d'un manteau rouge brodé d'aigles d'or, le sceptre et le globe du Saint-Empire dans les mains, se tenait son héritier : un simple soldat de la grande guerre, un fils du peuple affublé d'une vulgaire chemise brune avec la croix de fer et l'insigne noir des blessés sur la poitrine ; un usurpateur soulevé vers les cimes d'un pouvoir au-dessus duquel il n'y a rien ni personne...

La vision d'alors est ajourd'hui une réalité. Des hauteurs du Hradschin de Prague, Hitler annonce au monde, dans des termes à peine voilés, son intention de s'emparer de l'héritage des Césars.

Conception politique vague et nébuleuse entre toutes que celle de ce Saint-Empire, du « Reich » au sens propre du mot, rêve éternel des Allemands ! « Il est impossible d'expliquer logiquement ce que contient cette notion ; seul un Allemand peut la saisir en entier. » C'est ainsi que s'exprimait un grand quotidien de Berlin, quelque temps après la prise du pouvoir par M. Hitler : « Le Reich, ajoutait-il, est un but éternel qui ne saurait jamais être atteint d'une façon définitive : c'est un processus de croissance long, douloureux et jamais terminé. » Au cours de son existence millénaire, le Saint-Empire romain de nation germanique s'est inspiré des idéologies les plus diverses. Au temps des Hohenstaufen, l'empereur prétendait au rôle de chef temporel de la chrétienté : c'est le rôle qu'attribuait à l'héritier de Charlemagne le Dante lui-même dans son célèbre écrit *De la Monarchie*. A l'époque des derniers Habsbourg, où le Reich n'était plus « ni saint, ni romain, ni empire », le pouvoir impérial, « ombre d'un fantôme », selon l'expression de Frédéric II, ne servait plus qu'à conférer un certain prestige à la maison d'Autriche, qui ne régnait plus que de nom sur trois cents souverainetés indépendantes, quatre mille seigneuries et quelques milliers d'abbayes ou de maîtrises d'ordres. Charles-Quint avait mené des armées puissantes à la conquête du monde ; François II ne disposait plus, comme chef du Saint-Empire, que d'une troupe de vingt mille soldats formée de contingents des multiples États qui veillaient jalousement, même au sein d'un seul régiment, au maintien de leur armement et de leur uniforme individuel.

Les contours que M. Hitler voudra donner à son Saint-Empire, à lui, ne se dessinent pas encore avec une netteté suffisante. On ne voit pas très bien l'homme qui a si souvent manqué à la bonne foi, dans le rôle d'un empereur moyenâgeux « dont le cœur serait une source de droit et de justice ». On ne voit pas très bien non plus comment M. Hitler réussirait à réconcilier les principes contradictoires de l'unité et du particularisme à une époque où l'idée nationale est plus forte que jamais. A mesure que le nouveau Saint-Empire étendrait son pouvoir sur diverses unités nationales, ses contradictions intérieures ne pourraient que grandir en nombre et en importance.

M. Hitler s'est toujours flatté d'avoir fait l'unité spirituelle du peuple allemand. Sa prétention est quelque peu exagérée ; nous n'avons qu'à mentionner la résistance idéologique du catholicisme et du protestantisme, qui est loin d'être brisée. Cet idéal d'unité spirituelle deviendra complètement irréalisable lorsqu'il s'agira de l'appliquer à une multitude de races diverses, inégales en droits. Le vieil empire des Habsbourg était un État bariolé, composé de lambeaux disparates, Europe en miniature, portrait raccourci de notre continent. Mais dans cette monarchie absolue et parfois despotique, on respirait malgré tout un air de bienveillance et d'humanité qui réconciliait les esprits les plus frondeurs. « On y savait, dit un historien de Marie-Thérèse, qu'il y a d'autres joies, d'autres plaisirs, en dehors de l'obéissance : l'amour, la nature, la paix, la beauté, le bonheur placide de la contemplation, l'aspiration vers Dieu et le sentiment raffiné du doute religieux. » Apôtre des vertus viriles et du dogme implacable, M. Hitler ne pourra rien accorder de tout cela aux peuples asservis.

Les débuts de M. Hitler comme héritier des Habsbourg, dans le sein même de la nation grande-allemande, ne paraissent guère encourageants : on n'a qu'à s'en rapporter à l'expérience autrichienne. Capitale à l'âme essentiellement féminine, Vienne était toute prête à s'abandonner au conquérant orné de la croix gammée. On a préféré l'assommer. Rien n'est plus erroné que de considérer les Juifs et les « légitimistes » comme les uniques victimes de l'Anschluss. Un morne désespoir, mêlé de résignation et d'épouvante, règne depuis un an dans toutes les classes de la société autrichienne : dans les familles de la haute noblesse dont pas une n'a été épargnée par des arrestations arbitraires et par des envois plus ou moins prolongés dans des camps de concentration ; dans la bourgeoisie qui tremble pour son existence, voit toutes les bonnes places réservées aux nouveaux venus de l'Allemagne du Nord et assiste consternée et impuissante à l'anéantissement de toute vie intellectuelle, artistique et même musicale ; dans la classe ouvrière, enfin, qui voit les vivres se raréfier. Les Autrichiens n'étalent pas leurs vrais sentiments au grand jour. « Que voulez-vous, disent-ils aux étrangers, nous sommes en pleine

révolution, nous n'avons qu'à subir les événements que nous n'avons pas prévus. » Mais de simples touristes ne manquent pas de surprendre chez l'habitant des regards haineux ou des sourires moqueurs qui en disent long. « On verra, dit parfois le Viennois lorsqu'on l'a mis en confiance, on verra ce qui se passera en cas de guerre. »

Si telle est la situation en Autriche, que sera-ce donc en Bohême et en Slovaquie? Personne n'a encore contesté aux Tchèques une ténacité extraordinaire dans leur attachement à l'idée nationale. Les scènes muettes qui se sont déroulées dans les rues et devant le monument du Soldat inconnu, lors de l'entrée des troupes allemandes à Prague en fournissent une nouvelle preuve saisissante. La presse d'outre-Rhin voudrait nous faire croire, ces jours-ci, que les Tchèques n'ont jamais connu de bonheur en dehors de la domination germanique [1]. Il est permis de supposer que le peuple tchèque, premier intéressé, ne sera pas du même avis et ne se pliera pas de bonne grâce à ce régime de « protectorat », appliqué jusqu'ici seulement à des tribus africaines ou asiatiques.

A la lumière de ces considérations, la déclaration courageuse du Gouvernement des États-Unis qui parle de « la suppression *temporaire* des libertés d'un peuple, libre et indépendant », prend tout son sens.

Mais les difficultés de M. Hitler ne s'arrêtent pas là. Quelles sont les frontières de « son » Saint-Empire? Quelles sont les limites qu'il peut tracer à ses appétits de conquête? Il n'y en a pas, il ne peut y en avoir. « Le principe constant qui le guide, c'est la suprématie la plus étendue sur le continent, écrivait Metternich en parlant de Napoléon en date du 1er juillet 1808. Toute idée de repos est éloignée de ce prince : le jour où il finit une besogne doit lui en voir entamer une nouvelle. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour trouver les points sur lesquels les prochains coups doivent se porter. »

Depuis quelques jours, nous voyons toutes les chancelleries, tous les états-majors de l'Europe, attelés, comme il y a un siècle,

1. Voir en particulier le très curieux article « Das Reich », dans la *Frankfurter Zeitung* du 16 mars 1939, avec une énumération de bienfaits que l'Allemagne aurait prodigués aux Tchèques au cours des siècles : c'est aux Allemands qu'ils devraient tout, jusqu'à l'architecture et la notion de l'idée nationale.

à cette même besogne. Et le monde entier se demande anxieusement dans quelle direction va s'engager maintenant le conquérant.

M. Hitler n'a que l'embarras du choix. Le Saint-Empire a englobé à certains moments le royaume de Naples, la Bourgogne, l'Espagne et le « soleil ne se couchait jamais sur ses États ». « Le règne de l'Autriche s'étendra jusqu'aux extrêmes limites du monde » (*Austriæ est imperare orbi universo*), disait un célèbre dicton latin. Depuis quelque temps déjà, les jeunesses allemandes ont pris l'habitude de chanter dans leurs écoles : *Heute gehört uns Deutschland, morgen die ganze Welt* (aujourd'hui nous sommes maîtres de l'Allemagne, demain nous serons maîtres du monde entier). Pourtant, tout ceci n'est que littérature et M. Hitler, malgré toutes ses tendances au mysticisme racial et à la mégalomanie, s'est toujours proposé des buts précis et à portée de la main. Rien ne nous permet de supposer que demain il en sera autrement.

« L'indignation, a dit un grand diplomate, n'est pas une attitude politique. » Nous devons donc nous efforcer, en refoulant des sentiments pourtant bien naturels et légitimes, d'envisager froidement, comme s'il s'agissait d'un simple *Kriegsspiel*, les diverses hypothèses d'expansion possible qui peuvent se présenter actuellement à l'esprit du nouveau César.

La Slovaquie que les troupes allemandes viennent d'occuper pointe comme une flèche indicatrice dans cette direction de l'est qui semble avoir toujours eu les préférences du Führer. Malgré l'occupation de la Russie subcarpathique, la Pologne et la Hongrie se trouvent, du fait de la mainmise allemande sur la Slovaquie, plus disjointes que jamais. C'est donc vers le nord ou vers le sud des terres slovaques que devraient se diriger logiquement le prochain effort de l'expansion germanique.

L'Allemagne a des comptes sérieux à régler avec sa grande voisine slave : la Pologne. Le fameux corridor subsiste en son intégrité, dernier vestige des clauses territoriales du traité de Versailles. La Prusse orientale reste suspendue en l'air, sans lien avec le reste de l'Allemagne et la construction d'un autostrade, qu'on envisage, paraît-il, depuis la dernière

entrevue Hitler-Beck, ne peut avoir que la valeur d'un palliatif. Les nazis de Dantzig, ville soi-disant libre, réclament à grands cris leur rattachement au Reich. Et au delà de la Prusse orientale et de Memel que l'Allemagne vient d'annexer sans coup férir, en modifiant ainsi de fond en comble toute la situation stratégique dans la mer Baltique, il y a la faible Lithuanie, incapable de résister à une invasion et privée désormais de tout accès à la mer. Le corridor franchi, une armée allemande pourrait donc se trouver sans difficulté aux portes de Vilna, et la Pologne se trouverait encerclée le long de toute sa frontière septentrionale. Quant à ces provinces du Sud, limitrophes de la « Tchéquie » et de la Slovaquie, elles sont sous le coup d'une menace encore plus grave. Il y a en Pologne une minorité allemande d'un million d'hommes, dont un tiers en Haute-Silésie, à proximité immédiate de la frontière : rien n'est donc plus facile que d'y créer un nouveau « problème des Sudètes ». Et il ne faut pas oublier, en plus, les quelques millions d'Ukrainiens des provinces de Galicie et de Volhynie. Si la Poznanie et la Silésie ont appartenu jusqu'en 1918 à la Prusse, la Galicie a fait partie intégrante de la monarchie autrichienne et précédemment même du Saint-Empire. L'argument « juridique » — droit d'héritage — serait donc tout aussi facile à trouver que l'argument moral : les souffrances des « frères opprimés ». Par ailleurs, la Pologne méridionale ne présente-t-elle pas la voie la plus simple, la plus directe vers cette grande Ukraine qui, seule, peut résoudre sur une grande échelle les difficultés économiques du Reich et reste de ce fait — nous en sommes profondément convaincus — le but suprême du Führer ?

Il y a pourtant certaines considérations d'ordre opposé qui ne peuvent être omises lorsqu'on envisage la possibilité d'une avance allemande vers la Pologne. En 1934, cet État a signé avec l'Allemagne un traité d'amitié et de non-agression qui lui garantit, pour une durée de dix ans, l'intégrité de son territoire. Nous n'en sommes certes pas à un « chiffon de papier » près, mais il y a là pourtant un obstacle qui n'est pas facile à tourner. Pour créer des incidents, pour stimuler les « appels à l'aide », etc., il faut du temps, et l'Allemagne (comme ses commis-voyageurs en propagande ne se privent pas

de nous le dire) ne *veut* et ne *peut* attendre sans courir le risque d'étouffer sous les rigueurs de son autarcie économique. L'obstacle matériel n'est pas moins sérieux, car l'armée polonaise est une des plus fortes de l'Europe.

C'est probablement pour ces raisons que l'opinion mondiale se montre surtout préoccupée du sort des pays situés, non pas au nord, mais au sud de la « flèche slovaque ». Lorsqu'on parle aujourd'hui d'une nouvelle action imminente du Reich, c'est la Hongrie et la Roumanie qu'on a surtout en vue. Le royaume de Saint-Étienne est une proie facile et presque prédestinée. Pas besoin de guerre pour étendre, sous une forme appropriée, une espèce de « protectorat » sur un pays inféodé à l'axe Berlin-Rome et privé, depuis longtemps, de toute liberté de mouvement. Il est incontestable qu'une mainmise allemande ne serait aucunement du goût de la fière nation magyare qui, tout en faisant partie du Saint-Empire et de la monarchie bi-partite, a lutté pendant des siècles pour défendre ses libertés contre le germanisme envahisseur (on n'a qu'à évoquer les noms illustres de Rákoczy et de Kossuth). Mais comment pourrait-elle y résister aujourd'hui ? Son armée est faible, numériquement comme matériellement. Et ce ne sont certes pas les puissances occidentales qui ont toujours manifesté une indifférence et une incompréhension complètes à l'égard des aspirations de la Hongrie qui voleraient aujourd'hui à son secours. L'Allemagne, par contre, a toujours encouragé les velléités révisionnistes de Budapest. Elle a déçu la Hongrie, en octobre 1938, en lui refusant la frontière commune avec la Pologne et lui a causé une déception encore plus amère, ces jours derniers, en s'emparant de la Slovaquie — fief millénaire de la couronne de Saint-Étienne. Mais la Russie subcarpathique a été occupée depuis par les troupes du régent Horthy et le dernier mot n'a pas été dit au sujet de la Slovaquie elle-même. Si la Hongrie consentait à reconnaître définitivement l'hégémonie de Hitler, rien n'empêcherait le Führer de lui présenter sur un plat d'argent, dans un élan de « générosité », cette Slovaquie si convoitée. Ne vient-il pas d'admettre sans le moindre signe de protestation l'invasion magyare de la Russie subcarpathique qu'il destinait précédemment à devenir le Piémont ukrainien ? « Là où sont les

Magyars, c'est comme si nous y étions nous-mêmes », parole de Bismarck que Hitler pourrait facilement faire sienne. Et puis, il y a l'argument massue : si Hitler proposait aux Hongrois une « alliance » pour reconquérir la Transylvanie, comment ceux-ci pourraient-ils résister à une convoitise pareille ?

La mainmise sur la Hongrie ne représente par elle-même, pour l'Allemagne, qu'un intérêt médiocre. Économiquement, elle est pour ainsi dire déjà faite, puisque la moitié du commerce extérieur hongrois est accaparée par le Reich. Politiquement, elle ne peut donner que des ennuis, puisque les Hongrois ne se plieront jamais à une domination brutale. La Hongrie n'est intéressante que comme terrain de passage pour les armées d'un nouveau César se dirigeant vers le sud-est, vers la Roumanie ou peut-être vers la Yougoslavie, porte d'accès aux Balkans et à la voie Berlin-Bagdad.

« Hitler sur les Carpathes », a-t-on écrit ces jours-ci, « c'est Bonaparte sur les Alpes ». La formule est exacte, puisqu'une fois franchis les cols de Transylvanie, le conquérant verrait s'étendre devant lui une plaine aux richesses inépuisables. Ce n'est pas encore l'Eldorado de l'Ukraine, mais la Roumanie a quelque chose de plus précieux à offrir que les steppes de la Russie méridionale : le pétrole — matière première dont ne peut se passer une armée motorisée.

Depuis de longs mois, sinon depuis des années, le Reich a exercé sa pression sur la Roumanie pour obtenir une participation efficace à l'exploitation des gisements pétrolifères qui lui sont restés fermés jusqu'ici. La mission Wohltat, dont on a tant parlé récemment, n'est qu'un épisode d'une vieille campagne. C'est l'Allemagne qui a essayé par tous les moyens de saper le pouvoir du roi Carol, qui a appuyé et armé les « gardes de fer », qui a subventionné les mouvements séparatistes et antisémites — toujours sans résultat. Une conquête trancherait le problème : il ne s'agirait plus d'une participation à l'industrie pétrolière, mais à un monopole qui permettrait au conquérant de se lancer vers de nouvelles aventures, plus importantes encore.

Nous croyons en avoir dit suffisamment sur les lignes possibles de l'extension du césarisme allemand vers l'est et le

sud-est. Mais d'autres possibilités restent à envisager. N'a-t-on pas entendu parler, tout juste avant l'envahissement de la Tchéco-Slovaquie, d'une invasion éventuelle de la Hollande ou de la Suisse? Ces deux pays n'ont-ils pas aussi appartenu, à des époques diverses, au Saint-Empire, tout comme l'Alsace, la Lorraine et les Flandres? Mais c'est la réalisation de l'entreprise qui est compliquée. La Suisse est extrêmement bien défendue par ses chaînes de montagnes, sans parler du courage éprouvé de ses habitants. La Hollande peut compter sur son esprit d'indépendance et sur l'appui inconditionnel de l'Angleterre.

Quant à l'Alsace-Lorraine, c'est aussi un terrain de conquête bien peu tentant. Au début de sa carrière, lorsqu'il écrivait les premières pages de *Mein Kampf*, Hitler pensait qu'il fallait avant tout s'en prendre à la France et anéantir la puissance de résistance française, ne fût-ce que pour avoir ensuite les mains absolument libres. Mais il lui est sans doute apparu, depuis lors, que France et Allemagne avaient perdu chacune environ un million cinq cent mille de leurs enfants au cours de la Grande Guerre, l'une pour conserver et l'autre pour récupérer une population égale en nombre. Il a si souvent proclamé, au cours des dernières années, qu'il n'avait aucune exigence territoriale à formuler à l'égard de la France, il a parlé sur ce thème avec un tel accent de sincérité que, malgré tout, on peut lui accorder dans l'occurrence un certain crédit. On pourrait plutôt croire que pour paralyser la France en cas d'une grande action vers l'est, il serait prêt à appuyer jusqu'à un certain point, les revendications italiennes en provoquant ainsi des palabres, des négociations et en faisant dévier l'attention de la France des problèmes de l'Europe centrale.

Mais l'Italie elle-même, où en est-elle en face du nouveau Saint-Empire? Avec sa perspicacité habituelle, le comte de Fels écrivait récemment [1] : « *Les résultats territoriaux de Munich, consolidant et confirmant les agrandissements de l'Allemagne par la création du Mittel-Europa, furent désastreux pour Mussolini, puisqu'ils ont fait de ce pays le successeur de l'Autriche et l'ont habitué à faire valoir des droits sur les*

1. Comte de Fels, *Bellicisme italien. Revue de Paris*, 15 janvier 1939.

pays que l'Italie avait gagnés au démembrement de celle-ci.

» *Tout le poids de l'Allemagne et de ses quatre-vingts millions d'habitants ne va-t-il pas peser sur Trieste? Et M. Hitler, héritier des Habsbourg, n'est-il pas qualifié pour réclamer Trieste en vertu de droits plus légitimes que M. Mussolini ne peut en faire valoir sur Tunis?* »

A la lumière des événements récents, la vérité de ces considérations saute aux yeux. « Trieste, ville italienne, mais port de l'Autriche », selon la formule concise de M. de Fels, devient après l'annexion de la Tchéco-Slovaquie, plus indispensable que jamais à l'économie de l'Europe centrale. Et les dirigeants du nouveau Reich n'auraient qu'à s'appuyer sur une tradition millénaire pour reprendre la vieille course de la Germanie « vers les mers chaudes ».

Et puis, il y a la question du Tyrol méridional. M. Mussolini, qui se pique de connaître si bien la langue allemande, a-t-il oublié la deuxième strophe du *Deutschlandlied*, de l'hymne national allemand où l'on chante : « L'Allemagne au-dessus de tout, de l'Adige jusqu'au Belt »? Ignore-t-il qu'on applaudit encore aujourd'hui, dans les tavernes du Tyrol allemand, des chœurs qui célèbrent les « frères » soumis au joug de la domination italienne?

Nous n'avons rien dit de la France et de son attitude devant les projets de domination du Saint-Empire ressuscité. « Le temps n'est plus aux paroles », a dit M. Daladier. Toute l'histoire de France, comme Jacques Bainville l'a si bien exposé jadis, peut se résumer en une lutte contre les velléités d'hégémonie des empereurs allemands. L'on pouvait croire cette lutte définitivement terminée : l'accord Bonnet-Ribbentrop violé avant que l'encre en fût séchée, fournit une preuve éloquente de la sincérité française. Faudra-t-il tout reprendre et désespérer des destins de notre continent? Forte de son union retrouvée, forte de son armée, forte de cette alliance anglaise qui a reçu au cours du voyage de monsieur et de madame Lebrun à Londres, une confirmation aussi éclatante, la France ignore la peur et attendra avec un calme imperturbable l'évolution ultérieure des événements.

★ ★ ★

ANDRÉ CHÉNIER[1]

V. — LA VIE POSTHUME

L'ŒUVRE éternelle de Chénier était presque absolument inédite au coup de faux qui l'arrêta.

En décapitant Lavoisier, la Révolution savait qu'elle se sacrifiait un très grand savant.

Elle ne savait pas qu'André Chénier fût un très grand poète.

Mais l'instinct, le flair bestial l'aura peut-être instruite et guidée. Ce jeune homme qui répondait avec une ironie presque gaie aux insanités des sans-culottes interrogants avait dû apparaître le bénéficiaire d'une inégalité monstrueuse.

Eh quoi ! de cette tourbe à lui, pareille différence ! Cette marge inouïe dans l'ordre des statures et des valeurs !

Il y avait un certain mérite à démêler cela, dès lors qu'André Chénier n'appartenait qu'aux temps futurs. Vivant, il n'avait publié en tout que deux poèmes : *le Jeu de Paume*, alpha et oméga de sa foi révolutionnaire, et l'*Hymne aux Suisses de Châteauvieux*, premier éclat du retour au bon sens. Ses articles de journaux, il est vrai, l'avaient désigné, mais non pour ce génie lyrique dont il est auréolé à jamais.

Peu après sa mort, le 20 nivôse an III, parut *la Jeune Captive*. Bien plus tard, 1er germinal an IX, *la Jeune Tarentine*.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1939.

Chateaubriand lui fit une note dans son *Génie du Christianisme*, Millevoye dans ses *Élégies*. Des extraits du *Mendiant* parurent aussi. Ce fut seulement en 1819, juste un quart de siècle après le deuil sanglant de 1794, que Latouche donna le premier recueil des poèmes d'André Chénier. Son édition était amendée, corrigée, adoucie, dans l'intérêt de l'auteur, paraît-il : on refusait de l'exposer au désaccord avec le pauvre goût de l'époque.

Ce n'en fut pas moins une commotion dans toutes les têtes. Elle a duré plus de cent ans. Elle dure encore.

Commotion si forte que, depuis ce moment, tout ce qui a tenu le rang de poète s'est ressenti de la secousse et s'est plus ou moins imprégné de l'esprit, de l'art, du décor, des images et des rythmes d'André Chénier : son idée de la beauté grecque a marqué de son sceau même les plus grands.

Le premier volume du premier romantique, Alfred de Vigny, en porte l'aveu criant dans *Symétha*, dans *le Bain d'une dame romaine*. L'auteur a bien protesté qu'il avait trouvé ces néo-hellénismes et néo-latinismes tout seul : pauvres dénégations du plus coquet des auteurs ! Elles n'y font absolument rien. A supposer que les manuscrits de Chénier, dont les copies couraient partout, ne lui eussent pas été montrés, il suffisait de *la Jeune Captive* et de *la Jeune Tarentine* pour révéler le style dont l'auteur d'*Éloa* s'est certainement souvenu, ce dont on lui fait compliment :

Car la vierge enfantine auprès des matelots
Admirait et la rame, et l'écume et les flots.
Puis sur la haute poupe accourant et couchée
Saluant dans la mer son image penchée...

Vigny a eu soin de mettre au bas du poème : « *écrit en* 1815 ». Je vous crois ! *Myrto* était imprimé depuis 1801.

Il suffit d'ouvrir *Stello* pour se rendre compte de l'attrait fascinant qu'exerça Chénier sur Vigny. Les très belles pages racontant l'assassinat du 7 thermidor en font foi. Bien qu'une fantaisie bizarre ait transféré place de la Concorde un supplice subi à la place du Trône, on y sent à toute ligne les *tu duca, tu signore* flagrants.

Lamartine était fait pour ne rien devoir à Chénier, il lui doit quelque chose dans *la Mort de Socrate*. Peut-être le poème eût-il été laissé sans costume, si le grand Byzantin ne l'eût obsédé :

C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie...
... Et le dos appuyé sur la porte de bronze
Les bras entrelacés, le serviteur des onze
De doute et de pitié tour à tour combattu...

Lamartine avait dû subir, outre la mode de 1823, le puissant pathétique intellectuel qui s'élevait des Poèmes de la prison.

Chez Musset, on a coutume de relever le joli jeu d'esprit habilement conduit autour de deux vers de Chénier dans *Une Soirée perdue :*

Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat
Se plie et de la neige effacerait l'éclat.

Mais Musset montre bien d'autres souvenirs de Chénier, le chœur de jeunes filles aux noces de Frank et de Deidamia :

L'écho n'entendra plus ta chanson dans la plaine,
Tu ne jetteras plus la toison des béliers
Sous les lions d'airain, pères de la fontaine
Et la neige oubliera la forme de tes pieds...

Il y a surtout les appels de la Muse dans *la Nuit de Mai :*

Argos et Ptéléon, ville des hécatombes ;
Et Messa la divine, agréable aux colombes ;
Et le front chevelu du Pélion changeant ;
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.

Dût-on avouer que cette Grèce est un peu pacotille, l'héritage est direct du *Mendiant*, de *l'Aveugle*, de l'inflétrissable *Myrto*.

Le volume des *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle est d'un tributaire littéral, il faudrait ici le transcrire intégralement. Théodore de Banville dérive de la même source; toutes les chansons admirables des *Exilés* tiennent de Chénier leur cadre : fond de paysage, ligne, rythme, vocabulaire. La moitié ou le quart de Gautier, de Louis Bouilhet, de Heredia répètent les murmures du même bel écho d'André, partout résonnant. On en surprend même de vagues souvenirs jusque dans les jolis vers que le savant André-Marie Ampère dédiait à sa jeune femme. Il n'est pas absent de Béranger, qui l'eut en horreur, et ses réminiscences abondent dans la *Psyché* de Victor de Laprade.

Si moral et chrétien que soit Baudelaire, il doit passer sous la grande toise :

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses...

C'est aussi, beaucoup plus naturellement, le cas de Louis Ménard. Ce que les Ménard et les Baudelaire ajoutent à Chénier de profondeur originale n'ôte rien à leur sort commun, d'avoir été d'abord déniaisés par lui...

— Toutes portant l'amphore, une main sur la hanche,
Théano, Callidore, Amymone, Agavé...

Ces *Danaïdes* ne sont certes pas le seul emprunt de Sully-Prudhomme au répertoire de Chénier.

Arthur Rimbaud fait cette invocation :

O grande Ariadné qui jettes tes sanglots
Sur la rive, et voyant fuir là-bas sur les flots,
Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,
O douce vierge enfant qu'une nuit a brisée
Tais-toi...
La source pleure au loin dans une longue extase,
C'est la nymphe qui rêve un coude sur son vase
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé.

C'est peut-être Verlaine qui, de tous les poètes du XIXe siècle, aura le moins subi Chénier. Cependant, sur quelque coin obscur de *Parallèlement*, là où s'allume

La pâle Séléné qui venge les amies,

et sur le gazon des *Fêtes Galantes* flotte un pâle reflet du même règne universel.

Pareil courant d'imitation, et parfois de décalque, devait engendrer naturellement un poncif, et donner lieu aux mystifications amusantes.

On lit dans une des plus savantes éditions de Chénier :

Proserpine incertaine...
Sur sa victime encor suspendait ses ciseaux,
Et le fer respectant ses longues tresses blondes,
Ne l'avait pas vouée aux infernales ondes.
Iris, du haut des cieux, sur ses ailes de feu,
Descend vers Proserpine : « Oui, qu'à l'infernal Dieu
Didon soit immolée ; emporte enfin ta proie »...
Elle dit ; sous le fer soudain le crin mortel
Tombe ; son œil se ferme au soleil éternel
Et son souffle s'envole à travers les nuages.

M. Becq de Fouquières n'a jamais voulu douter de l'authenticité de ces alexandrins. Ils n'en ont pas moins été forgés par le jeune fumiste qui devait s'appeler Anatole France.

Heureusement, le culte de Chénier inspira des vers moins affectés au poète de *Leuconoé* et de ces *Noces corinthiennes*, dont le prologue chanta, si juste et si bien,

Hellas, ô jeune fille, ô joueuse de lyre !

Dans le très beau poème où Frédéric Plessis raconte comment son aîné lui ouvrit les grandes avenues du rêve et du chant, Anatole France est remercié de l'avoir introduit

... au Chœur des formes blanches,
Honneur du vieux Ronsard et du jeune Chénier.

Ceux de nos contemporains qui n'ont pas perdu le goût de la poésie savent par cœur les principales épigrammes de *la Couronne Aganippide*, dans *la Lampe d'Argile*; ils ne manquent donc pas de placer dans la filiation légitime et naturelle des *Idylles* et des *Bucoliques* un quatrain comme celui-ci :

N'accuse pas la mer de ton sort misérable,
Naufragé, mais plutôt les vents injurieux,
Car ils t'ont fait périr, et le flot secourable
T'a roulé doucement au tombeau des aïeux.

Ce qui se dit de Frédéric Plessis se redit de son contemporain et compagnon d'études, Pierre de Nolhac.

Le sentiment est applicable à tout ce qui fut écrit en vers de *l'Après-midi d'un Faune* de Mallarmé, à *la Jeune Parque* de Valéry, sans parler de l'*Aréthuse* de Henri de Régnier.

Moréas s'est prévalu avec amitié

De ce charmant Chénier dont deux fois je m'honore,

non sans un blâme secret, qui tient à la haute et juste préférence que l'*Athénien, honneur des Gaules* donne à Racine et à la manière dont il a compris Sophocle, et l'a traduit sur notre scène. Raymond de La Tailhède semble marquer la concordance des deux états d'esprits. D'une part, il égale et avive certains coloris de Chénier. De l'autre, il leur impose une amplitude lyrique dont Chénier, surtout élégiaque, épique et bucolique, ne put avoir l'idée.

Avons-nous fait le tour des poètes à qui s'imposa le grand mort ignoré de ses contemporains? Celui qui est parfois tenu pour leur maître à tous a été mis à part. Je n'ai pas prononcé le nom de Hugo. Mais Hugo, lui-même l'avoue, doit beaucoup à Chénier. Toute l'idée qu'il s'est faite de Virgile est débitrice de Chénier : le Mantouan n'y est guère vu qu'à travers ce prisme. Du seul Chénier dérive l'art hugolien des évocations de l'Antique. Mais, comme s'il eût senti une opposition de natures, Hugo s'est retourné contre cette influence. Elle lui était pénible au fond. André Chénier est un polythéiste, j'entends un païen orthodoxe, en qui subsiste

et flambe, comme une pensée directrice, la notion hautement confessée des hiérarchies naturelles. Hugo est un panthéiste égalitaire, pour qui, tout étant d'abord identique, tout se vaudra toujours, à ce détail près que ce qui semble moindre doit, en raison de l'infirmité apparente, mériter une revaluation idéale et morale supérieure. Non seulement, comme dit Veuillot, c'est *Dieu cordonnier, assis sur Dieu borne, raccommodant Dieu vieux soulier*, mais il faut que la borne l'emporte sur le soulier, qui l'emporte sur le savetier. Plus l'être est bas, plus il mérite qu'on le prise. Moins il vaut, plus il *doit valoir* :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
Parce qu'on les hait.

Pour compenser les caprices de la nature des choses, l'épine doit primer la rose, la fétidité le parfum. Ainsi, la vierge doit respecter la catin, et le bon bourgeois saluer très bas le forçat. Ainsi, faut-il que les demi-dieux inférieurs et leurs forces obscures l'emportent sur les glorieux et les lumineux, les beaux et les purs, qui se sont contentés de se donner la peine de naître tels qu'ils sont. L'effort ascensionnel des misères et des vices exprime une vertu qui, tôt ou tard, mettra en fuite l'Olympe et ses béatitudes imméritées. Telle est la gloire de tout l'Être d'en bas, tel est son avenir. Tel est l'esprit qui a fait écrire à Hugo son épopée de l'ennemi de Jupiter : *le Satyre*. Le sens éthique en est d'autant plus net que certains passages y semblent un décalque des hautes fresques de *l'Aveugle*. Mais au lieu de dire l'ordre du monde et la puissance de ses ordonnateurs, le tableau mouvant du *Satyre* glorifie un vague *nisus*, un *impetus*, enfin un obscur *devenir* qu'on présume pouvoir et devoir être le meilleur. Mais pourquoi, s'il vous plaît? Parce que rien ne le détermine. Mais rien ne le définit non plus. Ce *nisus* est sans forme, il est sans nom. Le rouleau niveleur de la Démocratie de Hugo pénètre sa théologie et sa mythologie elle-même ! Et l'Être en sera saccagé. Rien n'est moins conforme aux idées de Chénier ; mais l'antithèse du *Satyre* est née de la thèse de *l'Aveugle*, elle en procède directement. Réagir de la sorte contre Chénier, c'est le subir

encore. Hugo aura fait comme tous les autres. A sa manière, il manifeste l'étonnante influence du poète décapité et sa prodigieuse vertu de se prolonger en autrui, durant ce laps de plus d'un siècle.

Cette action si puissante et si longue d'un poète mort doit poser la question : — Qu'aurait-il fait vivant?

Sans le coup de guillotine qui le tronqua, qu'eût été, ou que n'eût pas été l'œuvre douée de cette invincible vertu posthume?

Telle qu'elle a duré et agi, cette œuvre n'était guère faite, on l'a vu, que de morceaux épars. Les projets, les ébauches y tiennent une place immense. Voilà donc la première fois que des esprits humains en aussi grand nombre ont été à ce point remués par une collection de débris descendus d'une seule tête et jaillie d'un seul cœur.

Des œuvres formées, achevées, dans leur splendeur pure, n'ont pas exercé une influence de cette portée. Racine mort, Ronsard mort auront leur postérité, leur école, mais non cette survivance séculaire, commune à l'unanimité des poètes du temps, et tellement distincte pour chacun d'eux qu'elle rappelle le courant de ces fleuves qui traversent un lac sans y mêler leur eau.

Dès lors, que fût-il arrivé si, ayant vécu, ayant fini ce qu'il avait commencé, Chénier avait pu entreprendre d'autres ouvrages? Qu'eussent donné en lui les progrès de l'âge et de la réflexion, du génie et de l'art?

L'accident qui le surprit place du Trône le supprimait à trente-deux ans : de quelle succession de chefs-d'œuvre le crime nous a-t-il privés?

Devant cette question, l'évidence n'a pu créer d'accord : il existe une opinion professée par un groupe de critiques qualifiés et d'après laquelle, de la veille ou du jour de sa mort sanglante, André Chénier n'avait plus grand'chose à dire, ni à chanter. A leur avis, s'il se frappait le front, c'était une illusion. S'il pensait qu'on allait détruire autre chose que lui, il se trompait : il ne pouvait plus rien ajouter qui vaille ni aux nobles réussites de sa jeunesse, ni à celles d'une maturité à peine commencée. On ne voit pas bien ce qu'il aurait pu faire de supérieur à sa gloire. Il était fini, et c'en était fini.

Ainsi parlent-ils. Et ce ne sont pas quelques ennemis poli-

tiques, désireux d'exonérer la Déesse révolutionnaire du grief d'avoir fait avorter des merveilles : les critiques auxquels je songe sont, pour la plupart, des experts impartiaux, attentifs à la seule matière littéraire et poétique. Leur avis est si surprenant que je ne le comprends pas.

Car, enfin, les quatre volumes de l'édition Dimoff continuent à montrer quelque chose qui ressemblait à l'atelier d'un marbrier, comme Chénier nous en a prévenus. Ici, un bras ou une jambe, là des épaules ou des torses, à l'état disjoint :

Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

C'était donc, si l'on peut dire, du pain sur la planche pour les loisirs éventuels du poète. Mais, demande-t-on, un tel flâneur était-il capable de rien finir? L'objection n'est pas très sérieuse. D'abord, *l'Aveugle* et d'autres poèmes étaient finis. Puis l'âge en mûrissant peut corriger la flânerie. Tel à trente ans hésite et baguenaude avant de serrer sa gerbe, se dépêche s'il voit monter le soleil de la quarantaine. Trente-deux ans n'est pas déclin, ni apogée. La volonté sensible aux distractions et aux diversions peut s'affermir, s'endurcir, apprendre à s'imposer le travail.

En outre, un fait ici domine tout, qui devrait tout régler.

J'ai parlé du beau style que Chénier avait juxtaposé à celui des modèles français, et je n'ai pas encore touché à ses plus belles nouveautés, celles de la prison. Ces poèmes sont préférés à tous les autres, du jugement unanime des connaisseurs. On y remarque un grand progrès. Comment d'autres progrès n'auraient-ils pas été possibles si le poète eût survécu?

La Jeune Captive atteste une luxuriance d'imagination, qui s'enrichit de strophe en strophe. C'est *l'épi et la faux*, le *pampre et le pressoir*, *la coupe en ses mains encore pleine*, c'est l'aube du *printemps* qui veut voir la *moisson*... Nulle part ces frais et brillants lieux communs de la muse éternelle n'avaient été accordés avec un art aussi savant, ni d'un tour aussi simple. Mais songez aux circonstances. Dites-vous que ce libre chant s'élevait du poète au moment où le *noir recruteur des ombres*, *escorté d'infâmes soldats*, pouvait d'un moment à l'autre ébranler de son nom les *longs corridors*

sombres ; la réunion des *deux moitiés* du même vers était loin d'être sûre ; la découverte d'une rime, douteuse aussi ! Cependant, le poète n'était pas abandonné de l'artiste. Ce grand cœur anxieux et ivre de la vie était conduit, réglé, rythmé par une fière et forte tête, à laquelle il arrivait de tirer de son instrument tous les jeux des rhéteurs et des virtuoses, comme dans le morceau qui commence ainsi :

J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle
Jetait à l'eau son aviron.
J'ai lu qu'un écuyer, noble et fier sur sa selle,
Bien armé d'un double éperon,
D'abord ôtait la bride à son coursier farouche.
J'ai lu qu'un sage renommé,
Avant de s'endormir, dans le fond de sa couche
Plaçait un tison allumé...

Vous avez reconnu l'ingénieuse dérivation du thème antithétique de la première *Églogue* : « *Avant que ne s'effacent les gratitudes de mon cœur*, dit Tityre à Mélibée, *les cerfs s'en iront nager dans la mer, les poissons s'ébattre à sec sur l'arène...* »

Ou, comme dit encore à Ourrias la jeune Mireille : « *Vous aurez mon amour, jeune homme, quand le fer de ce trident portera des fleurs, quand les collines seront molles comme de la cire, et qu'on ira par mer à la ville des Baux.* »

Ou comme le Cyclope de la *Galatée* de Moréas :

Que, badin, le cerf aux abois frappe
L'herbe d'un pas alterné
Ou que, surpris, le chien du Ménale
Par le lièvre soit mené ;
Que l'homme amputé de sa dextre
Tire l'épée à deux mains ;
Que le perclus vainque à la course
Atalante aux pieds soudains...

Moréas, Mistral, Virgile s'amusaient ainsi. C'est avec la même liberté supérieure de l'esprit et du goût que Chénier

s'amuse comme eux ; mais au lieu de le promener tranquillement dans les rues de Paris ou dans les jardins de Maillane, on menait ou l'on prolongeait ce jeu magnifique au *pied de l'échafaud*, où l'on attendait *son tour*.

D'autres récréations étaient inscrites à l'eau-forte :

Ici même, en ces parcs où la mort nous fait paître,
Où la hache nous tire au sort,
Beaux poulets sont écrits ; maris, amants sont dup(es) ;
Caquetage, intrigues de sots.
On y chante ; on y joue ; on y lève des jupes ;
On y fait chansons et bons mots ;
L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitr(es) ;
Un ballon tout gonflé de vent,
Comme sont les discours des (sept cents) plats bélì(tres)
Dont Barrère est le plus vivant...

Car toujours le beau chant redevient grave, manifeste la même plénitude de vigueur et de santé. Et le beau génie satirique des *Iambes* montre quelque chose que les vers de jeunesse ne faisaient pas espérer.

Nous avons dit qu'une certaine disparate était à craindre pour le volume futur. L'a-t-il senti ? J'en doute un peu. Cependant tout au moins à un endroit, le plus beau, de son testament lyrique, le poète a-t-il voulu tenter une fusion d'éléments beaucoup plus éloignés et infiniment plus contrastés que ceux d'autrefois : il a voulu mettre ensemble tout ce que l'immortelle beauté hellénique avait accumulé de gloires pour éblouir les esprits humains et tout ce que la Justice et la Vengeance de l'heure devait comporter de dur, de fort, de rigoureusement cru, pour les *bourreaux* que voulait rejoindre et fouailler André Chénier quand il criait :

Je les vois, j'accours, je les tiens.

Aux infâmes *actions*, aux lâches *abstentions* de ceux aux quels il imputait de *lécher le cul du bon Marat*, à tous ces thèmes de la satire lyrique il voulait marier les enchantements de *l'Aveugle* et de *Myrto*... Comment s'y prit-il ?

Les invectives de Chénier n'ont rien d'académique, elles auraient pu paraître dans *l'Action Française* entre des articles de Léon Daudet et de Pellisson, pour y faire pâlir toutes les violences, pour jeter aux *vils scélérats* la malédiction de cet Être Suprême, que Robespierre venait de fêter le 20 prairial an II :

Ton œil de leurs pensers sonde les noirs abîmes,
Ces lacs de soufre et de poisons,
Ces océans bourbeux où fermentent les crimes,
Que, de ses plus ardents tisons.

« dévore » (prose intercalée) « la plus lâche Euménide ».

Toi, Dieu, qui connais Collot d'Herbois au naturel et qui vois

Bouillir dans sa poitrine un fétide mélange

« de bitume, de rage, de haine pour la vertu, et aussi

De vol, de calom(nie), et de merde et de fange... »

Ce noble alexandrin excrémentiel, dont les syllabes crient leur sens et frappent leurs coups, ce vers, est le plus *propre* de ceux que pouvaient inspirer les abjections sanieuses et sanguinolentes de la Terreur.

Jamais la majesté du vrai n'aura grêlé plus durement, ni plus directement sur de bourbeux coquins couronnés, avec les épithètes qui leur conviennent de toute éternité.

Or, comment tout cela est-il introduit? Comment cette boue est-elle pétrie et ouvrée? Cette m..., polie, affinée, sublimée? Vous allez voir comme elle monte, de quelle élévation esthétique digne du *Bûcher d'Hercule.*

Car ces apostrophes, où le réalisme est à vif, sont posées sur le socle idéal que voici :

Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,
De l'onde Égée astre éclatant,
Dans tes flancs où Nature est sans cesse à l'ouvrage,
Pour le ciseau laborieux
Vit et blanchit le marbre illustre de l'image
Et des grands hommes et des Dieux.
Mais, pour graver aussi la honte ineffaçable,
Paros de l'ïambe acéré
Aiguisa le burin brûlant, impérissable.
Fils d'Archil(oque), fier A(ndré),
Ne détends point ton arc, fléau de l'imposture,
Que les passants pleins de tes vers,
Les siècles, l'avenir, que toute la nature
Crie à l'aspect de ces pervers :
Hou ! les vils scélérats ! les monstres ! les infâmes !
De vol, de massacres nourris...

M. José-Maria de Heredia n'avait pas tort d'élever au-dessus des plus beaux vers du « divin André » cette ouverture magnifique :

Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,
De l'onde Égée astre éclatant.

Mais le sens n'est pas moins admirable. Il faut bien voir que le poète y veut utiliser pour l'ïambe « mastigophore » le même marbre immaculé qui convient à la statue humaine et divine : cette incomparable matière ne déroge en rien, elle ne contracte aucune mésalliance quand elle sert à flétrir ce qui déshonore l'humanité. Le service qu'elle rend à la justice indignée vaut tous les autres ministères que Paros aura pu prêter à la religion et à la patrie.

Combien cela était difficile à dire, à bien dire ! Le sujet comportait des changements de tons inouïs, avec ses *hou !* et ses gros mots, et les menaces d'un juste poing tendu, il y fallait, avec des brusqueries forcées, les dégradations les plus fines. Qui relira attentivement cette page y sera émerveillé des acquisitions neuves qu'y fait admirer l'art d'André.

L'heure cruelle l'a rendu de plus en plus maître de ses moyens. Les mêmes progrès éclatent dans toutes les pages voisines :

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui le mangent s'il est tendre.

Ainsi persiste à sinuer, en se perfectionnant, la plus noble veine de l'idylle virgilienne incorporée au sort du bétail sous le couteau :

Oubliés comme moi dans un affreux repaire
Mille autres moutons comme moi
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire
Seront servis au peuple roi...

Suprême réussite, imprévue et soudaine ! Ayant découvert qu'au delà des beautés du monde, au delà des sages, au delà des justes, au delà des jardins de délice et d'amour s'étend le royaume des brutes et des monstres, des inepties et des forfaits, le poète, rencontrant ces deux univers, en reçoit les heurts et les coups féconds d'où s'élance le chant alterné de sarcasme et d'imprécation... Cela monte de vers en vers jusqu'au point d'éclater en nobles désirs de survivre pour juger la horde coupable, pour châtier la honte, l'étendue et l'énormité des forfaits.

. . . . . .

Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacres ?
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mém(oire),
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers ?

Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice?
Allons, étouffe tes clameurs ;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, Vertu, pleure si je meurs.

. . . . . .

Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fan(ge)
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée ! O mon cher trésor,
O ma plume ! fiel, bile, horreur, Dieux de ma vie !
Par vous seuls je respire encor :
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant,
Je souffre ; mais je vis...

Quel cri et quel vœu de grande détresse !

Eh ! bien, supposons-le exaucé. André Chénier a été délivré, il survit. Le sursis de quarante-huit heures qui eût sauvé le poète des *Bucoliques* et des *Élégies* lui a été accordé en fait, rêvons-le.

J'avoue trembler d'émotion à cette pensée. Que de choses eussent été sauvées avec lui ! Je ne songe pas seulement à des biens politiques, sociaux, moraux que ce puissant journaliste, ce grand citoyen eût défendus et qu'il eût peut-être imposés dans les incohérences de la réaction thermidorienne et les glissements du Directoire. Je songe encore à ce que cette tête et ce cœur, tout génie, sensibilité, tradition, invention, eût pu, en même temps, conserver de culture, de raison et d'art. Quels beaux chants ! Quelle grande voix forte et claire !

Les perspectives du siècle qui suivit en auraient été profondément modifiées. Bouleversées peut-être.

Regardons bien une âme de poète et de citoyen. Il disposait des hautes perfections du langage, il avait abordé et égalé les Maîtres. Il avait touché aux sommets de leur poésie, il tenait à leur école, mais il brûlait de flammes nouvelles.

Il avait le génie critique, le sens du poème amoureux, la sagesse enjouée et rêveuse, la pure raison, l'éloquence. Cette force de poésie directrice et gouvernante était donc dirigée elle-même. l'esprit et le goût réglaient le génie.

Dès lors, n'est-il loisible d'opposer cet art complet et son influence au carnaval d'idées et d'art qui se déploya durant toute la première moitié du « stupide XIXe siècle » ?

Né en 1762, six ans avant Chateaubriand, pourquoi Chénier n'aurait-il pas vécu autant que lui ? Octogénaire comme lui, il n'aurait quitté le siècle qu'en 1842. Qu'eût-il servi, senti, jugé, de 1794 à 1842 ? Bornons notre plaisir à suivre les principales pauses de la courbe du temps.

En 1802, apparition du *Génie du Christianisme*, Chénier a juste quarante ans. Les cachots de la Terreur ont pu et dû changer quelque chose à sa philosophie ? On le peignait athée avec délices. Mais les *Iambes* laissent filtrer leur invocation du *pauvre poète* au *grand Dieu des armées*. Quelque ironie douloureuse qui s'y décèle, cela n'a plus rien d'athée. Il ne faudrait pas croire non plus que les délices de l'athéisme eussent fermé les yeux de Chénier aux sombres abrutissements de la libre-pensée. Son Épître sur la superstition donnait déjà une bonne charge de l'esprit fort :

Il plaisante le pape et siffle avec dédain
Tous ces rêves sacrés qu'enfanta le Jourdain,
Et puis d'un ton d'apôtre empesé, fanatique,
Il prêche les vertus du banquet magnétique...
C'est que son jugement n'est rien que sa mémoire.
S'il croit même le vrai, c'est qu'il est né pour croire.
Ce n'est point que le vrai saisisse son esprit,
C'est que Bayle ou Voltaire ou Jean-Jacques l'a dit.
. . . . . et le pauvre hébété
N'est incrédule enfin que par crédulité.

Donc, ni les affinités, ni les points de concordances n'auraient manqué entre Chateaubriand et ce contemporain tout au moins rapproché de la religion catholique. Mais la forme d'esprit d'André Chénier l'eût, à coup sûr, défendu de l'extrême tendance à l'irrationnel fidéiste. Peut-être aurait-il ainsi concouru à introduire des tempéraments ou des amélio-

rations dans la religiosité sentimentale et imaginative mise à la mode par *René*. Une raison sérieuse, ferme, nette, a manqué à la réaction morale du Premier Empire et de la Restauration. Peut-être aussi à la réaction politique. De quel regard de mépris Chénier eût accueilli (comme plus tard, les menteries de Thiers) certaines platitudes d'émigré auxquelles s'est abandonné Chateaubriand, le fantôme de la guillotine et de la planche à assignats l'ayant mis en transe :

« Les Jacobins ont donné à la France des armées nombreuses, braves et disciplinées ; ce sont eux qui ont trouvé moyen de les payer, d'approvisionner un pays sans ressources (!) et entouré d'ennemis ; ce furent eux qui créèrent une marine comme par miracle (?) ; c'est sous leur règne que les grandes découvertes en histoire naturelle se sont faites, que les grands généraux se sont formés ; ils ont donné de la vigueur à un corps épuisé et organisé pour ainsi dire l'anarchie. Il faut convenir que ces *monstres échappés de l'enfer* en avaient les talents. »

Voilà précisément ce que, bien d'accord avec la critique future, André Chénier n'eût jamais concédé ni supporté. Il pensait en 1792 et 1793 ce que, vers 1889, Renan devait penser des hommes de la Révolution : des monstres? peut-être, certainement des idiots! D'abord, l'ancien régime avait formé la plupart des *bons généraux* du jacobinisme, qui n'avait été pour rien dans les découvertes de la science. Sa finance, une banqueroute. La vigueur, le talent s'étaient surtout manifestés dans l'extrême sottise. Sainte-Beuve remarque combien le poète fut sensible à cette sottise de ses bourreaux comme à l'idée de leur confusion d'esprit; le mot de « brouillon » revient souvent dans ses vers : « *C'est le stigmate imprimé par un esprit juste, ferme, au genre de défaut qui lui est le plus antipathique et qui le fait le plus souffrir* ». Or, qui s'en est souvenu peu après le 9 thermidor? On garda le sentiment de l'horreur du régime, non de son imbécillité majeure. Le burin d'un Chénier aurait été fidèle à son grand esprit pour sauver cette vérité.

Poursuivons cette rétrospective dont j'amusai un jour Jacques Bainville, déjà mourant. En 1810, Chénier était à deux ans de la cinquantaine. Il aurait lu comme tout le monde le livre de l'*Allemagne* : l'auteur, madame de Staël, née

en 1766, était sa cadette de quatre ans. Là aussi, d'utiles conseils fussent intervenus, et de plus utiles critiques. Le goût de Chénier ne s'était limité ni au seuil romain, ni à la frontière helléno-latine. Il disait comme La Fontaine :

J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi.

Dupe autant que le fut Bonaparte de la mystification de Mac Pherson, il aimait et citait Ossian. On le voit louer des *Anglais la muse inculte et brave.* Ce qui semble le montrer sensible à leur poésie comme à la haute supériorité de notre art, même sur celui du grand Will, qu'il se gardait bien de surfaire. Il sentait les beautés bibliques autant que l'auteur d'*Athalie.* Sa chaste *Suzanne* l'atteste. Il allait chercher en Extrême-Orient un poète chinois pour le comparer à Horace. La *Germanie* de madame de Staël l'eût donc intéressé. Mais il eût pris garde au fond haïssable de ce message prétentieux adressé au monde civilisé de la part de la barbarie. Cela offensa plus d'un Français. Mais, en 1810, ceux qui protestèrent manquaient également de la lumière et de la flamme indispensable à une critique efficace. Chénier possédait l'un et l'autre. Son intervention eût formé un correctif utile, l'esprit public y eût gagné.

Mais voici, en 1818, 1820, 1822, la grande éclosion romantique. Un Chénier sexagénaire ira donc saluer Vigny, Hugo, Lamartine, les autres : ils sont tous nés à la vie de la poésie avec la découverte de ses poèmes, ils se croient, ils se disent parfois ses disciples, et les représentants de la muse classique sont en général si bornés, leur esprit, parfois bon, est si faible que Chénier ne pouvait pas être rangé de leur côté. Mort, il est « Jeune France ». L'eût-il été vivant? Vivant, il eût pris garde que ses prétendus continuateurs, osant dire qu'ils le reflétaient, ne pouvaient nier qu'ils bousculaient tous ses principes, démontaient tous ses freins, injuriaient tous les guides qui avaient, jusque-là, fait l'honneur de la poésie et de la pensée. Un certain désordre commence, et une extrême négligence, chacun se faisant gloire d'une complaisance très vive pour tous ses défauts personnels. De très grands artistes, de magnifiques poètes concourent ainsi, pour la décadence de la poésie et pour la perte de l'art, au sac de leur propre

génie. Lequel d'entre eux s'en fût sauvé? Le faux principe courant de la liberté en littérature était né (ou rené) du faux principe de la liberté politique. Qui eût utilement contesté l'un ou l'autre? Tous ceux qui le faisaient étaient des imbéciles ou des gens de pauvre talent. Sur le tard, Chateaubriand, en de belles pages trop ignorées de son *Essai sur la Littérature anglaise*, protesta avec une noble vigueur et de merveilleuses clartés. Mais quoi! il avait tant erré lui-même, et tant péché, il avait sur la conscience, conscience littéraire, conscience politique, tant de petites et de grosses folies que ses coquins de neveux pouvaient lui adresser un certain nombre de pieds de nez légitimes.

Qui eût protesté après Chateaubriand? Un grand, un très grand génie critique existait alors : pris un moment pour maître et chef, Sainte-Beuve voyait bien le mal que faisait la génération romantique et celui qu'elle se faisait. L'oncle Beuve ne pouvait rien contre le père Hugo. Les idées du temps contestaient l'autorité d'un simple critique : les auditeurs dociles d'un Aubignac ou d'un Boileau dormaient depuis un siècle du même sommeil que Corneille et Racine. Il aurait fallu un Malherbe, un Ronsard, un grand esprit également doué pour formuler de bons jugements et composer de beaux modèles : *il y fallait donc un Chénier*. Le cerveau directeur et l'âme créatrice qui eût multiplié, à la marge de ses conseils, les odes, les pastorales, les chants marins, les poèmes philosophiques, ce grand homme dont la vieillesse, digne d'Homère de Sophocle et de Mistral, eût mûri tous ses fruits et doré toutes ses chansons, un tel poète eût pu agir, enseigner et régner, il aurait été notre Gœthe, et même quelque chose de plus et de mieux.

En ce très beau cas, purement idéal, hélas! le XIXe siècle aurait pu prendre un autre tour, l'aspect des choses et des idées ayant changé aussi facilement que leur fond.

Rien ne coûte d'imaginer que la colère des *Iambes* eût engendré un grand théâtre politique et civique : André Chénier eût porté le service de l'ordre, de la vérité et de la patrie sur les mêmes planches qui ont dû subir tant de fables profanatrices de notre Histoire et leur séquelle d'anarchie.

Comme il disait lui-même : « *Osons!* », osons, nous, prendre

conscience des promesses contenues dans le poème de la Nature qu'André Chénier appelait *Hermès*, et ne nous laissons pas esbroufer par le rappel de quelques fausses élégances qui peuvent dater, ni éberluer par des objections tirées de la tendance aux descriptions rimées. Les *Iambes* dépassent déjà les petites erreurs du temps. On y voit, en particulier, la périphrase, sans s'effacer, tourner à l'image vivante, pleine de couleur, de force et de sens comme celle de *l'Heure en cercle promenée*. Le petit père Faguet avait pris garde à la nouveauté. La discipline de ce progrès devait naturellement prévaloir chez un artiste aussi conscient que Chénier. Cela nous autorise à méditer sur l'objet du poème : il faut le penser tel que Chénier l'eût repensé. Il n'est pas interdit d'en élargir encore les vastes mesures ; le thème d'*Hermès* n'eût peut-être plus été celui de la seule nature physique, à peine humanisée. L'Homme y pouvait être saisi et chanté dans son vaste rapport direct avec ce qui le rend plus humain : la société. Ainsi peut-on imaginer quelque rare et beau composé de Lucrèce, d'Horace et de Virgile, et, comme les deux derniers, pourquoi notre Chénier ne fût-il pas devenu le grand poète de l'État ?

Aime-t-on mieux concevoir une trilogie dantesque, mais classique et française, où les poches de bitume et de soufre de *l'Enfer* auraient été assignées au mal social, au crime politique ; les rampes du *Purgatoire* à tout ce qui le rachète ; les cercles du *Paradis* aux institutions, aux idées, aux âmes héroïques et saintes sur lesquelles, d'en bas, il faut se régler ? Aux Capétiens que Dante diffame, Chénier eût opposé, pour les glorifier, les nôtres et les siens ! Quelle *Divine Comédie* de l'âme moderne apportée en modèle aux esprits renaissants ! L'Altissime sut nous intéresser aux menues querelles d'une petite ville toscane ; un chanteur de même génie eût accordé toute leur ampleur aux immenses querelles qui divisaient la France, l'Europe, le monde, à la vérité de salut capable de les apaiser !

Enchanteur de son siècle, il en eût été le sauveur. Les événements, leur leçon, leur expérience l'eussent naturellement établi comme le grand prêtre d'un art que renouvelaient les inspirations d'un civisme ordonné et pur.

On me dit : — C'est une théorie, c'est une hypothèse...

Est-ce que la théorie inverse, celle de l'épuisement d'André Chénier — après les *Iambes* ! — n'est pas aussi une hypothèse et qui, elle, ne pose sur rien [1] ?

CONCLUSION

LES AMIS D'ANDRÉ CHÉNIER

Encore une fois, quand elle a dévoré Chénier, la Bête révolutionnaire a eu, si l'on peut dire, la main, la patte, la gueule heureuse...

En le supprimant, elle a fait disparaître le seul des êtres alors en vie qui aurait pu efficacement s'opposer au règne et au progrès du principe essentiel de Bestialité dans les lettres et les arts de l'Humanité.

Cette forte tête coupée a assuré la victoire du romantisme. Le déchaînement des Ménades amorçait un empire de la plus pure barbarie. Les Ménades eussent manqué de quelque liberté sans la mort et la mise en morceaux d'un Orphée.

Depuis que, séparé, le beau chef du poète roule ainsi au fleuve sanglant, les nécessités se sont accomplies, l'intelligence française, épaissie, asservie aux choses, et privée de ses plus hautes lumières, celles de la raison, a été moins subtile et moins sage qu'autrefois. Elle a été si peu subtile et si peu sage qu'il lui faut avouer avoir été inférieure en puissance et en perspicacité au bas instinct révolutionnaire. Elle n'a

1. C'est aux *Iambes* que s'attendrissent et s'amendent les plus sévères critiques de Chénier. Ainsi fit Pierre Lasserre. M. Dimoff l'imitera-t-il dans la suite de son grand ouvrage ? Après s'être dévoué à cette œuvre savante et généreuse, et s'y être un peu fatigué, M. Dimoff s'est payé et même vengé de ses peines en prenant son auteur en grippe et en versant sur lui tout ce qu'une critique teintée de romantisme et de germanisme a pu inventer de cocasseries. On croirait à certains endroits lire feu Antoine Albalat. Un lecteur, que la gratitude a disposé à la bienveillance, ose espérer que, arrivé enfin aux Poèmes de la prison, M. Dimoff en reconnaîtra les hautes promesses et nous avouera que Chénier n'était pas vidé ! Ou M. Dimoff voudra-t-il jouer à opposer les deux arts du même poète, sa science et sa spontanéité ? Quelle erreur ce serait ! C'est au poète savant que revient, en général, la tâche d'improviser la grande et brusque chanson de circonstance, le cri réglé et pur que l'avenir achève d'immortaliser. C'est parce que Jean-Marc Bernard était le plus docte et le plus subtil de son temps que lui fut assigné l'honneur du *De Profundis de la tranchée*, où se plaint toute la génération des crucifiés de la guerre. Les *Iambes* de Chénier sont nés au point où l'art consommé multipliait par la vertu de l'heure les forces de génie et les mouvements de la passion.

même pas pris garde au symbole terrible, mais éminemment instructif, que leur proposaient la vie, la mort, la longue survivance poétique d'André Chénier. La tentative de Vigny dans *Stello* est ridicule ; Vigny croyait que la Terreur avait voulu frapper le poète en tant que différent du prosateur et du bourgeois. Non, la Terreur l'avait frappé en tant qu'Homme — l'Homme classique, Humain, Français.

Sauf en ces tout derniers temps, nos concitoyens n'ont pas vu quelle leçon directe apporte la tragique histoire de ce grand esprit vigoureux et beau, et quel signe d'animalité, satisfaite et victorieuse, dessine la consommation de son sacrifice.

Pour abrutir les âmes et les rendre semblables à elle, pour empêcher notre patrie de guérir, de se relever, pour redevenir humaine, c'est un coup de maître qui a été frappé par la Bête au 7 thermidor.

La glorification et l'intelligence de la fonction historique d'André Chénier auront tardé cent cinquante ans !

Sans méconnaître la valeur des nobles cultes privés rendus dans le secret des âmes méditatives à ce martyr de l'Esprit, un effort organique et collectif de la pensée publique devient exigible aujourd'hui.

Les sociétés Dante Alighieri ont servi puissamment à la renaissance de l'Italie. Il en serait de même si des sociétés d'Amis d'André Chénier se fondaient un peu partout comme cela est sensible depuis trois ans : naturellement antirévolutionnaires et antiromantiques, elles grouperaient ceux qui, ne voulant plus d'une méprise mortifère, désirent travailler à l'ordre dans les esprits, à l'ordre dans la cité, aux deux biens qui manquent le plus.

Si nous réussissons à rapprocher de nous, de nous tous, sans exception de classe ni de parti, la conscience, le désir de ces deux biens majeurs, nous aurons à peu près gagné la bataille de notre vie. Car l'âme de Chénier commencerait à dévoiler et à rayonner le double bienfait qui la qualifie : le sens de l'héritage qui civilise, l'horreur des révolutions qui ramènent aux barbaries.

CHARLES MAURRAS,
de l'Académie Française.

MÉMOIRES DE MADAME LACROIX

FEMME DE CHAMBRE DE LA REINE HORTENSE

Au château d'Arenenberg, où la reine Hortense terminait ses jours, régnait une fièvre écrivassière : la reine rédigeait ses Mémoires ; sa lectrice, mademoiselle Cochelet, écrivait aussi les siens, qui devaient avoir, vingt ans plus tard, un certain succès ; la dame d'honneur, Valérie Masuyer, fixa sur le papier, avec une verve intarissable, ses impressions journalières, et même la femme de chambre éprouva le besoin de dicter ses souvenirs à sa fille, Hortense Lacroix, qui devait devenir plus tard madame Cornu, et qui nous a confié ses impressions personnelles en des pages nerveuses publiées dans la *Revue de Paris* le 1er août 1938.

Ces Mémoires de madame Lacroix, que j'ai retrouvés l'an dernier, nous paraissent du plus haut intérêt, d'abord parce qu'ils nous donnent un tableau pittoresque de la jalousie maladive de Louis Bonaparte, ex-roi de Hollande, enfin parce que rien de ce qui touche la vie de cette héroïne de roman qu'était la reine Hortense ne doit nous laisser indifférents.

MARCEL ÉMERIT

Le sort m'a placée pendant vingt-cinq ans près d'une des personnes les plus remarquables de notre siècle, et je me suis plu à écrire tout ce que j'ai été à portée de voir et d'entendre. Si ces souvenirs peuvent faire partager mon admiration et mon tendre dévouement pour celle qu'ils concernent, mon but sera rempli.

J'entrai, le 12 octobre 1804, chez la princesse Louis Bonaparte. Ce fut le prince, son époux, qui me plaça près d'elle. Il avait habité quelques années avant son mariage la maison de l'Orangerie (dans le jardin des Tuileries), où se trouvait ma famille. En la quittant, il promit à ma mère de s'occuper d'elle et tint parole : trois ans après, je fus admise au nombre

des femmes de la princesse. Elle se trouvait, à cette époque, en couches de son second fils[1], je ne pus l'approcher malgré mes ardents désirs de la voir ; ses femmes l'entouraient et ne laissaient pas pénétrer jusqu'à elle. Madame Charles, qui avait été mise près d'elle à sa sortie de Saint-Germain, était sa première femme ; la seconde [était] madame Levrillère, mariée à un valet de chambre du prince.

Le 2 décembre, jour du couronnement, j'obtins enfin d'assister à la toilette. Je peindrais mal l'émotion que j'éprouvai en me trouvant en présence d'une des premières personnes de la France. J'étais si embarrassée que je restais immobile. Le prince, qui était déjà tout habillé, vint à moi avec toute la grâce possible, me fit arranger des diamants sur sa toque et me rassura avec cette bonté qui devrait être toujours l'apanage des grands. La princesse me fit un simple sourire, mais avec cette douceur mélancolique qui gagne facilement les cœurs. Elle avait alors vingt ans ; sa taille était d'une élégance remarquable, sa fraîcheur éblouissante, et sa physionomie remplie d'expression ; mais il y avait quelque chose de douloureux dans toute sa personne.

La première femme de chambre de la princesse était prête d'accoucher. Le prince, malgré les prières de son épouse, ne permit pas qu'elle fît ses couches dans le palais ; elle fut donc obligée de louer un appartement en ville. Une fois sortie, il ne voulut plus qu'elle rentrât, et la princesse la plaça chez sa mère. Je me trouvais alors constamment de service près de la princesse. Elle n'aimait pas à être entourée de beaucoup de femmes, et surtout qu'on veillât à l'attendre lorsqu'elle allait au bal. Moi, la plus jeune, je fus désignée pour cet emploi, et, soit par habitude ou que mes services plussent, je ne quittai plus la princesse et fus toujours dans l'intérieur.

Après les fêtes du couronnement, la princesse et le prince se rendirent à Saint-Leu. Leur cour était nombreuse. Tout le monde paraissait gai, heureux. La princesse, seule, était triste. Depuis ses couches, sa santé semblait s'altérer, et je ne concevais pas, à voir tant de sujets de bonheur, comment elle ne paraissait pas en jouir. Son mari était jeune, d'une

1. Napoléon-Louis, mort à Forli, pendant l'insurrection de Romagne, en 1831.

belle figure ; il avait l'air de l'adorer. Leurs enfants étaient beaux ; c'était à qui des deux s'en occuperait le plus, les porterait dans les bras ou jouerait avec eux. Leur intérieur avait réellement l'air de l'intérieur d'une famille bourgeoise. La seule chose qui dût troubler le prince était une espèce d'infirmité qui lui venait à sa main droite. Il craignait de perdre l'usage de tout un côté du corps, et les remèdes qu'il prenait pour cela, depuis des années, auraient pu nuire à sa santé si sa constitution n'eût été aussi forte.

La princesse avait pour amie mademoiselle Adèle Auguié [1] : elle possédait une figure charmante, un caractère doux et très analogue à celui de la princesse. Elles étaient liées depuis l'enfance, cultivaient ensemble les mêmes talents, et, lorsqu'elles se trouvaient réunies, la princesse avait l'air moins triste, elle riait même souvent en rappelant à son amie plusieurs anecdotes de leur enfance.

Un jour que je marquais mon étonnement à madame Charles de voir notre jeune princesse entourée d'hommages, de fêtes, de bonheur et pourtant toujours abattue et mélancolique : « Si vous l'aviez vue, me dit-elle, avant son mariage, gaie, vive, amenant le plaisir partout où elle allait ! A la Malmaison, on l'appelait Atalante ; quand on jouait aux barres, personne ne pouvait la suivre à la course. Elle animait tout autour de sa mère, aussi celle-ci s'affligeait-elle quand sa fille s'en éloignait un instant ; c'était avec peine qu'elle obtenait d'aller voir ses anciennes compagnes de Saint-Germain. Elle paraissait préférer les jeux de son enfance à toutes les représentations de la Cour, mais cela fit tant de peine à l'Impératrice qu'elle dut se conformer à ses désirs. On jouait la comédie, on dansait, on faisait des courses à cheval, et la princesse, par son caractère toujours gai et toujours égal, paraissait tellement faite pour le bonheur que tout le monde disait : « Heureux celui qui l'épousera ! » Hélas ! à présent elle n'a peut-être pas tant de tort d'être triste. Son mari est si bizarre ! Des vices, de la méchanceté seraient sans doute plus supportables. » Je crus que madame Charles n'aimait pas le prince parce qu'il l'avait éloignée de la princesse et qu'elle était injuste envers lui : bientôt j'eus lieu d'être détrompée.

1. Adèle Auguié (1784-1813) épousa en 1807 le général de Broc, qui mourut en 1810.

Le prince un jour me dit :

— Vous êtes ici bien éloignée de votre mère.

— Mais elle pourra aller la voir souvent ! répliqua la princesse avec bonté.

Effectivement, quelque temps après, elle m'envoya à Paris chercher une parure qu'elle voulait mettre pour aller au spectacle de Saint-Cloud. Je partis à huit heures du matin. En entrant dans le palais, je fus surprise d'y trouver Lavrillère, valet de chambre que j'avais laissé à Saint-Leu déjeunant. Nous montâmes ensemble. Je ne trouvai plus la porte de ma chambre qui, jusque là, avait été dans l'intérieur de la princesse. Les murs étaient élevés du côté de la maison voisine, des grilles placées au dessus. Tout était condamné, et pour entrer chez la princesse, ses femmes devaient passer par le salon. A ce grand changement, je restai muette d'étonnement, ce qui fut suivi d'un sourire convulsif. L'officieux émissaire, d'un ton grave, me dit qu'il allait me conduire à la nouvelle porte qu'on m'avait pratiquée. Alors je repris mon sérieux et ne fis aucune observation.

Je retournai le jour même à Saint-Leu. Habituellement, après avoir couché la princesse, j'attendais que le prince soit entré dans la chambre pour me retirer. Ce soir, comme il tardait à venir, la princesse me dit que sans doute il travaillait, et que je pouvais m'en aller. Je le trouvai dans le cabinet de toilette. Là, d'un ton sévère, il me dit que j'osais blâmer ses actions, qu'il était le maître d'ouvrir, de fermer, de griller sa maison si cela lui plaisait, sans que personne n'eût à y trouver à redire, et, continuant avec le même emportement, il me demanda ce que j'avais fait d'une lettre que la princesse m'avait chargée de porter, et à qui elle était adressée. A ces mots je devinai sa pensée et retrouvai tout mon courage pour me disculper d'une supposition qui me paraissait outrageante : je m'écriai que non seulement je n'avais pas porté de lettre, mais qu'étant placée nouvellement par lui près de sa femme, comment pouvait-il croire qu'elle me confierait ses secrets, si elle en avait? Il ne parut point persuadé et m'ordonna de sortir. Le lendemain matin, la princesse me vit les yeux si rouges qu'elle me demanda ce que j'avais. Lorsque je le lui appris, elle me parut en éprouver un

sentiment pénible, et cependant me dit seulement : « Pourquoi vous affliger d'une fausse accusation? Vous devez connaître le prince. Il est bon et il ne pense plus le lendemain aux vivacités de la veille. Faites comme lui. »

L'Empereur partant pour l'Italie, s'arrêta à Fontainebleau. Le prince Louis eut alors l'idée de jouer un tour à quelques personnes dont il connaissait la vanité : il les fit inviter, par une lettre du chambellan de service, à se rendre en toute hâte à Fontainebleau, parce que l'Empereur voulait leur parler. La route se trouvait tellement remplie de voitures et d'équipages qu'il leur était impossible d'arriver avant le départ de l'Empereur, et il riait de l'Embarras où seraient ces messieurs qui, se croyant si importants, s'imagineront que l'État est en danger parce qu'ils n'ont pu se rendre aux ordres du souverain. Le prince, pendant le dîner, fit part à la princesse de ce projet. Ils s'en divertirent ensemble. Cependant elle représenta à son époux que des hommes aussi élevés en dignité s'en trouveraient offensés et ne lui pardonneraient jamais; mais le tour était si joli que le prince ne put résister à le faire. M. de Lavalette[1] étant présent, fut chargé d'expédier les lettres. On vit alors successivement arriver dans la soirée, et même dans la nuit, des conseillers d'État, des chambellans, etc., qui voulaient se faire ouvrir les portes de l'Empereur à l'instant. Quel fut leur désappointement lorsqu'ils apprirent qu'on ne leur avait pas écrit et que l'Empereur n'avait pas besoin d'eux ! Les uns prirent la chose gaiement, les autres, au contraire, jurèrent de s'en venger, et on fit les enquêtes les plus minutieuses pour tenter de trouver la personne, assez ennemie du Gouvernement, pour se jouer ainsi de quelques-uns de ses membres. Enfin, à force de recherches, on découvrit dans les bureaux de M. Maret, un pauvre père de famille dont l'écriture était semblable à celle des lettres. Les experts décidèrent que c'était lui, et ce malheureux allait être destitué de sa place lorsque M. de Lavalette informa le prince du triste résultat de sa plaisanterie. Celui-ci se rendit aussitôt chez le ministre de la police et prouva qu'elle était de lui et que les feuillets avaient été écrits par son secrétaire et d'après ses ordres.

1. Il était directeur général des postes.

La princesse perdait un peu de ses belles couleurs. Depuis ses couches elle ne mangeait plus rien, et, quoiqu'elle ne se plaignît jamais, on voyait aisément qu'elle souffrait. J'apprenais tous les jours, par les valets de chambre, qu'en se mettant à table, à la première cuillerée de soupe qu'elle prenait, elle se trouvait mal ; un peu de vinaigre la faisait revenir ; elle ne sortait même pas de table et le dîner continuait sans qu'elle ait rien pris qu'un peu de pain. Petit à petit, l'air de la campagne la remit, mais, dans la crainte de se trouver encore indisposée devant le monde, elle s'habitua à vivre de rien. On avait beau l'engager à manger, elle répondait qu'elle avait un resserrement à la gorge qui l'empêchait d'avaler, mais que du reste elle se portait très bien, qu'on pouvait sans doute vivre sans manger, car elle ne se sentait pas plus faible et dansait le soir sans qu'il y parût.

Le prince paraissait très gai à Saint-Leu. A quatre heures du matin, il réveillait quelquefois tout le monde pour aller déjeuner à deux lieues dans la forêt et faire des parties d'âne. Lui qui n'aimait pas les bals à Paris faisait venir tous les dimanches ou jeudis un violon, et il était le premier à mettre tout le monde en train pour danser. Toutes les jeunes dames de la princesse, ses cousines, madame de Lavalette, mademoiselle Stéphanie de Beauharnais [1], mademoiselle Stéphanie de Tascher [1], avaient rendu ces bals très jolis ; mais il n'y avait pas d'hommes. Les aides de camp du prince étaient tous des officiers de cavalerie qui n'avaient jamais dansé de leur vie. Cependant, le prince les forçait de compléter les quadrilles avec lui. Ils marchaient par complaisance et, la plupart du temps, les dames dansaient entre elles. Un dimanche, au moment où on allait se mettre à table, le maréchal Murat arriva avec deux de ses aides de camp, charmants jeunes gens et les premiers danseurs de Paris. Lorsque je les

1. Stéphanie de Beauharnais (1789-1860), adoptée par Napoléon, épousa en 1806 le prince héréditaire de Bade.

2. Stéphanie Tascher de la Pagerie (1788-1832), cousine germaine de Joséphine, épousa en 1808 le duc d'Arenberg, puis, après son divorce, le marquis de Chaumont-Quitry.

vis descendre, je me dis : « Le bal sera brillant ce soir. » Mais, un instant après, j'appris que le prince venait de donner l'ordre qu'on fît repartir, à l'instant, le violon pour Paris et que l'on dise qu'il n'était pas venu. Toutes les jeunes dames se désolèrent de cette fatalité. Je crois que la princesse n'en fut pas la dupe, car je la vis, ce soir, rire beaucoup en regardant son amie, mademoiselle Adèle Auguié. Elles avaient l'air toutes deux de s'amuser de la bonne foi des autres dames, qui n'avaient pas deviné, comme elles, la cause de la disparition du violon.

L'Empereur et l'Impératrice allaient quitter l'Italie. Nous apprîmes que le prince Eugène venait d'être nommé vice-roi d'Italie. Il était si bon, si affable, que tout le monde l'aimait. Nous nous réjouissions donc de cette élévation pour lui et pour sa sœur qui le chérissait tendrement. A l'heure de la toilette je descendis et vis les yeux de la princesse tout rouges. Elle s'habilla sans proférer une parole. Le prince entra vers la fin et lui dit :

— Comment, Hortense, êtes-vous assez enfant pour vous affliger à ce point ?

— Hélas, répondit-elle, je perds mon frère et mon meilleur ami !

Et elle recommença à pleurer.

La princesse était sortie et j'entrai dans sa chambre pour chercher quelque chose que j'y avais laissée. J'aperçus le valet de chambre Lavrillère dans une grande occupation. La princesse n'enfermait jamais ses papiers et, sans scrupule, il avait ouvert le secrétaire et lisait toutes les lettres. Je lui demandai avec vivacité ce qu'il faisait là :

— Je cherche ma femme, me dit-il sans se déconcerter.

— Comment, m'écriai-je, votre femme dans le secrétaire de Son Altesse !

Sans autre explication je le fis sortir et me crus obligée, je l'avoue, de prévenir la princesse de la conduite insolente d'un des serviteurs de son mari. Elle m'invita au silence : « Il faut s'habituer ici à tout, me dit-elle ; au reste, cela m'est égal ; je n'en veux rien savoir. »

Il n'était pas difficile, après avoir passé quelque temps dans l'intérieur du prince, de voir que madame Charles n'avait

pas tant de tort de le supposer bizarre. Je jugeais bien que tout ce qui se faisait était par son ordre, et j'en eus l'assurance plus tard par les valets de chambre lorsqu'ils furent disgraciés ; mais je ne pouvais concevoir quel sujet de jalousie la princesse pouvait lui donner. Elle était toujours environnée de toutes ses dames. Elle dessinait le matin ; elle faisait de la musique ; elle ne recevait jamais d'hommes, car il y avait défense d'en laisser jamais entrer un dans le palais. Elle ne sortait qu'avec son mari. La nuit, ils avaient la même chambre. D'où pouvait donc provenir ce caractère inquiet du prince ? On disait bien que cela provenait de sa maladie, aussi je ne m'étonnais plus que d'une chose, c'était de voir la princesse se laisser dominer à ce point. Elle s'abandonnait à être victime avec une douceur qui ne se démentait pas un instant, tandis qu'avec un peu de fermeté, elle eût peut-être obligé son mari à changer de conduite.

Malgré ses inégalités de caractère, le prince était bon et généreux. Jamais on ne vit un malheureux sortir de chez lui sans être satisfait. Étant colonel de dragons, il avait pris à son service un jeune enfant pour être son jockey. A cause de sa petite taille, il éprouvait de la difficulté à ouvrir la portière de la voiture et même, un jour, faillit se blesser.

— Tu vois bien que je ne puis te garder, lui dit son maître, mais je te placerai.

L'enfant lui répondit en pleurant :

— Monsieur le colonel, je suis susceptible de grandir !

Le prince, en se retournant, dit :

— Je crois que tu auras de l'esprit ; je penserai à ce que tu viens de me dire.

Le lendemain, il donna ordre à son valet de chambre de lui faire apprendre à lire, à écrire et à coiffer et, plus tard, l'attacha à sa personne.

Depuis quelque temps, le prince avait avec moi un air sévère. J'en étais désolée mais je n'y pouvais rien. Un matin, ma mère vint me dire qu'un de mes frères venait d'être désigné pour le service militaire et que je devrais parler au prince pour l'en faire excepter. Je lui conseillai de faire elle-même cette demande. Il la reçut avec bonté et accueillit sa demande avec intérêt. Cependant, il lui fit observer qu'il ne pouvait

pas, lui frère de l'Empereur, exempter son fils, mais il lui promit sa protection et ajouta, pour la rassurer sur son avenir, que la fortune favorisait cet état plus qu'un autre. Après l'avoir congédiée, il me fit demander et me remit vingt-cinq napoléons pour les frais de route du jeune militaire.

Pendant la campagne d'Austerlitz le prince était allé commander un camp à Nimègue. La princesse en l'absence de son époux, vivait très retirée, ne recevant personne, et elle fit bien, car, entourée comme elle l'était de surveillants qui couvaient ses moindres démarches, elle devait les calculer toutes ; aussi, au milieu de tant de grandeurs, il était impossible de mener une vie plus triste. Après les victoires d'Austerlitz, toute la cour se trouva réunie à Paris. On parlait beaucoup de l'avènement du prince Louis au trône de Hollande. Cependant, rien n'y faisait croire dans l'extérieur, et je commençais à douter de ce bonheur. Un jour qu'ils revenaient de Saint-Cloud, ils furent devancés par un courrier qui annonça le roi et la reine de Hollande. Cette nouvelle excita une joie générale et c'était à qui donnerait le premier le titre de majesté. Je rentrai dans les appartements de la princesse. Ils ne me paraissaient plus assez magnifiques pour la recevoir. Je ne savais comment les embellir, les remplir de fleurs. Enfin, les voitures arrivèrent, et je me proposai de complimenter une reine. Il me semblait que je n'allais plus retrouver la même personne. « Elle doit être enfin heureuse», me disais-je. Mais quel fut mon étonnement ! Jamais je ne la vis plus triste ; elle était pâle et tout en pleurs. Je sentis que mon compliment serait déplacé et je contraignis ma joie. Je restai trois jours sans oser lui adresser la parole. Enfin, je me déterminai à lui demander quel titre je devais lui donner :

— Cela m'est indifférent. Comme vous voudrez.

— Mais, madame, vous êtes reine, et vous avez l'air si affligée !

— Cela vous étonne ! me répondit-elle. Songez donc que je quitte ma mère et ma patrie.

En 1805, le prince et la princesse se rendirent aux eaux de Saint-Amand. Ce séjour ne fut pas très agréable. L'unique délassement de la princesse était de s'occuper de son fils aîné, alors âgé de trois ans. Elle ne le quittait pas un instant et jouait

avec lui comme un enfant. Lorsqu'elle prenait son bain je lui portais un vase d'eau de savon avec des chalumeaux de paille et elle en faisait des bulles, ce qui amusait beaucoup le jeune prince.

L'empereur était au camp de Boulogne à cette époque. Il invita la princesse à venir voir une chose aussi curieuse. Son mari y consentit, mais à chaque instant il y avait ordre ou contre-ordre. Nous partîmes enfin. La princesse alla descendre chez sa belle-sœur la princesse Caroline. Elle y resta huit jours. Le valet de chambre qui était avec nous écrivait exactement tout ce que faisait la princesse, qui elle voyait, à qui elle parlait. Pour retourner à Saint-Amand, la princesse fit le trajet de Boulogne à Ambleteuse par mer. Là, le maréchal Davout la reçut de la manière la plus brillante. On tira le canon lors de son débarquement, toutes les chaloupes étaient pavoisées, l'armée sous les armes. Le maréchal et son état-major l'accompagnèrent jusqu'à sa tente ou un déjeuner splendide avait été préparé ; la musique militaire joua tout le temps du repas. Vers la fin, tous les vieux grenadiers entrèrent pour lui chanter en chœur des couplets qu'ils avaient composés à l'occasion de la descente en Angleterre. Lorsqu'ils eurent terminé leur concert on but à la santé de l'empereur et de la famille impériale. La princesse porta à celle de l'armée.

Dans le mois de juin 1806, Leurs Majestés partirent avec les jeunes princes pour la Hollande. Par toutes les villes où ils passaient on tirait le canon, et toutes les autorités venaient les féliciter. Leur arrivée à Péronne fut annoncée par une salve d'artillerie qui coûta le bras à un malheureux canonnier. On en informa le roi qui en fut si touché qu'il se rendit de suite à la maison du blessé et lui fit 1 200 francs de pension. Si le bonheur qu'il éprouvait à faire des heureux avait pu s'étendre jusque dans son intérieur, combien la félicité de son épouse eût été grande ! Sur les limites du territoire hollandais les premiers magistrats vinrent complimenter Leurs Majestés. A leur entrée à Bréda, quarante-huit jeunes personnes vêtues de blanc présentèrent des fleurs et des fruits à la reine ; une musique guerrière les accompagnait ; tous les habitants de la ville étaient à leurs croisées et saluèrent par des cris unanimes l'entrée de leurs souverains. Le soir, il y eut illu-

mination générale. Après le coucher de la reine, je fus visiter Bréda avec le maître de la maison où logeaient Leurs Majestés. Le transport de tous ces bons Hollandais était à son comble. On dansait dans les rues, et les cris de : « Vive le roi et la reine ! » ne cessaient pas un instant. Je m'approchai de plusieurs groupes. Voyant que j'étais de la suite, ils m'entourèrent et plusieurs d'entre eux me dirent : « C'est ici qu'ils seront heureux, vraiment aimés, car à La Haye ils ne seront certainement pas accueillis avec autant de franchise. » Leur enthousiasme me faisait tant plaisir que je restai parmi eux jusqu'à quatre heures du matin. Le lendemain, en habillant la reine, je lui racontai tout ce que j'avais entendu, et l'amour qu'on lui portait : « Ils m'aiment déjà, dites-vous ? Mais ils ne me connaissent pas encore ! »

Leurs Majestés arrivèrent le 20 juin[1] au soir à la maison du Bois, campagne située à une très petite distance de La Haye. Quelques jours après, elles firent leur entrée dans cette capitale, mais revinrent loger au palais du Bois, celui de La Haye n'étant pas prêt. On n'était que campé dans cette petite campagne ; cela faisait que chacun jouissait d'un peu de liberté. Le bois qui entourait était superbe et l'on pouvait s'y promener à chaque instant. Le roi et la reine seuls étaient constamment occupés à recevoir les députations de toutes les parties de la Hollande, qui venaient les féliciter. Un jour, que la reine avait été à La Haye en calèche découverte, son piqueur tomba avec son cheval sur les pavés glissants et la voiture passa sur le corps du pauvre homme. La reine eut une frayeur terrible. Le croyant tué, elle fit arrêter aussitôt ; mais cet homme se relevant lui cria : « Ne craignez rien, madame, je n'ai rien. » En effet, il n'avait seulement pas une égratignure. On le confia à deux personnes spectatrices qui l'emmenèrent dans une maison. Le peuple qui entourait la voiture, au lieu de suivre le piqueur, resta à regarder la calèche. En rentrant, j'entendis la reine dire que cet accident venait bien de lui prouver qu'elle n'était plus parmi les Français. « Ils m'auraient tous quittée pour aller s'informer du malheureux homme, disait-elle. Je sais bien que le voyant en sûreté, avec raison, ils n'avaient plus à s'en inquiéter, mais ils cal-

1. Le 18 juin, d'après Jean Hanoteau (*Mémoires de la reine Hortense*, I, 250).

culaient et, dans ma patrie, la vivacité de cœur entraîne toujours avant la réflexion. »

Le roi, ayant besoin des eaux pour sa santé, ne resta pas longtemps à La Haye et se rendit à Mayence, où il allait tous les jours prendre les bains à Wiesbaden. La reine l'accompagnait quoiqu'elle ne prît pas les eaux. Les appartements de Leurs Majestés à Mayence étaient très séparés. C'était la première fois qu'ils ne logeaient pas ensemble. Je couchais dans un petit cabinet près de la reine, et nous étions toutes deux seules, si loin de tout le monde, que j'en étais quelquefois effrayée. J'avais souvent entendu des bruits sourds qui m'auraient fait croire à des voleurs si nous n'eussions pas été entourés d'une garde, ou à des revenants si j'avais eu quelques années de moins. Un soir, la reine voulut prendre de la fleur d'orange. J'en fus chercher dans ma chambre, un peu tremblante, je l'avoue, car tout le monde était couché ; lorsque j'aperçus dans la petite antichambre la porte du poële ouverte et un homme qui cherchait à se fourrer dedans. De là, on pouvait entendre tout ce qui se passait dans la chambre de la reine. Je fus si saisie de cette apparition que je fus prête à tomber par terre. Il me dit : « N'ayez pas peur, c'est moi, mais ne dites pas à la reine que vous m'avez vu, car le roi me chasserait. » Plusieurs fois depuis, je me trouvai enfermée si je voulais sortir de bonne heure ou tard, et je me doutai sans peine d'où provenaient ces mesures extraordinaires.

Au mois d'octobre 1806, pendant la guerre de Prusse, le roi alla au camp de Wesel. La reine et ses deux enfants se rendirent alors à Mayence auprès de l'Impératrice. Ce fut là que, pour la première fois, je vis la reine montrer plus de gaîté et d'abandon. Elle ne semblait plus craindre de se livrer à toutes les impressions de son âge. Elle allait passer toutes ses journées chez sa mère. Il y avait bal à la Cour plusieurs fois par semaine. Comme les officiers d'ordonnance y étaient admis, un de ces jeunes gens, ignorant les règles de l'étiquette, vint inviter la reine à danser. Elle lui répondit avec bonté qu'elle l'acceptait pour l'autre contredanse, mais tout le monde parut scandalisé de la hardiesse du jeune homme. Le général s'en formalisa au point de vouloir le mettre aux arrêts. Cependant, la contredanse eut lieu ; mais la remon-

trance de son commandant et la gaucherie qu'il avait faite lui avaient tellement troublé l'esprit qu'il brouilla toutes les figures. Le général se crut obligé après la danse de venir faire des excuses pour lui et dit à la reine qu'il méritait d'être puni.

— Mais quel mal a-t-il fait? lui demanda-t-elle.

— Madame, il a essentiellement manqué à Votre Majesté.

— Comment, général, n'est-on pas toujours flattée d'être choisie? et si c'était à moi à l'inviter, veuillez me faire le plaisir de lui dire de ma part que je danserai la troisième contredanse avec lui[1].

La reine n'avait aucune coquetterie. Elle ne pensait jamais à sa toilette, et, pourtant, elle semblait me savoir gré d'y avoir pensé pour elle. Parmi les belles choses qu'elle avait à mettre, elle ne choisissait toujours que les plus simples. J'avais une peine infinie à la décider à se parer. « Je n'aime pas à être remarquée. Je suis assez bien comme cela » était constamment sa réponse. Son coiffeur était désolé, et il ne pouvait jamais lui faire une nouvelle coiffure, et s'il n'eût pas exercé son talent sur d'autres dames, il l'eût perdu. La reine disait toujours : « C'est bien ; dépêchez-vous. Je ne peux pas me faire attendre. Il est tard » et elle posait elle-même sa guirlande ou son diadème, et se levait que le pauvre coiffeur tendait encore les bras pour arranger quelques boucles. Nous avions pris l'habitude de l'habiller si vite que dans sa maison on lui faisait la plaisanterie de lui dire que, sans doute, sa toilette se faisait comme aux spectacles où en tirant un fil tous les habits font place à d'autres à la minute.

Le contrôleur de l'Empereur me raconta qu'avant son départ de Mayence pour la Prusse il était allé au théâtre et avait placé sa vieille garde dans le parterre. Dans l'entr'acte, le préfet du palais suivi du contrôleur et des valets de pied entra [avec] des rafraîchissements de glaces et se rendit dans la loge de l'Empereur. Sa Majesté se retourna en disant :

— Le parterre en a-t-il?

— Non, Sire, répondit le préfet.

1. Ce jeune officier fut sans doute La Bedoyère, qui tomba amoureux de la reine (*Mémoires* cités, I, 261-266).

— Eh bien, portez-leur des glaces, et vous m'en donnerez après.

Le préfet, forcé d'obéir, n'avait pas l'air très satisfait de faire un tel service. Le contrôleur ajoutait : « Quant à moi, ce fut un beau moment pour moi de voir tous ces soldats prenant leurs glaces et soufflant dessus. »

Depuis que la reine était à Mayence, sa mélancolie habituelle faisait place souvent à des moments de gaîté qui étaient bien de son âge. Jamais je ne la vis rire de meilleur cœur qu'un soir où elle eut une frayeur que je vais raconter : Je venais de la coucher il y avait déjà un quart d'heure lorsque j'entendis sonner vivement. J'entrai avec une lumière chez la reine, qui me dit : « Mademoiselle Savreux[1], venez vite. Il y a une compagnie de rats dans ma chambre, et mon lit est si bas que je crains de les voir sauter dessus moi. » Je cherchai partout ; je poussai le lit dans le milieu de la chambre ; je mis du papier dans les fentes où certainement une souris n'aurait pas pu passer, et je me retirai, assurant la reine qu'il n'y avait plus moyen que les rats puissent revenir. Quelque temps après, j'entendis encore sonner très fort. Je me dépêchai de descendre, et mon effroi peut se concevoir lorsqu'en entrant je vois deux fantômes blancs dont la grandeur me paraissait démesurée. Je me remis promptement en reconnaissant la reine et une de ses dames, mademoiselle Auguié, toutes les deux avec un simple jupon et montées sur des chaises. « Vous n'avez pas voulu me croire, me dit la reine, j'ai encore revu la compagnie de rats et j'ai été appeler Adèle pour qu'elle juge si ce n'était pas une fausse crainte ; et nous en avons vu tant autour de nous que nous nous sommes réfugiées sur des chaises. » Pendant qu'elle parlait, je cherchais partout et je ne trouvais rien. « Il y a là-dedans quelque chose d'extraordinaire, dit la reine ; quand vous entrez tout disparaît. Éteignez votre lumière. » Sitôt que je l'eus fait je vis des espèces de bêtes très grosses qui faisaient le tour de la chambre en courant, s'arrêtaient ensuite un instant et semblaient se parler. La frayeur me prit aussi et je m'élançai sur une chaise, croyant déjà voir toutes ces bêtes monter après moi. A l'instant la reine descendait de la sienne en faisant de tels éclats de rire

1. Madame Lacroix était à cette époque mademoiselle Savreux.

que je crus que la peur lui donnait une attaque de nerfs. Ce fut au milieu de ces rires qu'elle nous expliqua ce qu'elle venait de deviner : « Voyez cette lampe qui est par terre, nous dit-elle, Elle est concave ; la lumière est enfoncée, et toutes les mouches qui se promènent autour du rebord nous sont représentées sur la muraille d'une grosseur démesurée. C'est là une véritable fantasmagorie. Et voilà qui me l'explique, ajouta-t-elle, mieux que toutes les démonstrations qu'on aurait pu me faire. » En effet, aussitôt que je rallumai la lumière, nous ne vîmes plus rien. Cette aventure amusa beaucoup la reine, qui ne pouvait pas en parler sans rire aux éclats.

La reine retourna rejoindre le roi à La Haye. La sévérité de ce dernier devint plus forte qu'elle n'avait jamais été en France. Les chambellans et les écuyers hollandais nommés près de la reine avaient tous plus de cinquante ans, et encore, n'entraient-ils jamais dans l'intérieur. Après sept heures du soir, personne ne pouvait plus entrer ni sortir du palais sans une carte. Un négociant, qui avait une lettre de recommandation pour l'un de nous, pensa coucher dans les corridors ayant passé l'heure ; aucune sentinelle ne voulait le laisser sortir. Il fut obligé de se faire reconnaître par l'officier.

Je fus réveillée une nuit par des coups assez forts donnés à ma porte. Il était deux heures du matin. C'était Rochard, premier valet de chambre du prince qui me demandait une aiguille et du fil pour son maître. J'ouvris, étonnée qu'on eût besoin de quelque chose à cette heure. Il me fit le reproche que j'avais été bien longtemps à lui répondre ; alors, prenant un air goguenard : « Voyons, me dit-il, si personne ne s'est caché ici. » Et il commença son examen. Il regarda sous mon lit et dans un cabinet. Je fus très scandalisée de cette supposition et je m'en fâchai. Plusieurs fois, cet homme renouvela ses visites nocturnes sous différents prétextes. Il fallut bien m'y soumettre, car son air d'autorité faisait présumer que cet ordre venait de plus haut.

Au milieu de toute cette tristesse, quand la reine était avec ses enfants, elle paraissait contente, et, quoiqu'elle eût souvent les yeux rouges, elle ne se plaignait jamais. Elle composait même souvent des romances avec son fils aîné sur ses genoux. Un jour cet enfant, à peine âgé de cinq ans, tomba

malade. On crut que c'était peu de chose. Pourtant la reine passa la nuit près de lui. Les inquiétudes devinrent plus vives. On dépêcha des courriers dans les différentes villes de la Hollande pour y trouver les médecins les plus habiles. On fit également appeler M. Corvisart, premier médecin de l'Empereur. Il arriva trop tard ; personne n'avait connu la maladie : c'était le croup ; et, en trois jours, le prince n'existait plus [1]. La reine qui, tant que son fils avait eu besoin de ses soins, avait eu une force et un courage extraordinaires, ne put le voir avec les symptômes de la mort. Le sang lui monta si vivement à la tête qu'on l'emporta dans le salon à côté de la chambre du prince. Je voulus, d'après l'avis des médecins, lui mettre les jambes dans l'eau ; à l'instant, nous entendîmes un cri dans la chambre ; malgré mes efforts, la reine s'élança à la porte ; on venait de la fermer à clef. Ne doutant plus de son malheur, avec un ton sombre et imposant, car elle ne pleurait pas, elle me dit : « Mon fils se meurt, je veux le voir. Qui oserait m'en empêcher ? » Son état était si contraint, si rempli d'angoisse qu'il y aurait eu du danger à la contraindre. La porte s'ouvrit et la malheureuse mère n'eut que la force de jeter un cri terrible et tomba sans connaissance. Le roi était à genoux auprès du corps inanimé de son fils. L'état de sa femme arrêta un moment ses larmes. Il aida à la transporter dans son appartement et lui donna les noms les plus tendres pour la ramener à elle, mais vainement. La reine était dans une léthargie complète. Elle resta si longtemps dans cet état qu'on craignit pour ses jours. Le roi se livra au plus grand désespoir. Cependant, peu à peu, sans sortir de sa stupeur, la reine donna des signes de connaissance. Elle m'appela, et me demanda si son fils était bien mort. Ensuite, elle m'ordonna d'aller lui couper les cheveux. Une autre fois que, fatiguée de passer plusieurs nuits à lui tenir les mains, qu'elle serrait sans rien dire, je m'étais laissée tomber près d'elle, elle me réveilla en me disant « Êtes-vous morte ? » Lorsqu'on lui amena son second fils, elle le repoussa en disant : « Il va mourir aussi. » Enfin, elle sembla reprendre sa sensibilité au moment où on l'emmena du palais, qu'elle ne voulait pas

1. Le prince Napoléon-Charles mourut dans la nuit du 4 au 5 mai 1807. Napoléon institua aussitôt un concours pour rechercher le meilleur traitement du croup.

quitter. Il semblait que, pour la première fois, elle sentit sa séparation d'avec son fils. La princesse Caroline, les amies de la reine, la maréchale Ney et sa sœur Adèle Auguié qui venait d'épouser le grand-maréchal de Broc, arrivèrent de France, et l'on conduisit la reine au château de Laeken, où sa mère l'attendait.

Pendant le voyage la reine eut son second fils sur les genoux. Elle semblait se rattacher à lui. Et, pourtant, elle ne prononçait pas une parole et ne versait pas une larme. Le malheur qui venait de la frapper paraissait si grand qu'on ne pouvait s'imaginer qu'il fût possible d'en redouter un autre; et pourtant le hasard seul lui conserva son second enfant. Arrivés à Bréda, les cuisiniers, qui portaient toujours le bouillon du jeune prince, se préparaient à faire sa soupe, lorsque l'enfant, par un caprice, demanda à madame de Boubers[1], sa gouvernante, de lui donner plutôt du lait. Elle y consentit et me proposa de partager avec moi le bouillon qu'on venait d'apporter. A l'instant, nous nous sentîmes l'une et l'autre empoisonnées et nous fûmes si malades que le jeune prince, s'il eût pris la portion entière, y aurait succombé.

Lorsque la reine arriva à Laeken[2], l'Impératrice tout en larmes se précipita au devant d'elle. Sa malheureuse fille la regardant lui dit, toujours avec la même stupeur : « Il est mort. » L'Impératrice nous questionna toutes sur la situation de sa fille, qu'elle ne pouvait comprendre. Les médecins assurèrent que c'était une paralysie sur les sentiments, que les voyages, les eaux pourraient seuls la sauver. Elle eut plusieurs attaques de nerfs de loin en loin. Elle pleura; ce qui donna beaucoup d'espoir. Le roi, après avoir laissé sa femme aux soins de sa mère, retourna en Hollande, et l'Impératrice et la reine allèrent à la Malmaison. La reine y resta peu de jours et se rendit dans les Pyrénées.

Le roi vint rejoindre la reine aux eaux des Pyrénées. Il alla ensuite à d'autres eaux qui lui avaient été ordonnées; et, au mois d'août, ils se réunirent pour retourner ensemble à Paris. La chaleur était excessive. La reine, dont la santé délicate avait besoin de beaucoup de soins, supportait diffi-

1. La comtesse de Boubers-Bernatre, née Agnès-Cunégonde de Folard.
2. Laeken, près de Bruxelles, où elle arriva le 15 mai 1807.

cilement ce voyage fatigant. Le médecin pria le roi de la laisser reposer plus longtemps, de partir plus tard, ou de s'arrêter pendant la grande chaleur. La seule attention que le roi parut prendre à ces avis fut tous les soirs, en voyant sa femme si abattue, de lui demander son heure pour partir le lendemain. Le premier jour, après s'être fait un peu prier, elle la donna, mais on n'en partit pas moins comme à l'ordinaire. Tous les soirs, pendant le souper, cette discussion se renouvelait :

— A quelle heure voulez-vous les chevaux? disait le roi.

— Quand vous voudrez.

— J'exige que vous le disiez.

— A l'heure qu'il vous plaira. Je serai sans doute mieux demain.

— Non, je veux savoir vos désirs là-dessus.

— Mais je vous assure que cela m'est absolument égal!

A force de sollicitations, la reine se décidait à dire huit heures. Le roi répétait « huit heures » ; tout paraissait arrangé, et, aussitôt dans sa chambre, il appelait le grand maréchal et donnait des ordres contraires. Alors, j'étais obligée de réveiller la reine à quatre heures du matin. Elle me demandait l'heure, ne prononçant pas un mot, et se levait le plus vite possible, et, au moment de monter en voiture, le roi était allé se promener voir les curiosités de la ville. La reine l'attendait patiemment jusqu'à huit heures ou neuf. Ainsi, l'on partait comme à l'ordinaire. Sa Majesté ne s'en plaignait jamais, mais on s'imagine bien que le soir elle se faisait plus prier pour donner son heure quand le roi la sollicitait.

Arrivée à Paris, la reine allait tous les jours à Saint-Cloud. Ces courses la fatiguaient beaucoup. Elle était très souffrante. Mais, à mon grand plaisir, je m'aperçus qu'elle était enceinte. M. Buttol fut demandé. Il le lui confirma, et lui recommanda de grands soins, d'aller peu en voiture, parce que, étant si faible, elle ferait certainement une fausse couche. Un jour qu'il y avait spectacle à Saint-Cloud, Leurs Majestés y furent ; la reine proposa de coucher parce qu'elle se sentait mal. Le roi refusa.

— Mais vous voyez que je ne suis pas bien.

— Eh! bien, restez. Moi, je m'en vais.

En effet, il partit à une heure du matin et la reine coucha

à Saint-Cloud. A quatre heures du matin, on vint frapper à ma porte. Je demande qui est là. Le roi me répondit que c'était Lui et s'informa où était la reine. Dès que je lui eus ouvert, il voulut entrer dans l'appartement de Sa Majesté attenant au mien. Je lui observai qu'elle dormait. « C'est bien » me dit-il, et il entra brusquement. J'entendis alors, pour la première fois, une scène très violente. La reine fondait en larmes. Moi, la patience m'échappait. Trois fois je fus pour ouvrir la porte. Qu'aurais-je fait? C'est ce que j'ignore. Enfin, à neuf heures, le roi sortit et me dit d'un air joyeux : « Voulez-vous entrer chez la reine? » Il était sans doute content de voir que ses odieux soupçons n'étaient pas fondés.

Le roi retourna dans ses États, mais les médecins refusèrent de laisser partir la reine. Elle passa sa grossesse sur une chaise longue, ne recevant jamais et sortant très peu. Le 20 avril, Sa Majesté alla passer la soirée chez la reine de Naples[1]. Elle sentit quelques douleurs, et dit à sa belle-sœur qu'elle était à terme[2]. Elle pensait accoucher à minuit. Elle fut forcée de partir. On courut chercher l'accoucheur, et, à une heure, la reine avait un prince.

Quelques jours après, la reine de Naples vint voir Sa Majesté. Elle demanda à voir l'enfant. Je la conduisis près de lui. Elle le regarda et, s'adressant à sa dame, elle lui dit : « Comme il ressemble à sa mère. C'est encore un Beauharnais. » Le ton avec lequel elle prononça ces paroles me fit aisément voir

1. Caroline Bonaparte, mariée à Murat, n'était encore que grande-duchesse de Berg. Elle devint peu après reine de Naples.

2. Ce témoignage nous paraît important. Louis-Napoléon n'ayant revu sa femme que le 12 août 1807, à Toulouse, et le futur Napoléon III étant né le 20 avril de l'année suivante, pour qu'il soit le vrai fils du roi de Hollande, il faudrait admettre qu'il naquit au moins vingt et un jours avant terme. Une foule de témoignages atteste les doutes cruels de Louis.

On a attribué la paternité à bien des personnages : à l'amiral Verhuell, qui se trouvait en Hollande pendant tout le voyage de la reine aux Pyrénées ; à son frère, l'ambassadeur, gros homme ridicule qui passa quelques jours à Cauterets au début d'août ; au futur ministre Decazes, que mademoiselle Cochelet présenta à la reine huit jours avant son départ et qui, « inconsolable de la mort de sa charmante femme », sollicitait humblement un poste de secrétaire auprès du roi Louis, poste qu'il obtint peu après ; à l'écuyer Bylandt, encore aujourd'hui en butte aux soupçons de MM. de Lacretelle et Octave Aubry, qui oublient que la reine l'a renvoyé en Hollande le mois précédent à cause de ses nombreuses chutes dans la montagne. Deux sources seulement nous donnent des informations précises : les *Mémoires de la reine Hortense* et les lettres du marquis de Castellane, préfet de Pau. Les *Mémoires* de la reine sont rédigés avec une extrême habileté. Tout y est simple ; tout respire la plus parfaite innocence. Aucune personne dangereuse du sexe masculin ne peut être soupçonnée d'avoir été admise

quel degré d'affection elle possédait pour sa belle-sœur. En rentrant près de la reine, elle lui dit : « Chère Hortense, je te félicite. Ton fils est charmant. » Compliment dicté par la politique, car la pauvre enfant était dans un état de souffrance qui donnait à craindre pour sa vie. Je comptais sur cette grossesse pour rétablir la santé de la reine, mais mes espérances furent trompées ; elle s'altéra encore plus. Six semaines après la naissance du prince, la reine me donna la permission de me marier, signa elle-même mon contrat et me donna 6 000 francs.

La reine nous inquiétait beaucoup. Son médecin me confia qu'elle était attaquée d'étisie et que probablement nous aurions le malheur de la perdre. Il lui prit de violentes douleurs de tête. Rien ne la soulageait que les bains. Un soir qu'elle était dans son cabinet seulement les jambes dans l'eau, on avait recouvert sa baignoire, qui ne devait pas lui servir ; sa lectrice s'était assise dessus. Je descendis un instant chercher quelque chose chez moi. En remontant j'entendis un cri affreux. Je crus que la reine venait de mourir. J'entrai avec cette horrible idée. Sa Majesté qui ne se doutait pas de ma frayeur, me dit en riant : « Relevez donc mademoiselle Cochelet, elle est tombée dans la baignoire. » Il me fut impossible de faire un pas, car je me trouvai mal. Alors la reine s'empressa d'appeler ses autres femmes et l'on retira la demoiselle. Sans ma peur j'en aurais ri probablement, car je me rappelle

dans l'intimité de la courageuse alpiniste : M. de Castellane est un homme ridicule et « vieux ». M. de Boucheporn est un compagnon fidèle, mais « âgé ». Le comte Bylandt s'est obstiné à la suivre « à travers des routes trop difficiles pour son âge ». Or, si nous vérifions la date de naissance de chacun de ces personnages, nous constatons que M. de Castellane a quarante-neuf ans, M. de Boucheporn trente-six et le comte Bylandt vingt-quatre. Quant au peintre Thiénon, il est lamentable : au cours de l'excursion au Vignemale, il est tellement fatigué qu'il est question de l'abandonner dans son auberge.

Les précautions de la reine sont excessives, car il est difficile de soupçonner aucun de ces personnages. Bylandt a son alibi ; le préfet est constamment bafoué par la mutine voyageuse, M. de Boucheporn est très surveillé par sa jeune femme et Thiénon est tout juste bon à donner des leçons de dessin, fonctions qu'il exercera encore à Arenenberg et que n'eût pas conservées un amant déclassé.

M. de Castellane nous renseigne très exactement sur ce qui s'est passé le soir du 19 juillet (lettre à son fils, écrite le soir même, publiée par Perey dans *la Vie contemporaine*, 1er février 1894, p. 350). Ce soir-là, on a tout fait pour se débarrasser de lui. Il est furieux et ne sait quoi penser. « Il convient de se tenir sur ses gardes. » La reine est restée seule... semble-t-il, avec son chambellan, M. de Villeneuve.

Neuf mois après, exactement, est né Napoléon III.

ses deux grandes jambes qui s'agitaient en l'air et elle ne pouvait pas sortir, étant tombée en travers de la cuve. Je rentrai chez moi très souffrante de cette frayeur. J'eus la nuit un accès de fièvre. Le lendemain la reine l'ayant appris me dit avec bonté : « Comment, cela vous a fait tant de mal? Vous m'aimez donc? » Je lui baisai la main pour toute réponse.

... L'Empereur était d'une sévérité parfois outrée. Un jour qu'il était mécontent des mémoires de toilette de l'Impératrice, il défendit expressément qu'aucune marchande n'entrât à Saint-Cloud. Le malheur voulut que madame Despoix, marchande de modes, sans être informée des ordres, pénétra dans le petit salon d'attente. L'Empereur vint à passer et lui demanda ce qu'elle faisait là. Elle vit qu'il avait de l'humeur et répondit qu'elle attendait le réveil de la reine Hortense. « Ce n'est pas vrai. C'est pour ma femme que vous venez. Eh bien ! puisque malgré ma défense vous avez pénétré jusqu'ici, je vais vous faire arrêter. » Cette pauvre femme vint toute tremblante se réfugier chez moi. Je la gardai jusqu'au soir. On la chercha partout, excepté dans ma chambre. M. Savary y avait mis, je puis le dire, un zèle des plus ridicules afin qu'elle ne pût lui échapper. Je doute qu'il eût mis plus d'empressement à découvrir une conspiration. Enfin, à la nuit, je la fis descendre par les souterrains. Mais à la sortie deux gendarmes la prirent et la firent monter dans un coucou pour la transférer à la préfecture. Elle y resta jusqu'à minuit. La reine et le maréchal Duroc intercédèrent pour elle. L'Empereur répondit : « Comment? Elle est là? Ce diable de Savary s'est trop pressé. »

Le concierge de la Malmaison m'a raconté qu'un jour l'Empereur revenant de la chasse y descendit pour se rafraîchir. On lui apporta du vin de Bordeaux. Il ne plut pas à Sa Majesté, qui ordonna qu'on lui en donnât d'autre. Comme c'était le meilleur de la cave, le concierge eut l'idée de remplir la bouteille d'eau et de la représenter à l'Empereur qui fut très satisfait : « Voilà du bon vin au moins ! »

La reine avait son appartement tout près de l'Impératrice.

L'Empereur y passait quelquefois. Un soir, j'étais à ranger les bijoux. Il y avait sur la cheminée deux bougies qui brûlaient. Sa Majesté vint à passer. Elle vit les deux lumières ; elle s'approcha pour en éteindre une. Cette action me fit retourner. « Ah, vous êtes là, me dit l'Empereur. Je vais la rallumer. C'est lorsqu'il n'y a personne qu'il n'en faut qu'une. » Et en s'en allant, je l'entendis dire : « Il faut de l'ordre dans les grandes maisons. »

Mon logement à Saint-Cloud était dans un corridor par où l'empereur se rendait chez l'Impératrice. Il était expressément défendu de se trouver dans son passage, de sorte que je ne sortais jamais de chez moi qu'en tremblant. Le duc de Bassano donna un bal à la reine. Elle revint à quatre heures du matin. Entendant la voiture rentrer je voulus me rendre à son appartement. Au bout du corridor je reconnus l'Empereur. Je me crus perdue et je me fourrai dans un enfoncement de porte. Sa Majesté ayant aperçu quelqu'un demanda : « Qui est là ? » Je ne répondis point et tremblai de tout mon corps. L'Empereur vint me dénicher, et, d'un ton très gamin, il me demanda où j'allais.

— Coucher la reine qui rentre du bal.

— Comment ? A cette heure ? C'est bien. C'est quand je me lève que ma fille se couche. Allez. Mais une autre fois répondez-moi.

Le prince de Neufchâtel, la veille du divorce de l'Empereur avec l'impératrice Joséphine, a donné à Leurs Majestés une chasse et le soir un bal. Malgré toute la tristesse que je ressentais pour le moment présent je ne pus m'empêcher d'admirer la réunion des reines et princesses qui faisaient l'ornement de cette chasse. [Elles] avaient toutes le même costume qui était un habit de velours amarante brodé en or avec une grande frange et une écharpe de mousseline brodée, la jupe en mousseline, les bottines pareilles à l'habit et le chapeau forme casque aussi brodé et surmonté de plumes blanches. La reine, qui était toujours susceptible aux impressions de l'air, ajoutait à ce costume un voile long de mousseline à semis d'or, ce qui lui donnait l'apparence d'une odalisque.

Le soir chacun se rendait dans son appartement pour s'occuper de sa toilette. L'Impératrice dit à ses femmes. : « Vous

allez parer une victime pour mener au supplice. » L'Empereur vint la prendre et la trouva sans doute plus belle que jamais, car, devant son service, il lui dit :

— Joséphine, que tu es belle !

— Vous vous en apercevez encore ? lui répondit-elle.

Après le divorce l'Impératrice se retira à La Malmaison. La reine accompagna sa mère et ne la quitta que lorsque les fêtes du mariage la forcèrent de revenir à Paris... Quelque temps après elle est revenue à La Malmaison et là on a été à même de juger des respects et de l'attachement que toute la France portait à l'Impératrice, car sa cour était certainement plus nombreuse que sur le trône. Tous maintenant l'aimaient pour elle.

La veille du mariage de l'Empereur avec Marie-Louise la reine sonna. Il était onze heures. Je crus que c'était pour son coucher. Je fus très étonnée de lui entendre me dire : « Otez-moi ma robe et donnez-moi une douillette, un chapeau et un voile noir. » Madame de Broc me dit de prévenir le valet de pied d'intérieur. Je les vis toutes deux descendre et monter dans une voiture sans armes. Tout cet appareil de mystère me donna de l'inquiétude. Ces dames ne revinrent qu'à minuit. La reine rentra en larmes. Je sus enfin par madame de Broc qu'elle avait désiré voir la tombe de son fils avant la cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain. Et bien elle fit, car on n'aurait certainement pas manqué d'attribuer à toute autre cause la douleur qu'elle aurait ressentie en revoyant pour la première fois le lieu où reposait son enfant bien-aimé.

. . . . . .

(La suite du manuscrit, écrite de la main même de madame Lacroix, comprend des feuillets informes, difficiles à raccorder.)

. . . . . .

Le prince Louis était un enfant charmant. Il promettait, quoique tout jeune, d'avoir un cœur parfait. Il avait à peine trois ans qu'un matin, voyant entrer dans sa chambre un petit ramoneur, il le prit pour un mendiant. Il se glissa en bas de son lit pour prendre sa bourse dans son secrétaire et dit à l'enfant : « Tiens. C'est pour du pain ! » Ce petit ne

voulait pas prendre, mais le prince lui mit dans sa chemise. La gouvernante, madame de Boubers, survint au milieu du débat et obligea l'enfant à garder la bourse.

Une autre fois, en Allemagne, il vit un enfant qui n'était pas vêtu. Il se déshabilla entièrement et lui jeta tout par la croisée. Toujours les actions de ce genre portaient le cachet du mystère, et c'est la preuve la plus certaine qu'elles émanaient de son cœur.

. . . . . .

En 1810, l'Empereur et toute la famille Napoléon tourmentèrent la reine pour qu'elle retourne en Hollande. Enfin, malgré tous les tourments qui l'attendaient de nouveau et le mauvais état de sa santé, elle s'y détermina. Le jeune prince resta près de l'Impératrice, car il était encore trop faible pour entreprendre ce pénible voyage. La reine eut la permission de n'emmener qu'une dame et deux femmes, madame de Greville et moi. Ce voyage fut bien triste. Sa Majesté est arrivée à Utrecht à 10 heures du soir. Le palais où elle descendait était sombre, silencieux. Personne ne se présenta pour recevoir la souveraine... Je la couche. Elle avait la fièvre. Je lui demandai si elle voulait que je couche près d'elle. « Faites ce que vous voudrez ; car je ne sais plus où je suis. » Elle resta trois jours dans cet isolement[1]. Le quatrième, le roi arriva pour faire ses Pâques...

La reine dit : « Pourquoi êtes-vous venu ici puisque les procédés ne changent pas? »

Les médecins ne voyant aucune amélioration dans son état maladif, communiquèrent au roi qu'il était de toute nécessité que la reine allât aux eaux. Sa Majesté partit pour Plombières. Elle avait laissé son fils en Hollande. Quelque temps après un chambellan apporta la nouvelle de l'abdication du roi en faveur de son fils Napoléon-Louis. On nommait la reine régente. La reine rentra à Paris.

La reine qui avait été bien malade aux eaux de Plombières, voulut aller à Aix-en-Savoie rejoindre l'Impératrice. Elle envoya ses équipages en avant et n'emmena avec elle qu'un

1. Elle arriva à Utrecht le 14 avril 1810. La reine dit dans ses *Mémoires* (t. I, p. 73) que le roi y vint le lendemain.

très petit nombre de personnes dont je faisais partie. Lorsque nous fûmes arrivés à une montagne, je vis la reine descendre de voiture devant une cabane où un vieillard aveugle implorait la charité des voyageurs. Quand j'arrivai, Sa Majesté le questionnait, mais il était hors d'état de parler. Alors elle lui donna elle-même du vin de Bordeaux qu'elle avait fait prendre dans sa voiture et qui donna à ce malheureux la force d'expliquer son état déplorable. Depuis deux jours il n'avait pas mangé. Sa femme s'était absentée pour aller lui chercher des fraises, presque sa seule nourriture, car son existence dépendait de l'humanité des voyageurs et ils étaient très rares sur cette route. La reine monta dans sa chaumière. Je la suivis car je ne voulus rien perdre de cette scène.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle. Est-il possible que l'on habite ici ? car l'eau entrait partout dans cette espèce de hangar.

— Mais, lorsqu'il pleut, comme faites-vous, bon vieillard ?

— Eh bien ! madame, nous attendons le soleil pour nous sécher.

— Combien vous faudrait-il pour refaire votre cabane ?

— Oh ! beaucoup. Un louis.

— Un louis ? En voilà cinq !

— Cinq ? Dieu, j'en mourrai ! Quel bonheur m'était donc réservé sur mes vieux jours. Je ne crois plus avoir souffert. Je vous en prie, dites-moi votre nom ?

— Non, cela est inutile, mon pauvre homme.

— Je vous en supplie, madame, car chaque jour il doit être dans mes prières.

— Ah ! dit la reine, si c'est pour être dans vos prières, n'oubliez pas le nom d'Hortense.

La reine ne pouvait s'éloigner. Enfin, nous voyons arriver une vieille femme qui descendait la montagne, un panier au bras. « La voilà, sa femme », crièrent les postillons. « Tiens, dit le bonhomme, vois notre fortune. Cache-la dans la cheminée. Mais avant, regarde madame Hortense. Dis-moi comment elle est... »[1]

La reine, en revenant des eaux d'Aix-en-Savoie, fit le tour de la Suisse. Elle visita Coppet et l'habitation de madame de Staël, qui était absente. Le jardinier se présenta pour intro-

1. La reine raconte aussi longuement cette anecdote dans ses *Mémoires* (t. II, p. 89-90).

duire les étrangers, car la reine ne s'était pas nommée. Il fit tout voir dans le plus grand détail. « Ici, nous dit-il, est le cabinet de M. de Necker. Personne n'y entre que madame. C'est un sanctuaire pour elle. Tout y est resté dans le même état que lors de la mort de son père. » Ensuite, il demanda à la reine si elle voulait voir la chambre où madame de Staël avait fait *Corinne* et celle où elle avait fait *Delphine*. Comme je ne connaissais pas ces romans, je crus qu'il voulait parler des enfants de sa maîtresse, et sa demande m'étonna fort...

En 1813, la reine fut encore aux eaux d'Aix-en-Savoie. Madame de Broc l'accompagnait. Un matin, elle entre au lever pour prier Sa Majesté d'aller voir une cascade qui était à quelque distance de la ville[1]. La reine eut bien de la peine à y consentir, alléguant que ses chevaux n'étaient arrivés que de la veille, puis le vent qui pouvait lui faire mal ; mais les instances réitérées de cette dame firent céder la reine. On partit après le déjeuner. Arrivés à cette fatale cascade, le passage d'un rocher à l'autre était extrêmement étroit. Une planche très faible servait à franchir ce précipice. Sa Majesté passa la première, donnant la main au meunier. Cet homme retourna sur ses pas pour aider madame de Broc. Elle ne lui donna pas la main aussi fortement. Étant sur la planche, le pied lui glissa. Il fut impossible de la retenir. En un instant elle disparut aux yeux de ceux qui l'accompagnaient. La reine, spectatrice de ce cruel événement, descendit précipitamment de l'endroit où elle était, repassa seule la fatale planche en appelant son amie. Elle lui jeta son châle. Des hommes plongèrent. On ne la retira qu'au bout de vingt-cinq minutes. Elle n'existait plus. J'arrivai avec le médecin au moment où le corps venait d'être retiré de l'eau. Je suppliai la reine de retourner chez elle. Elle ne voulut pas abandonner son Adèle... Nous partîmes enfin. A moitié chemin elle voulut retourner. Je m'y refusai positivement. Arrivées chez elle, je lui dis qu'il n'y avait plus d'espérance, que madame de Broc était perdue. Elle pleura beaucoup, et je puis dire que jamais elle n'oublia l'amie que le sort avait si cruellement enlevée. Son corps fut embaumé et porté à Saint-

1. La cascade de Grésy, près de Moiron. L'accident est du 10 juin 1813. Cf. *Mémoires* de mademoiselle Cochelet, t. I, p. 98.

Leu, dans l'église du village, où la reine lui a fait élever un tombeau magnifique dans une chapelle près du chœur. Sa Majesté a fait construire un pont à la place de la malheureuse planche et un hospice pour les malades...

DÉSIRÉE LACROIX

(TEXTE TRANSCRIT PAR MARCEL ÉMERIT).

L'ALLEMAGNE ET L'AUTRICHE

PENDANT LA DERNIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE

OU

LE GRAND EMPIRE ALLEMAND DE 1918

Le 21 novembre 1916, l'empereur François-Joseph se leva, selon son habitude, à trois heures et demie du matin.

Baigné, sanglé dans son uniforme blanc, il était au travail quand son aide de camp parut à quatre heures et demie, avec cette exactitude militaire que l'empereur s'était imposée à soi-même durant ses soixante-huit ans de règne et avait imposée à toute sa cour.

Le travail fut interrompu un quart d'heure pour recevoir les deux médecins impériaux. Il était évident que l'auscultation épuisait les dernières forces du vieillard de quatre-vingt-six ans. Pourtant, il n'en laissa rien voir, parla aux médecins de choses indifférentes, avec l'extrême courtoisie dont il ne se départait jamais.

Dans la matinée, l'empereur entendit un à un les rapports de ses collaborateurs et accorda plusieurs audiences. Une seule exception à la routine. Son chapelain lui apporta la bénédiction du pape et le fit communier. Averti que le souverain était à toute extrémité, le chapelain pensait trouver François-Joseph sur son lit de mort. Quand on lui ouvrit les portes, il fut stupéfait de découvrir l'empereur qui l'attendait, debout au milieu de la pièce, selon sa coutume invariable à l'égard de tous les visiteurs.

Plus tard vint l'héritier du trône, l'archiduc Charles, accompagné de l'archiduchesse Zita. Il fallut toutes sortes de négociations pour obtenir que l'empereur, cette fois, restât assis.

— Mais, en recevant une dame... répétait-il.

L'après-midi fut une longue lutte silencieuse entre le monarque et la mort. A deux reprises, François-Joseph dut quitter son bureau, se laisser conduire dans un fauteuil. A deux reprises, il revint au bureau. Enfin on le coucha. Il dit alors à son valet :

— Mon travail n'est pas fini...

L'autre crut qu'il allait entendre quelque recommandation suprême.

Mais François-Joseph compléta sa phrase :

— Tu me réveilleras à trois heures et demie, comme d'habitude.

Il s'endormit. Et durant le sommeil, la mort s'empara peu à peu de lui. Le corps eut des soubresauts de défense. Silencieusement assemblés, les médecins, les hauts dignitaires d'empire, la famille de Habsbourg regardaient s'affaisser les lèvres entre les favoris blancs. A un moment, on souleva la tête de François-Joseph pour lui faire avaler une potion.

— Laissez donc..., dit-il avec un vague sourire.

Bientôt sa respiration se précipita. Par moments elle s'arrêtait et la masse des spectateurs oscillait brusquement en avant, vers le lit. Puis, doucement, les poumons se soulevaient à nouveau. Les vivants étaient presque à bout de forces lorsqu'enfin, à neuf heures du soir, l'empereur d'Autriche rendit le dernier souffle.

Ainsi mourut l'homme qui avait noyé dans le sang la révolution de 1848 et qui, ayant laissé déclencher les guerres de 1859 et de 1866, vécut assez longtemps pour provoquer celle de 1914. A l'heure de la mort, nulle angoisse ne contracta son visage. Il avait fait son métier de monarque avec une attention infinie, suivant des principes invariables, et sa conscience ne lui reprochait rien.

L'Histoire offre peu d'exemples de souverains exacts et rigoureux emportés par une vague révolutionnaire. Ce sont les princes libéraux et bonhommes qui succombent, les Louis XVI et les Charles de Habsbourg.

CAUSES DE FAIBLESSE DE L'AUTRICHE-HONGRIE

L'empereur Charles voulut la paix. C'était humain et c'était politique. Les États dont il devenait le souverain n'étaient point en mesure de supporter le même effort que soutenait l'Allemagne. La guerre moderne exige de chaque famille un sacrifice. Elle suppose donc de la part de chaque famille une adhésion morale à la cause nationale. Ce sentiment existait en Allemagne. Mais non pas en Autriche-Hongrie.

Car l'Autriche-Hongrie n'était pas un État comme les autres, comme la France, comme l'Allemagne, comme l'Angleterre. L'Autriche-Hongrie n'était pas une nation.

Tout comme les Capet, les Habsbourg furent jadis, d'une part, des propriétaires maîtres sur leur propre sol et, d'autre part, des suzerains exerçant une autorité tantôt réelle, tantôt fictive, sur de grands vassaux. Les rois de France comprirent que le solide, c'était leur domaine propre, qu'il fallait le bien tenir et l'étendre peu à peu. C'est ainsi qu'ils constituèrent lentement une France bien compacte, bien homogène. Les empereurs de la famille de Habsbourg, poursuivant un vain rêve de monarchie universelle, voulaient être reconnus comme les suzerains d'une foule de princes, grands ou petits, et, afin d'être tolérés comme maîtres suprêmes, laissaient aux vassaux une extrême liberté. D'où le caractère disparate de l'Allemagne au temps de Mazarin. La France sentait si bien alors les avantages qu'elle pouvait tirer de la marqueterie allemande pour la puissance française qu'elle tint à faire inscrire, dans les traités de Wespthalie, une clause dite de garantie, qui nous permettait d'intervenir pour le maintien des libertés particulières de tel ou tel petit État d'Allemagne contre l'empereur même.

C'est bientôt après qu'un prince brandebourgeois appliqua en Allemagne les méthodes capétiennes. Grossissant peu à peu ses États, le Prussien allait, en deux siècles, réaliser contre les Habsbourg l'unité allemande, dont ceux-ci, parce qu'ils avaient d'abord vu trop grand, n'avaient pas su se faire les artisans.

A mesure qu'ils étaient évincés de l'Allemagne, les Habs-

bourg rangeaient d'autres territoires sous leur sceptre. Ayant pris l'habitude, comme empereurs d'Allemagne, de respecter à l'excès l'individualité de chaque principauté, ils ne cherchaient point, comme empereurs d'Autriche, à réaliser l'assimilation des Magyars, des Tchèques ou des Serbes. Ainsi, dans l'Autriche-Hongrie de 1914, cohabitaient les nationalités les plus diverses : il y avait moins de 12 millions d'Allemands, plus de 10 millions de Magyars, plus de 3 millions de Roumains. Les Slaves dominaient nettement : ils étaient près de 25 millions.

Un État si disparate pouvait certes faire la guerre, selon le mode ancien : lever une armée de métier, imprimer aux recrues de langues diverses une même discipline, les envoyer combattre au loin, tout cela se serait accompli sans difficulté. Mais la grande guerre, c'était autre chose. Elle taxait les forces matérielles et morales de l'empire, de telle sorte que les natiolités constituantes en venaient à s'affirmer et à se désolidariser de la monarchie.

Tout État composite risque, sous un choc, de se résoudre en ses parties constituantes. C'était le cas de l'Autriche-Hongrie, d'autant plus que la majorité slave avait de graves sujets de mécontentement. En 1867, l'empereur François-Joseph avait divisé ses possessions : d'une part, un État de langue allemande, l'Autriche, capitale Vienne ; d'autre part, un État de langue magyare, la Hongrie, capitale Buda-Pest. Mais, comme on le mesura au recensement de 1910, les Allemands étaient en minorité (35,5 p. 100) dans l'« État allemand » et les Magyars en minorité (48 p. 100) dans l'« État magyar ». Ces minorités dominantes étaient tenues, ici et là, de se comporter de façon très tolérante à l'égard des populations qui leur étaient pratiquement subordonnées. En Autriche, les Slaves n'avaient guère lieu de se plaindre. La loi qui institua le suffrage universel leur donnait, en 1907, 259 députés au Reichsrath contre 233 députés allemands ; 108 Tchèques, 80 Polonais, 37 Slaves du Sud, 34 Ruthènes, 19 Italiens, 5 Roumains, formaient la majorité du Parlement de Vienne et n'avaient donc point de peine à se faire entendre.

Il en était autrement en Hongrie. Là, une oligarchie, fière d'avoir conquis son indépendance à l'égard de Vienne, gar-

dait jalousement le pouvoir entre ses mains et magyarisait les populations slaves ou roumaines qui lui étaient soumises. Les guerres des Balkans et les victoires serbes et roumaines vinrent exalter les nationalismes chez les opprimés, et il fallut envisager de transformer la double monarchie en triple monarchie, où les Slaves seraient, comme les Hongrois, admis à avoir leur gouvernement propre. En pleine guerre, il était trop tard pour opérer une pareille transformation. Le chef du Gouvernement hongrois, le comte Tisza, haï des Slaves qu'il opprimait avec une rigueur particulière, vint à Sarajevo rechercher une solution au problème serbo-croate. Le bourgmestre de Mustar lui répond : « Un compromis? Si vous gagnez la guerre, vous ne nous demanderez plus notre avis. Et si vous la perdez, nous ne vous demanderons plus le vôtre ! »

Cette conversation se situe à la fin de la guerre. Mais, dès le début du conflit, il y eut en Autriche-Hongrie d'ardents défaitistes. Le 2 septembre 1914, une première communication du professeur Mazaryk parvenait à Londres. En octobre, Mazaryk avait en Hollande une entrevue avec l'Anglais Seton-Watson. Les Alliés étaient instruits des sentiments antiautrichiens et antihongrois des allogènes. Peut-être même leur exagérait-on ces sentiments. Les intellectuels, décidés à profiter de la guerre pour réaliser leurs rêves nationaux, n'avaient dès lors qu'une crainte: que les Alliés ne traitassent d'une paix séparée avec l'Autriche-Hongrie. Ces craintes étaient justifiées : il semble que François-Joseph lui-même y songeait peu avant sa fin.

L'EMPEREUR CHARLES VEUT NÉGOCIER LA PAIX

L'empereur Charles n'hésita point. A peine monté sur le trône, il charge la mère de l'impératrice, la duchesse de Parme, d'entrer en relations avec ses fils, les princes Sixte et Xavier de Bourbon, pour qu'ils lui fassent savoir si l'Entente est disposée à la paix et à quelles conditions. Elle leur écrivit le 5 décembre 1916. Mais ils ne purent la voir en Suisse que le 29 janvier suivant. Fatal délai ! Dans l'intervalle, en réponse à une note qui leur avait été adressée par Woodrow Wilson, les Alliés avaient fait connaître leurs buts de guerre.

Et ils y avaient inscrit « la libération des Italiens, des Slaves, des Roumains, des Tchèques et des Slovaques soumis à une domination étrangère » ! (Note du 10 janvier) : c'étaient le Gouvernement italien et le Gouvernement serbe d'une part qui avaient obtenu cette formule. On y avait ajouté les Roumains pour surmonter les dernières hésitations de la Roumanie à entrer en guerre. Enfin Mazaryk et Benès avaient, au dernier moment, obtenu qu'on y mentionnât Tchèques et Slovaques.

Malgré cette prise de position, le prince Sixte fut reçu les 5 et 8 mars par le président Poincaré. Il apportait des notes autographes de l'empereur. Le 23 mars, dans le plus grand secret, l'empereur reçoit les deux princes français. Et, le 2 avril, un train d'apparat emmène l'empereur et l'impératrice en Allemagne. Ils vont au grand quartier général de Homburg, où se tient Guillaume II, pour tâcher de le convaincre qu'il faut faire la paix. La condition principale c'est que l'Allemagne abandonne l'Alsace-Lorraine. Pour l'y décider, l'empereur Charles est disposé à donner en compensation le morceau de Pologne qui lui appartient. Avec cela et l'autre morceau pris sur les Russes, Guillaume constituera une Pologne vassale, premier jalon pour une expansion à l'est.

A l'heure même où la discussion commence entre les deux empereurs, le président Wilson se présente devant le Congrès des États-Unis et annonce que le moment est venu d'entrer en guerre contre l'Allemagne. Cette nouvelle parvient aussitôt à Homburg. Elle devrait aider Charles à convaincre le Hohenzollern. Il n'en est rien.

Il semble que, dans ces entretiens, la personnalité de Guillaume ait dominé celle de Charles. Comme il arrive aux timides qui n'ont pas dit tout ce qu'ils avaient sur le cœur et qui s'exhalent ensuite en lettres, Charles, à peine revenu à Vienne, fait préparer par son ministre des Affaires étrangères, le comte Czernin, un mémorandum qui est envoyé le 12 avril, à Berlin, par un messager spécial. Dans ce mémorandum, le ministre autrichien affirme : « *Il est évident qu'une nouvelle campagne d'hiver est impossible et qu'il faut en finir à la fin de l'été ou durant l'automne.* » Berlin regarda ce message comme une manifestation hystérique de la part de l'empereur d'Autriche et de son ministre. Guillaume écrivit une lettre

personnelle à Charles. Il le prenait sur un ton bourru et rassurant. Le meilleur argument de la réponse allemande était tiré de la situation en Russie.

« *En Russie, il suffit de laisser faire les extrémistes. Les conversations qui ont maintenant lieu de tranchée à tranchée établissent que l'armée russe n'entreprendra plus d'offensive. A la vérité, elle en est incapable. J'ai ordonné au haut commandement de laisser les Russes en paix, surtout pour Pâques. Leurs troupes quittent le front, chacun rentre chez soi pour participer au partage des terres... En dépit de ses belles paroles, Milioukov sera bien forcé de faire la paix ; ou bien il sera chassé. Il a des adversaires résolus à faire la paix...* »

Tandis que l'empereur d'Allemagne assurait le monarque autrichien que la guerre était en bonne voie, grâce d'une part à la campagne sous-marine contre l'Angleterre et d'autre part à la désagrégation morale de la Russie, des émissaires étaient envoyés à Vienne pour guérir les milieux dirigeants de leurs idées noires. Ainsi Erzberger, parce que catholique, fut, en ce mois d'avril, appelé chez le chancelier : on lui montra le mémorandum autrichien du 12 avril. Et on lui donna pour consigne d'aller faire une croisade de la bonne humeur en Autriche.

C'était mal connaître l'homme. Au lieu de remonter les Autrichiens, il se laissa déprimer par eux.

Erzberger était un petit bourgeois d'origine israélite, né dans ce Wurtemberg qui est demeuré longtemps l'un des pays les plus libéraux d'Allemagne. Agé seulement de quarante et un ans au moment où il entra dans l'histoire, il devait sa fortune au parti catholique le Zentrum. Représentant la minorité catholique d'Allemagne, le centre ne pouvait jouer de rôle qu'à condition de manœuvrer continuellement entre la droite et la gauche. Rien ne convenait mieux au tempérament d'Erzberger. Au début de la guerre, il fut parmi les plus ardents des jusqu'auboutistes. Mais en 1917, il percevait clairement qu'il ne fallait plus espérer l'écrasement de l'adversaire. Et il lui semblait que le centre était appelé à mener les négociations de paix. A lui d'entrer en contact avec les puissances les mieux désignées pour exercer leur médiation : le Vatican, l'Espagne.

Erzberger fut reçu le 23 avril par l'empereur Charles. Celui-ci, nous rapporte son secrétaire, le comte Polzer, était avide de « causer » avec toute personnalité un peu marquante. L'empereur dit à Erzberger que la guerre sous-marine n'aboutirait pas à des résultats décisifs et qu'il faudrait faire la paix à l'automne. Il était dans les instructions d'Erzberger d'insister pour que l'empereur remplaçât un peu partout, au front et à l'arrière, les responsables de nationalité slave par des Germains d'un loyalisme plus sûr. Charles expliqua que germaniser, ce serait exaspérer le mécontentement de la majeure partie du pays.

Erzberger fut grisé de l'accueil qu'il avait reçu. Le prince de Bülow rapporte méchamment, mais sans doute avec raison :

« *Quand il lui fut permis d'assister avec leurs Majestés à une messe dans la chapelle de la Hofburg, il fut complètement emberlificoté.* » Mais surtout on l'avait nanti d'un exemplaire du fameux rapport secret daté du 12 avril. Erzberger vit sa chance de se pousser au premier rang sur la scène politique. Le Reichstag se réunissait le 3 juillet. Revenu à Berlin, le Wurtembourgeois prépara son coup par une campagne de chuchotements. Il jouait du fameux rapport sans jamais le montrer tout à fait. Il reconstitua le bloc noir et rouge, l'alliance entre les catholiques et les socialistes, qui avait déjà joué un rôle dans l'histoire parlementaire allemande. Et enfin, il prononça son offensive. C'était le chancelier Bethmann-Hollweg qui avait envoyé Erzberger en Autriche, qui lui avait signalé l'existence du rapport Czernin. Usant des armes qu'on lui avait bénévolement confiées, Erzberger mit Bethmann en minorité dans les débats secrets des premiers jours de juillet. Naturellement, les discours défaitistes d'Erzberger filtrèrent au dehors. Les vagues doutes existant dans le pays prirent corps. Comme il l'avait voulu, le Wurtembourgeois se trouva chef du « parti de la paix ».

Les socialistes extrémistes, dont le leader Karl Liebknecht était en prison, reprirent courage. Le moment était venu de tendre la main aux frères russes. Le 15 juillet, les marins se mutinèrent à Kiel.

L'histoire nous présente, en ce mois de juillet 1917, comme

une première version de ce que sera la situation révolutionnaire en octobre 1918.

La résolution en faveur de la paix, votée le 19 juillet par le Reichstag, provoque dans tout le pays une sorte de relâchement des énergies. Bethmann est éliminé. A sa place vient un homme aussi honnête que médiocre, Michaelis.

LA PAIX EN JUILLET 1917

La paix aurait pu être faite en juillet 1917. Elle eût été faite sans doute si Guillaume, au lieu de prendre l'obscur Michaelis, avait appelé le prince de Bülow. « *Voici à peu près quelles auraient été mes offres* — dit celui ci dans ses Mémoires — *entier rétablissement de l'indépendance belge, intégrité de la Belgique, affirmation solennellement renouvelée de la neutralité belge, généreuse indemnité versée à la Belgique, cession du Trentin à l'Italie et autonomie de Trieste, rétablissement et reconnaissance nouvelle de l'indépendance et de la neutralité du grand-duché de Luxembourg. En cas de nécessité, cession de la Lorraine française, après démantèlement des fortifications de Metz. En cas d'extrême nécessité, constitution de l'Alsace-Lorraine en État-tampon, indépendant, démilitarisé, et reconnu par arrangements internationaux.* »

C'est un jeu bien tentant d'imaginer quelles eussent été les conséquences d'une telle paix. Il est permis de prétendre qu'à ces deux conditions les deux dynasties des Hohenzollern et des Habsbourg se fussent sauvées. Peut-être même les bolcheviks n'auraient-ils pas accédé au pouvoir en Russie. Le retour des troupes aurait permis d'instaurer une monarchie constitutionnelle.

La paix en juillet 1917 eût évité cette liquidation de l'ancien régime qui va être amenée par la continuation de la guerre.

Le haut commandement allemand a encore à l'époque assez de confiance et assez de crédit pour empêcher qu'on n'aille plus loin dans la voie des négociations. Les propositions de paix faites le 28 août par le pape Benoît XV, sur la base de la résolution Erzberger, sont repoussées par l'Entente. On en reste là pour le moment. Et l'automne apporte à Berlin toute

une série de bonnes nouvelles : le 6 novembre, les bolcheviks s'emparent du pouvoir en Russie. Le 29, ils sollicitent un armistice. Le 11 novembre, les troupes allemandes portées sur le front italien arrivent sur la Piave, ayant infligé à leurs adversaires le désastre de Caporetto. Enfin, le 6 décembre, quatre jours après la signature de l'armistice avec les Russes, les troupes de Mackensen entrent à Bucarest et imposent aux Roumains la signature d'un armistice.

Les Allemands sont vainqueurs partout. Plus de front Est ; le problème du ravitaillement va être résolu à l'aide des riches régions conquises ; on va pouvoir ramener toutes les forces sur le front français pour entrer à Paris et finir triomphalement la guerre !

On exulte à Berlin : Vienne et Budapest subissent la contagion. Les défaitistes du printemps sont honnis. L'empereur Charles subit une pression qui l'amène à se séparer d'eux.

La Wilhelmstrasse a été tardivement et incomplètement instruite des tractations conduites avec le prince Sixte. Donc l'empereur Charles n'est pas sûr. Il faut, par suite, exciter la germanophilie passionnée d'une bonne partie des Allemands d'Autriche et surtout de Bohême pour contraindre le monarque à marcher à l'unisson exact de l'Allemagne. En pleine guerre, la Wilhelmstrasse entretient à Vienne une foule de propagandistes allemands. Trois journaux autrichiens passent pour être à sa solde. Une association, dite de « l'Union nationale allemande » qui recrute le plus fort de ses adhérents parmi les Allemands des Sudètes, se donne pour tâche de faire prédominer l'esprit germanique en Autriche. Elle prend de l'influence sur le faible ministre Seidler. Naturellement, ces efforts de germanisation de l'Autriche achèvent d'aliéner les populations non allemandes de l'empire.

Celles-ci sont continuellement travaillées par des agitateurs hardis, en communication constante, à travers la Suisse et la Hollande, avec leurs compatriotes émigrés dans le camp de l'Entente. Une histoire complète des ressortissants austro-hongrois émigrés durant la grande guerre n'a jamais été écrite. C'est pourtant un sujet passionnant. On y verrait comment les dirigeants de la politique alliée se laissèrent peu à peu entraîner à des promesses qui impliquaient le morcelle-

ment de l'Autriche-Hongrie. Il est permis de dire que les décisions les plus grosses de conséquences parmi toutes les stipulations des traités de paix furent prises au cours de la guerre, sans mûre délibération. Ainsi, un plan de démembrement de l'Autriche, présenté à Briand par Mazaryk le 3 février 1916, joua dans la suite un rôle capital, sans que les suites d'un tel bouleversement géographique pour l'équilibre européen aient jamais fait l'objet d'une étude attentive.

L'accueil fait en France et en Angleterre aux divers comités qui s'étaient constitués pour « reformer » chacune des nationalités opprimées d'Autriche-Hongrie ne s'explique que si l'on met en regard les résistances rencontrées par les princes de Bourbon lors de leur négociation. D'une part, certains cercles voyaient d'un œil favorable un arrangement conclu avec la catholique Autriche par l'entremise de princes français. D'autre part, les milieux parlementaires étaient tout disposés à rêver d'un soulèvement des peuples opprimés chassant l'antique dynastie habsbourgeoise. Cette tendance prit une force rapidement croissante au cours des deux dernières années de guerre.

*
* *

S'il s'est trouvé, le 19 juillet 1917, une majorité du Reichstag pour réclamer « *une paix d'entente et une réconciliation durable des peuples* » et pour répudier les « *extensions territoriales par la violence* », c'est parce que la victoire totale, l'écrasement militaire de l'ennemi permettant son écrasement politique ne paraissait plus alors possible.

Mais, au cours des mois suivants, un étonnant revirement de fortune se produisit au bénéfice des Empires centraux. A la fin de l'hiver 1917-18, la situation fut entièrement favorable à l'Allemagne. Ce triomphe passager a fait sur les meilleures têtes de l'Allemagne une impression profonde.

C'est une phase de l'histoire de la guerre sur laquelle les récits français s'arrêtent trop peu. Il est indispensable de la rappeler pour comprendre les ambitions de l'Allemagne d'aujourd'hui.

LE TRIOMPHE ALLEMAND DE DÉCEMBRE 1917

Quand on suit, sur la carte, le mouvement des armées allemandes à l'est de l'Europe au cours de l'hiver de 1917-18, on croit voir un liquide jusque-là contenu par deux membranes et qui se répand soudain. Les deux membranes qui ont disparu, c'était le front russe, c'était le front roumain.

Les Russes et les Roumains ont cessé de tenir. Lorsqu'ils ont signé des armistices, le 3 décembre pour les Russes, le 6 décembre pour les Roumains, ce n'était que la consécration d'un état de fait. Il n'y avait plus de force militaire russe, plus de force militaire roumaine.

Le haut commandement allemand se sent doublement soulagé par sa complète victoire à l'est. Le problème, devenu angoissant, du ravitaillement en produits alimentaires et en matières premières se trouve en partie résolu. Les troupes allemandes sont libérées pour apporter un renfort décisif à la grande offensive de l'ouest.

Cette offensive est déclenchée le 21 mars, dans les Flandres.

Arrêtons-nous à cette date. Examinons ce qu'est alors la situation de l'Allemagne.

Il existe, au centre de l'Europe et dans le Proche-Orient, une vaste zone tenue par les armées allemandes et alliées de l'Allemagne. Cette zone comprend l'Allemagne, la presque totalité de la Belgique, un fort morceau de la France, l'Autriche-Hongrie, un petit morceau d'Italie ; une forte tranche de Russie, comprenant ce qui forme aujourd'hui la Pologne, la Lithuanie, la Lettonie, l'Esthonie, la Finlande ; au sud, l'Ukraine, les Balkans, à l'exception de la Grèce, l'Asie Mineure et le Proche-Orient.

Au total, un empire grand comme la moitié des États-Unis, contenant plus de 160 millions d'habitants. Un empire à travers toute l'étendue duquel les Allemands commandent, président à l'exploitation des ressources naturelles, organisent les transports. L'empire germano-européen donne sur cinq mers : le port d'Anvers s'ouvre sur la mer du Nord, ceux de Dantzig et de Riga sur la Baltique, celui d'Odessa sur la mer

Noire, celui de Smyrne sur la Méditerranée, celui de Trieste sur l'Adriatique.

C'est le Saint-Empire romain-germanique et l'empire de Byzance additionnés, avec, en plus, une forte portion de Scythie. C'est un ensemble tel qu'on n'en a point vu dans l'histoire d'Europe depuis la chute de l'empire romain.

Il semble qu'à cette apogée de la puissance germanique, les maîtres de cette immense structure aient manqué de grandes vues. Si la paix pouvait être achetée au prix de l'évacuation et de l'indemnisation de la Belgique, de la restitution de l'Alsace-Lorraine, de l'abandon du Trentin et du Sud-Tyrol à l'Italie, il fallait y consentir sans hésitation. Car ces pertes étaient insignifiantes au prix des possibilités orientales ouvertes à l'Allemagne. Les Alliés n'auraient pas continué la guerre pour enlever à l'Allemagne les blés d'Ukraine et de la Dobroudja, les pétroles de Bakou et de Mossoul. Seuls, les dirigeants de l'Angleterre eussent compris que, restant maîtres de ces ressources naturelles, les Allemands étaient assurés d'établir leur hégémonie sur l'Europe.

LE GRAND EMPIRE ALLEMAND DE 1918

Il n'existe pas d'étude sur la gestion par les Allemands de leur grand empire de 1918. Pas d'étude sur l'afflux des matières premières dans les usines rhéno-westphaliennes, sur l'écoulement des produits allemands à travers les territoires alliés ou vassalisés. Que la chose n'ait point été examinée par un auteur français ou anglais, on s'en étonne. Car il y a là un phénomène historique capital : une quasi-unification administrative et économique de la plus grande partie de notre continent, l'extension éphémère du Zollverein. Qu'aucune publication allemande n'ait été faite, utilisant la masse énorme d'archives concernant « l'économie de guerre », la chose n'est pas étonnante, mais significative. Un moment, l'Allemagne atteignit et dépassa ses véritables buts de guerre. C'est chose sur quoi il ne faut point trop attirer l'attention de l'étranger. *Car ces buts sont éternels.*

Si l'on remonte à la création même de l'industrie allemande, on la voit tournée vers le sud-est européen, qui est son marché

naturel en même temps que son fournisseur obligé de matières premières. Fait significatif : en 1913, l'industrie allemande vendait les trois quarts de sa production en Europe, alors que l'Angleterre n'y plaçait que le tiers de sa production. L'Europe n'était pas la fournisseuse de l'industrie allemande au même degré que sa cliente. Et cela pour une raison évidente : parce que l'exploitation des matières premières, l'enlèvement des récoltes, l'expédition des produits de l'élevage, dans le sud-est de l'Europe, n'étaient point suffisamment organisés ni financés. Il manquait à cette « Europe du cheval de trait », comme a dit Francis Delaisi, ces « centres animateurs » que l'Angleterre a établis en Argentine, par exemple. Si ce dernier pays est devenu un des grands producteurs de viande du monde, c'est parce que les capitalistes anglais ont créé des chemins de fer, des entrepôts et des ports et ont mis les éleveurs en mesure d'écouler leurs produits. Cet immense travail d'organisation, œuvre des banques anglaises, les banques allemandes auraient dû l'imiter dans l'Europe sud-orientale avant la guerre. Développant sa capacité productive, elles auraient fait de cette région un meilleur marché encore pour les produits allemands. A ce rôle créateur, les banques allemandes ne se montraient pas encore très propres. Il fallut la guerre et l'autarchie forcée de la Mittel-Europa pour faire entreprendre sérieusement la mise en valeur de l'Europe sud-orientale.

Une clause essentielle du traité de paix signé avec la Roumanie, le 7 mai 1918, ce fut celle qui réservait à une Compagnie formée par le Gouvernement allemand le monopole de l'exploitation des pétroles. Le Gouvernement roumain se voyait promettre la redevance dérisoire de quatre lei (francs roumains) par tonne extraite.

Ce traité roumain manifeste la volonté de puissance économique de l'Allemagne.

VOCATION ORIENTALE DE L'ALLEMAGNE

Elle reste à écrire, l'histoire de la domination allemande dans les parties occidentales de l'ancienne Russie. Il faut la connaître, car ces conquêtes éphémères ont déterminé ce qu'on pourrait appeler « la vocation orientale de l'Allemagne ».

Remontons pour cela aux premiers avantages remportés sur le front Est.

Dès le 5 avril 1915, Varsovie est occupée par les troupes allemandes. A la fin de l'été, le front allemand passe par Dwinsk, Pinsk et Tarnopol ; que va-t-on faire des territoires occupés? L'empereur François-Joseph voudrait qu'on rétablît un royaume de Pologne sous un archiduc autrichien. Le prince de Bülow souhaite qu'on se serve de ces conquêtes comme d'un moyen de pression pour décider la Russie à la paix ; on lui rendrait, en ce cas, les territoires occupés. Dans l'entourage de l'empereur d'Allemagne, l'idée d'un royaume de Pologne exerce sa séduction, comme elle avait fait jadis sur Napoléon. Mais un royaume de Pologne vassal de l'Allemagne, non de l'Autriche. Finalement, après des discussions qui se déroulent à Vienne, les 11 et 12 août 1916, Bethmann et Burian conviennent qu'un royaume de Pologne sera constitué avec ceux des territoires arrachés à la Russie qui ont jadis appartenu à la Pologne. Il n'est pas question de doter cette Pologne des terres jadis polonaises, à présent incorporées à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie. La nouvelle Pologne aura son armée propre, dont le commandement supérieur sera allemand. L'Allemand et l'Autrichien n'ont pu se mettre d'accord sur le régime économique du nouvel État. « Il doit faire partie de l'unité économique allemande », a dit Bethmann. « Non pas », a répondu Burian. On a évité la question décisive : qui sera roi de Pologne? Lorsque, le 5 novembre 1916, l'indépendance du royaume de Pologne est proclamée par les deux empereurs, le gouvernement du pays est confié à un « Conseil de régence ».

Au lendemain même du jour où paraît la proclamation polonaise, Lénine s'empare du pouvoir à Moscou. Un mois plus tard, les bolcheviks ont signé un armistice. Cet armistice laisse aux mains des Austro-Allemands les territoires à ce moment occupés par eux, c'est-à-dire jusqu'à Riga et Minsk.

3 décembre 1917-11 novembre 1918 : il n'est pas vain de comparer le comportement des Empires centraux vainqueurs de la Russie avec ce que sera, moins d'un an plus tard, le comportement des Alliés vainqueurs de l'Allemagne.

Comme il arrivera un an plus tard à l'Allemagne en révolution, la Russie en révolution se décompose et des gouver-

nements locaux apparaissent. Dans la zone occupée par les vainqueurs, ces nouvelles autorités s'imposent très facilement : c'est le cas de la Lithuanie et de la Courlande (ou Lettonie).

Lorsque le général allemand Hoffmann rencontre à Brest-Litowsk le plénipotentiaire russe Joffe, venu pour négocier la paix, Hoffmann explique doucement : « *Certaines parties de l'empire russe, spontanément et par une décision de leurs représentants politiques qualifiés, peuvent se déclarer pour la séparation d'avec l'État russe et pour le rattachement à l'empire allemand ou à tout autre État.* » Le général poursuit : « *Les représentants de la Pologne, de la Lithuanie et de la Courlande ont déclaré vouloir se séparer de la Russie... Le sort de ces trois États sera réglé par entente directe entre eux et nous.* » Dans ses Mémoires, Hoffmann ajoute au récit de cette conversation : « *Joffe reçut ces paroles comme un coup en pleine poitrine.* »

Les Russes furent plus consternés encore quand ils apprirent que Hoffmann négociait une paix séparée avec l'Ukraine. Les Allemands ne possédaient point à l'égard de l'Ukraine le moyen de pression que leur donnait, à l'égard de la Pologne, de la Lithuanie, de la Courlande, leur occupation militaire de ces pays. Aussi, pour amadouer les Ukrainiens, Hoffmann leur offrit, non seulement de ne rien leur prendre, de ne leur réclamer *aucune indemnité de guerre ni réparation financière*, mais encore d'attribuer au nouvel État ukrainien le district de Cholm, appartenant à la Pologne, mais de religion uniate comme l'Ukraine. Tout heureux de se voir un Gouvernement reconnu, les Ukrainiens signèrent, le 9 février, une paix séparée. A peine avaient-ils signé, le « Gouvernement » qu'ils représentaient se trouva chassé de sa capitale, Kiev. Il fallut que les troupes allemandes allâssent le rétablir. Elles poussèrent jusqu'à Rostow. Et aussitôt saisi « le grenier de la Russie », on s'empressa de mettre cette occupation à profit pour le ravitaillement de l'Allemagne. Le général Groener vint se poster à Kiev « pour collaborer avec le Gouvernement ukrainien ».

Poussant vers le Sud, les Allemands ne négligeaient point de pousser aussi vers le Nord. La Finlande avait jadis joui d'une assez large autonomie. Lors de la révolution de 1905, elle avait un moment retrouvé cette autonomie. La révolution de 1917 fournit à des notables l'occasion de constituer un Gouver-

nement finlandais, qui se proclama indépendant le 6 décembre. Berlin s'empresse de négocier avec lui. Un traité fut signé le 7 mars, c'est-à-dire quatre jours après le traité avec la Russie. *Aucune réparation* d'aucune sorte n'était exigée de la Finlande. Les nouveaux dirigeants de ce pays s'estimèrent fort heureux de voir ainsi consacrée leur autorité. Et ils ne firent aucune objection à une « occupation temporaire » par des troupes allemandes, qui étofferait un peu leur pouvoir jusqu'alors précaire.

C'est sur la carte qu'il faut suivre ces opérations diplomatico-militaires. On s'aperçoit alors QU'AU PRINTEMPS DE 1918, IL EXISTE UN ENSEMBLE DE PROTECTORATS ALLEMANDS TAILLÉS DANS L'ANCIENNE RUSSIE, COUVRANT UN TERRITOIRE PLUS DE DEUX FOIS ÉGAL A CELUI DE L'ALLEMAGNE.

Un chef politique intelligent aurait fait n'importe quelles concessions à l'ouest pour obtenir une paix lui permettant de solidifier de pareilles conquêtes orientales.

Il semble que Max Hoffmann, chef d'état-major des armées de l'Est, ait donné des avis en ce sens. Mais il était en mauvais terme avec le haut commandement qui, seul à l'époque, aurait eu l'autorité nécessaire pour imposer une telle solution.

Le haut commandement, c'était Ludendorff.

Et Ludendorff, par une fatale erreur de jugement, s'affirmait certain d'écraser l'ennemi sur le front français.

*
* *

Le 21 mars 1918, à quatre heures du matin, l'artillerie allemande ouvrit le feu sur un front de 70 kilomètres, entre Croisilles et La Fère. La bataille décisive de la guerre était commencée.

Ayant ramené sur le front Ouest les troupes rendues libres par l'effondrement russe, Ludendorff disposait d'une supériorité numérique dont il fallait tirer parti pour écraser l'adversaire avant que l'aide américaine devînt efficace. Telles étaient les données générales dont le haut commandement allemand s'inspira durant toute l'offensive stratégique de mars-juillet.

Les Allemands attaquaient d'abord la cinquième armée

britannique, qui s'appuyait à la droite sur les Français. L'attaque réussit au point que, le 25 mars, Douglas Haig écrivait : « *L'avance réalisée par l'ennemi est telle que les armées anglaises et françaises vont se trouver coupées l'une de l'autre... L'armée anglaise va se replier de façon à couvrir les ports de la Manche* ». C'était un véritable désastre, qui amenait Lloyd George en France et qui décidait les Gouvernements alliés à instituer le commandement unique.

Le front est stabilisé le 4 avril : les Alliés ont perdu près de 200 000 hommes et un millier de canons. L'attaque allemande, presque aussitôt, reprend sur un autre point. C'est, le 9 avril, la poussée sur la Lys.

L'avance dans les Flandres est pour Ludendorff d'un intérêt capital. Elle doit logiquement amener les Anglais, pour garder les ports de la Manche, à se pelotonner au nord, abandonnant les Français à eux-mêmes. L'offensive sur la Lys ne donne pas de résultats suffisants. Mais il y a trop de réserves alliées dans les Flandres pour qu'on puisse y frapper un coup décisif. D'abord, il faut les attirer ailleurs : Ludendorff lance donc le 27 mai son attaque contre les Français au Chemin des Dames. Notre front s'écroule. L'affolement règne dans les milieux politiques à Paris. L'ennemi a fait en quelques jours 55 000 prisonniers. Il est arrivé à 65 kilomètres de Paris. Les députés réclament la tête de Foch, de Pétain. Renaudel accuse Clemenceau de laisser les troupes manquer de munitions. Le Tigre tient tête à l'orage. Une contre-attaque de Mangin arrête enfin l'ennemi.

Le 2 juin, Clemenceau, Lloyd George et Orlando ont adressé à Wilson un télégramme qui est un véritable appel au secours. L'aide américaine n'est pas nécessaire seulement pour combler l'infériorité numérique des Alliés, mais aussi pour rétablir le moral. Le défilé de contingents américains, le 4 juillet, est acclamé par la population parisienne. Dix jours plus tard, pour la fête nationale, Clemenceau passe une revue, toujours dans le but de raffermir la confiance. La nuit de ce jour, on entendit un formidable déchaînement d'artillerie. Les Allemands attaquaient sur le front de Champagne.

Ce fut leur dernière offensive. Le 18 juillet, nous contre-attaquions au sud de Soissons. Et cela avec un tel succès que

Ludendorff devait renoncer au grand coup qu'il se préparait à frapper enfin dans les Flandres.

L'initiative des opérations passait à Foch.

Dans ses Mémoires, Lloyd George cite un document d'une grande valeur historique. C'est un exposé de la situation stratégique rédigé par le chef d'état-major britannique, sir Henry Wilson, en date du 25 juillet. En dépit du succès que nous venions de remporter, sir Henry Wilson envisageait la chute de Paris, une paix imposée à la France et la continuation de la guerre par les Anglo-Américains ! Ce n'était qu'une des possibilités qu'il examinait. La plus favorable de toutes était l'épuisement du pouvoir offensif allemand et la stabilisation du front. En ce cas, il faudrait mettre au point l'armée américaine derrière la barrière défensive franco-anglaise et préparer une grande offensive... pour juillet 1919 !

Il convient de méditer ce document : il témoigne combien la victoire paraissait lointaine, alors qu'on y touchait. Il explique que les dirigeants des puissances alliées aient été pris au dépourvu par une victoire imprévue des militaires eux-mêmes.

L'AVERTISSEMENT DE LUDENDORFF

Le 14 août 1918, neuf hommes sont réunis autour de la table de la salle à manger d'une villa de Spa.

Il y a là l'empereur d'Allemagne et le Kronprinz. Il y a Hindenburg et Ludendorff. Il y a le chancelier Hertling et le ministre des Affaires étrangères Hintze.

Hintze se met à parler :

— L'ennemi, dit-il, est encouragé par les victoires qu'il vient de remporter. Le temps joue en faveur des Alliés. Grâce à l'intervention américaine, leurs forces en hommes et en matériel iront croissant. Les moyens des empires centraux, au contraire, s'épuisent. L'Autriche déclare qu'elle est au bout de son rouleau, qu'elle pourra difficilement passer l'hiver. La Bulgarie réclame incessamment des subsides et des approvisionnements. Son armée paraît incapable d'un nouvel effort. La Turquie s'est engagée dans une guerre de pillage et d'exter-

mination au Caucase et toute notre insistance pour l'en détourner est vaine.

Tous les auditeurs se raidissent soudain en un mouvement d'attention passionnée quand Hintze en vient à dire :

— Le général Ludendorff m'a confié tout à l'heure que nous ne pouvons plus espérer écraser l'ennemi.

L'empereur a supporté impatiemment cet exposé :

— Mais l'ennemi souffre aussi ! Le problème du ravitaillement devient chaque jour plus ardu pour l'Angleterre. Elle en viendra à vouloir la paix. C'est par elle que la paix sera faite. L'Espagne s'entremettra...

Hindenburg conclut :

— Il faut se cramponner sur le sol français et lasser l'ennemi...

Retenons la date : *le 14 août, les dirigeants de l'Allemagne savent qu'ils ne peuvent plus vaincre.*

Le même jour, un peu plus tard, l'empereur Charles et son ministre, le comte Burian, discutent avec les Allemands. Burian se montre très nerveux. « Il ne faut pas attendre que la situation empire encore... Qu'on demande la paix tout de suite... » Ce langage est écouté avec une froide politesse. « Le moment, explique Hertling, est mal choisi. L'ennemi est en pleine euphorie. Attendons que notre armée lui ait infligé un échec. Alors, il recevra mieux nos ouvertures. Il ne saurait, d'ailleurs, être question de demander la paix. Il faut se servir d'une puissance neutre comme médiatrice. »

Les Allemands sentent bien qu'ils n'ont pas suffisamment calmé le ministre autrichien. Une conversation particulière entre les deux empereurs arrangera les choses. Voilà plus d'un an, Guillaume a ainsi remonté le moral du Habsbourg.

Les Autrichiens repartent le lendemain sans avoir trop insisté. Mais à peine rentré à Vienne, le comte Burian consulte les Gouvernements turc et bulgare : ne pense-t-on pas, à Sofia et à Stamboul, que le moment est venu de finir la guerre? Hintze met tout de suite en mouvement les représentants de l'Allemagne auprès des deux Gouvernements alliés : il ne faut, à aucun prix, que les Turcs et les Bulgares écoutent Burian.

A la fin du mois d'août, les ministres des Affaires étrangères de Berlin et de Vienne échangent des télégrammes d'un ton

très vif. « La paix tout de suite, dit Burian, il faut la demander directement. » « Attendons, dit Hintze, et surtout ne paraissons pas supplier l'ennemi. Il faut obtenir de l'Espagne qu'elle prenne l'initiative des négociations. »

Qui a raison? Burian, ou plutôt l'empereur Charles, car c'est lui qui pousse Burian. Les chefs politiques des empires centraux se savent vaincus. Il faut traiter avant que les chefs de l'Entente ne se sachent vainqueurs.

En prenant Hintze à part, le 14 août, en lui disant qu'il ne fallait plus compter sur une offensive victorieuse, *Ludendorff lui a donné une chance historique* qu'il n'a pas su saisir. Les armées allemandes s'étalent sur presque toute l'Europe et jusque dans le Proche-Orient. Comment l'ennemi mesurerait-il l'épuisement interne du géant qui paraît triomphant? On peut donc, à condition d'aller vite, obtenir des conditions excellentes.

Mais la situation se modifie de jour en jour. Il faut se hâter. Charles a une note toute prête affirmant qu'il est disposé à faire la paix. L'Allemagne veut-elle se joindre à lui? Non! Et on le supplie de ne rien faire, d'attendre une victoire. Le 7 septembre, il demande que Hindenburg lui dise où et quand le recul allemand s'arrêtera, permettant l'ouverture des négociations. Hindenburg ne peut répondre à cela. Et, pour la première fois, il déclare qu'il serait bon de songer à la paix, à condition que les choses se passent de façon digne, c'est-à-dire par la médiation espagnole.

C'est le 10 septembre. Si Hertling et Hintze avaient le moindre sentiment de leurs responsabilités, ils comprendraient que Hindenburg a fini de jouer sa partie et qu'il leur appartient maintenant de jouer la leur. Au chef militaire de dire s'il peut vaincre ou non. S'il ne le peut, c'est aux ministres à en tirer les conséquences. Hertling et Hintze n'osent. Ils se dépensent en vains efforts pour empêcher les Autrichiens d'envoyer leur note de paix. A cette fin, ils se déclarent d'accord, le 11 septembre, pour demander la médiation espagnole.

L'empereur Charles se souvient qu'avant l'entrée en guerre des Américains, il a voulu négocier la paix, que les Allemands l'en ont empêché, qu'ils ont, depuis, fait une sourde campagne contre lui dans son propre pays. Ses beaux-frères de Bourbon-

Parme lui avaient dit alors qu'en prenant l'initiative de la paix, il obtiendrait des Alliés un traitement de faveur. Son secrétaire, le comte Polzer, l'avait assuré qu'en apportant la paix à ses peuples, il se rendrait populaire et ferait avorter les nationalismes slaves. N'est-il pas temps encore? Il n'est plus temps. Les Alliés ont pris des engagements envers les « nationalités opprimées d'Autriche-Hongrie ». N'importe ! Le 14 septembre, Burian lance sa note aux Alliés. L'empereur Guillaume, par un pressant message personnel, cherche à retarder la publication de la note, mais un coup de téléphone de Vienne informe la Wilhelmstrasse que les journalistes sont déjà rassemblés à la Ballplatz pour être informés des propositions autrichiennes.

Voilà joué le premier acte de l'effondrement. La capitulation morale de l'Autriche-Hongrie apporte naturellement un immense encouragement aux Alliés. D'autre part, elle produit un effet désastreux sur le Gouvernement bulgare qui, depuis longtemps, n'obtenait plus des Allemands, hypnotisés sur le front Ouest, les appuis et secours nécessaires. Le 26 septembre, on apprend au G.Q.G. allemand que le Gouvernement bulgare va solliciter un armistice. A cette nouvelle, le haut commandement allemand ordonne aussitôt l'envoi de trois divisions austro-hongroises pour colmater le front bulgare. Surtout, on expédie deux bataillons allemands à Sofia pour en imposer au Gouvernement bulgare. Le roi, malgré son sang français, est fidèle à l'alliance allemande. Avec l'appui des troupes allemandes, il veut chasser ses ministres et continuer la guerre. La situation de Sofia est le premier symptôme de ce vaste ébranlement de l'autorité qui va secouer toute l'Europe centrale. Les bataillons allemands arrivent juste à temps pour apprendre que l'armistice a été signé. L'Autriche-Hongrie est désormais ouverte à l'armée de Franchet d'Esperey.

Ludendorff, les yeux sur la carte militaire, a, dès le 21 septembre, posé à Hintze la question : « N'avez-vous pas l'intention d'entrer en négociations avec le président Wilson? »

Il y a quelque chose de pathétique à voir le chef militaire sortir ainsi de son rôle. Puisque Hertling et Hintze n'ont pas compris son avertissement du 14 août, il l'a renouvelé avec plus de force. Mais les hommes politiques ont encore tergi-

versé. L'effondrement bulgare est survenu. Maintenant qu'on ne perde plus une minute ! S'il faut de nouveaux ministres pour assumer le fardeau de la défaite, qu'on en prenne de nouveaux ! Comme on tarde encore, Ludendorff s'écrie le 1er octobre :

— *Qu'on demande la paix tout de suite, sans attendre la formation d'un nouveau gouvernement. Les troupes tiennent encore, mais notre front peut être enfoncé d'un moment à l'autre, et alors, nous serons bien mal placés pour négocier. Un trou peut se produire n'importe quand, n'importe où...*

Le lendemain, un envoyé de Ludendorff explique à tous les chefs de partis, réunis au Reichstag, que la situation est désespérée.

Ce qui se passe alors n'est point à la gloire des élites allemandes. L'aristocratie militaire et terrienne a jusque-là conduit les affaires ; il lui appartenait de demander la paix. Elle se retire brusquement. Est-ce parce qu'elle imagine sincèrement que des représentants de la bourgeoisie libérale seront mieux accueillis du président Wilson ? Ou bien est-ce parce que tout le monde fuit la responsabilité du geste humiliant ? En tout cas, la démission de cette aristocratie ne l'honore point.

Les politiciens libéraux sont secoués par la subite révélation d'un état de choses qui leur avait été caché. Tandis que le prince Max de Bade forme son cabinet et expédie immédiatement une offre de paix au président Wilson, certains protestent qu'on s'est trop hâté, que le haut commandement s'est indûment affolé ! Rien de plus comique que l'attitude du financier juif Rathenau, qui reprend les formules des « seigneurs » Hertling et Hintze : « Il fallait consolider le front avant de négocier ».

La bourgeoisie libérale se voit ouvrir toutes grandes les avenues du pouvoir. Elle ne comprend pas tout de suite qu'on ne lui laisserait point la grande machine allemande si elle était encore en état de fonctionner, qu'on ne la lui remet que parce qu'elle est détraquée.

Dès le début, cette bourgeoisie se révèle incapable de faire face aux circonstances. Guillaume II n'a plus de gouvernement, il n'a plus que des télégraphistes vivant seulement pour correspondre avec Wilson.

LE DÉMEMBREMENT DE L'AUTRICHE

A Vienne comme à Berlin, on faisait à Wilson une cour désespérée. On se hâtait de se mettre en règle avec les principes qu'il avait proclamés, espérant ainsi obtenir de bonnes conditions de paix.

Sachant que Wilson avait inscrit, comme dixième de ses fameux points, « la faculté pour les peuples de l'Autriche-Hongrie de développer leur autonomie », l'empereur Charles lançait, le 17 octobre, un manifeste promettant aux Tchèques, d'une part, aux Croates et Slovènes, d'autre part, qu'ils auraient désormais leurs gouvernements propres. Une réforme de ce genre, faite plus tôt, aurait pu sauver la monarchie des Habsbourg. Improvisée dans un moment de panique, elle ne fit que précipiter la débâcle.

Les Hongrois jouissaient, depuis le compromis de 1867, d'une véritable indépendance, en sus de quoi ils étendaient leur pouvoir sur des populations slaves. Malgré ces avantages, ils se désolidarisèrent de l'Autriche à l'heure décisive. Un grand seigneur démocrate, le comte Karolyi, lança une proclamation demandant que les troupes hongroises, qui se trouvaient sur le front italien, fussent ramenées immédiatement dans leur pays pour le défendre contre l'avance foudroyante de l'armée de Franchet d'Esperey. L'archiduc Joseph, qui commandait au Tyrol, désigné par l'empereur pour rétablir la situation en Hongrie, débuta par cet incroyable geste de démagogie : il promit aux divisions hongroises qu'elles seraient, en effet, ramenées sur leur propre sol. Sitôt connue cette promesse, la 27e et la 38e divisions demandèrent à être rapatriées immédiatement. L'offensive italienne, déclenchée le 24 octobre, prit un caractère triomphal lorsque la 26e division de tirailleurs tchèques se mutina à son tour.

A la fin d'octobre, des trains se succédaient sans interruption, ramenant dans leur pays Hongrois, Tchèques ou Slovènes, qui ne voulaient plus combattre pour l'Autriche-Hongrie.

Les éléments dirigeant le mouvement nationaliste à Prague sentirent le vacillement du pouvoir. Le commandant d'armes de Prague n'osa pas réprimer les manifestations populaires,

et, le 29 octobre, le gouverneur de la Bohême s'inclina devant les quatre « conseillers nationaux » qui venaient lui annoncer la formation d'un Gouvernement provisoire tchèque. Pas un coup de fusil ne fut tiré, pas une goutte de sang ne fut versée. Le même jour, la Diète d'Agram proclamait l'indépendance du royaume de Croatie, Slovénie et Dalmatie. C'est seulement à Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, qu'il y eut un semblant de résistance. Pendant deux jours, le gouverneur refusa de se démettre et l'emploi d'un seul bataillon suffit à disperser les manifestants. L'exemple prouvait que rien n'était perdu pour les Habsbourg, qu'il aurait suffi de faire montre d'un peu d'autorité. Mais Vienne ne répondait pas aux demandes d'instructions et il en arrivait seulement des nouvelles de capitulations : quand il apprit que l'empereur Charles avait fait don de la flotte autrichienne au nouvel État proclamé à Agram, le gouverneur de Sarajevo s'inclina à son tour.

A Budapest, le maréchal Lukachich disposait de forces considérables ; aussi les leaders démocrates et socialistes hongrois n'osaient-ils rien tenter. Karolyi espérait se faire confier la présidence du Conseil. Cependant, la rue s'agitait. Les manifestations prirent une telle ampleur que les membres du « Conseil national » s'effrayèrent, craignant une répression sanglante. L'émeute ne rencontrait aucune résistance. Les troupes n'étaient pas commandées. Bientôt les régiments, ne recevant aucun ordre et entendant les cortèges révolutionnaires emplir les avenues, se mirent en marche... pour offrir leurs services à Karolyi.

Ainsi, à travers toute l'étendue de l'Empire austro-hongrois, l'autorité s'écroulait par la veulerie et la passivité de ceux qui la détenaient. Le démembrement de l'Autriche-Hongrie était un fait accompli avant même la signature de l'armistice. Un document du 1er novembre, signé de l'empereur, éclaire la situation : « *Les États nationaux d'Autriche et des Sud-Slaves se constitueront des armées personnelles...*

» *Les organes militaires, qui ont existé jusqu'à ce jour et qui sont nécessaires pour assurer la transformation de l'armée en armées nationales, continueront à subsister provisoirement pour organiser la transmission de tous les pouvoirs aux Gou-*

vernements nationaux. » Ceci, en pleine bataille ! De Vienne, on précipitait la désagrégation de l'armée, qui avait à supporter une vigoureuse offensive italienne. Il n'était pas étonnant que l'armée subît le désastre de Vittorio-Veneto.

LA FIN DES HOHENZOLLERN

L'Allemagne était un édifice autrement solide que l'Autriche-Hongrie. Pourtant, dans les premiers jours de novembre, on la voit s'effondrer, elle aussi.

Dans les capitales allemandes, comme dans les capitales autrichiennes, régnait l'illusion qu'à partir du moment où les dynasties auraient disparu, remplacées par des gouvernements démocratiques, les peuples n'auraient plus de querelles avec les Alliés et pourraient se confier entièrement à la magnanimité de Wilson. C'est ce qui explique l'empressement indécent des milieux influents, dès qu'ils savent la situation militaire désespérée, à souhaiter, à réclamer, bientôt à exiger l'abdication de Guillaume II. C'est parce qu'il sent cette panique, cet effondrement de toute fidélité, que l'empereur se réfugie au grand quartier général. Il y est entouré d'officiers, d'hommes qui lui ont prêté serment et qui sont prêts à mourir pour lui. Dans cette atmosphère, il peut répondre par un refus hautain, le 1er novembre, au vieux serviteur Drews, qui vient lui apporter l'air de Berlin et lui demander d'abdiquer.

C'est le haut commandement qui a d'abord demandé que l'on négocie avec Wilson. Il a fallu, pour y décider les civils, leur faire connaître la gravité de la situation. Maintenant qu'ils savent, ces misérables sont affolés au point d'accepter toutes les capitulations. Hindenburg, lui, serre les dents et dit que : « *devant les exigences de Wilson, il ne reste qu'à continuer la lutte* ».

Mais une rapide désagrégation morale se poursuit maintenant à l'arrière. Les chefs révolutionnaires, Dittmann, Haase et Ledebour, exerçaient depuis longtemps leur propagande sur les ouvriers de Kiel, Hambourg, Wilhemshafen. Les marins, bloqués dans les ports, étaient en contact étroit avec les milieux ouvriers. Dans les premiers jours de novembre, voyant un socialiste, Scheidemann, parmi les ministres impériaux,

connaissant les conditions de Wilson et imaginant une paix facile si l'on se débarrassait de l'empereur, ils se mutinèrent. Le 4 novembre, ils étaient maîtres de Kiel.

C'était le début d'une révolution bolcheviste. Personne ne fut alors plus horrifié que les sociaux-démocrates, qui voulaient recevoir l'autorité intacte des mains de l'ancien régime, afin de pouvoir accomplir leurs transformations politiques dans l'ordre. Afin de n'être pas débordés par les extrémistes, ils exigèrent du chancelier l'abdication du Kaiser et du Kronprinz.

L'impression était générale, en Allemagne, qu'il suffirait de changer de gouvernement pour ne pas subir les conditions désastreuses d'une guerre perdue. Le 7 novembre, une grande démonstration pour la paix est organisée à Munich. De nombreux soldats se joignent aux manifestants. Le socialiste Kurt Eisner saisit l'occasion, assigne des objectifs aux manifestants, et, dans la nuit, les régiments sont débauchés, la caserne et les édifices publics occupés, un gouvernement provisoire est constitué ; les Wittelsbach s'enfuient.

L'aventure extraordinaire de cet inconnu, obscur journaliste, juif galicien, qui, en quelques heures, devint le dictateur de la Bavière, fait sentir dans quel état de désagrégation l'Allemagne se trouve.

Ce sont de semblables nouvelles qui, parvenant à Hindenburg au quartier général de Spa, le décident à faire passer l'empereur en Hollande.

C'est la fin.

A l'intérieur du pays, plus aucune autorité n'est respectée. Les socialistes proclament la République, mais désespèrent de maintenir l'ordre. Ils sont débordés par les indépendants et les spartakistes.

Dans toute l'Allemagne, il ne reste plus qu'un seul pouvoir : c'est l'armée. Le mécanisme gigantesque de l'état-major fonctionne sans à-coup pour ramener au pays les armées vaincues, mais non désorganisées.

BERTRAND DE JOUVENEL

REQUIEM... ET LUX

JEUDI 5 MARS.

Je pense à ma mère qui est seule là-bas. Seule? Sans nous, mais peut-être plus heureuse qu'avec nous. Elle adore ces étrangers qui l'adorent, et à nous, elle a quelque chose à reprocher : de n'être pas d'abord tout à elle. Et tant de torts quotidiens !

Le cœur humain me fait pitié, en proie à tant de contradictions, d'incompatibilités.

VENDREDI 6.

Bien étrange, ce coup de téléphone qui me rassemble pour m'apprendre que ma mère va mieux et qu'elle s'est alitée, que son mal n'est rien, mais que Germaine demeure maintenant la nuit près d'elle.

Cette voix qui me parvient de si loin surtout m'inquiète.

SAMEDI 7.

Ma mère ne se lève plus. Ma sœur part aujourd'hui. La pauvre petite vieille entre les mains de sa bonne et de ses voisins, si fière, si craintive, je la vois, obligée de montrer son corps dévoré. *Prurigo senilis.* Quand j'étais près d'elle, déjà tout ce qu'elle mangeait était sable et pourriture.

Il fallait voir à l'heure des repas naître l'espoir de l'appétit, déçu aussitôt. Heureusement, par le miracle de sa bonté sans mièvrerie, tout se change autour d'elle en dévouement, en adoration. Deux anges la veillent, sa servante, Germaine, toute jeune et gentille, dont les confidences romanesques la distraient, la forcent à sourire, à plaisanter même quelquefois ; madame T., dont le mari est mort tragiquement l'an dernier et qui n'a que malheurs à conter ; on l'écoute, on la console à son tour et ce ne sont qu'échanges de poulets et de pâtés. Ma sœur va jeter quelque froid là-dessus, mais sa présence vaudra mieux pour le succès du traitement.

L'épée de l'ange de la mort oscille. Frappera-t-elle? Ma mère a été le grand amour de ma vie, qui en a rempli tout le milieu, que je n'avais pas comprise d'abord et qui s'est retirée ensuite par discrétion.

C'est une crise d'urémie qui évolue : les reins se bloquent peu à peu, l'organisme essaie de lui porter secours...

Comme le corps et ses mécaniques délicates nous semblent dignes de respect, quand on songe que tout notre repos et nos affections les plus pures dépendent de ses bons offices ! Un rein se refuse à servir, ce filtre qui tient dans le creux de la main,

et notre paix est interrompue. Pas seulement une vie, mais la paix d'une famille entière sont bouleversés. Le bonheur de tant de gens, la bonne marche de plusieurs maisons, même la tranquillité de troupeaux entiers et de fidèles petites bêtes domestiques étaient donc à la merci du fonctionnement normal d'une si petite chose.

MERCREDI.

Je pars. Vie suspendue à ce qui se passe là-bas. Pauvre mère ! Sa tendresse. A mesure que j'approche, mon cœur se serre.

Descendu à Châteauroux. Dans la rue Cueille, église évangélique dont on répare le toit : pour entrer s'adresser à M. Suisse, rue de Strasbourg. C'est un rébus.

En face une femme jardine avec une fourchette.

L'abbé D..., quand je lui ai dit que vingt-cinq ans, ma mère et moi, nous nous étions écrit tous les jours, s'est écrié : « C'est beau, cela » des larmes dans les yeux.

JEUDI.

Elle m'a dit à mon arrivée :

— Oh ! mon petit, que je suis contente ! J'avais cru ne jamais te revoir.

Ma sœur :

— Tu lui as donné peut-être sa dernière joie. Mon arrivée lui a fait moins de plaisir que la tienne.

Il y a eu seulement un moment très doux entre nous deux, c'est quand je me suis habillée dimanche matin devant son lit pour aller à la messe de huit heures. Elle me trouvait belle et elle m'a demandé brusquement :

— Tu n'as pas pris un aller-retour?

•

Ma sœur :

— Il me semble qu'aujourd'hui tu es plus calme que la nuit.

Ma mère :

— C'est que la nuit tu n'entendais que moi.

Elle a beau souffrir, elle a beau être à l'agonie, ce qui l'intéresse d'abord, c'est qu'on ne souffre pas autour d'elle. Elle ne vous voit pas venir vers son lit pour se plaindre, mais pour vous demander si vous avez déjeuné, si le beurre était bon. A celle qui ne mange plus jamais il faut qu'on apporte la viande et qu'on présente les légumes. Elle dit si l'on a été bien servi par le boucher, trouve qu'il n'y a pas assez de pommes de terre pour quatre.

Je pense à tous les plaisirs que je ne lui ai pas faits.

Trop tard maintenant.

Elle a tant donné ! Elle a toujours tout donné : c'était sa loi et elle a si peu reçu, même de moi. Elle m'a donné la vie et à la fin elle a constaté mon absence.

Que faire pour que sa peine soit adoucie ?

VENDREDI.

Ainsi ce sera cette mort qui aura été la sienne.

Un moment, elle a regardé vers le mur avec angoisse et tendresse. Elle regardait son crucifix :

— Je l'ai fait nettoyer ce matin par Germaine, me dit-elle. Il y a bien quarante ans, n'est-ce pas, que je l'ai ?

Plus tard :

— Ainsi, il y a moins de quarante ans. C'est toi qui me l'as donné et c'est chez madame Boujasson que tu l'avais acheté.

Elle joint les mains sur son drap et y rencontre les miennes qu'elle ne reconnaît pas. Elle dit :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Et elle les repousse avec une sorte de peur méprisante, comme elle eût fait d'une bête ou d'affreuses racines.

Je retrouve en elle à cette heure cette sincérité, cette sévérité, cette justice qui est la part des Blanchet. Elle traite le sort d'égal à égal un instant, avec une dureté égale à la sienne, mais ce regard plein de reproche se pose sur le Christ et puis sur moi qui devine qu'elle se soumet.

De l'autre côté du précipice déjà, elle nous aperçoit, sans pouvoir tout à fait nous rejoindre, comme si elle ne nous entendait plus.

Son courage est si grand cependant qu'il la ranime, tout épuisée qu'elle est, mais ce n'est que pour retomber aussitôt et parfois elle ne peut plus nous cacher son désespoir :

— Je ne voulais pas, je ne pensais pas, mes enfants, qu'il me faudrait vous quitter si vite.

Ou bien : « J'avais compté vous accompagner plus loin et quand je songe que le père Martin, le jardinier, a quatre-vingt-seize ans, lui qui n'a pas d'enfant ». Elle est tentée de dire : « Ce n'est pas juste ». Mais non, elle n'achèvera pas ; ces vingt ans de bonheur qui lui sont refusés, mon Dieu, elle les mesure, elle les pèse ; elle vous les abandonne.

Quand on lui demande de quoi elle souffre le plus, comment elle se trouve, elle fait comme si elle était sourde ; mais si elle vous voit vous asseoir sur une chaise trop haute pour vous, comme elle sait que vous préférez les sièges bas, elle interrompt son agonie.

— Madame T., vous êtes mal. Il faut vous lever.

Et elle commande qu'on approche un fauteuil à votre goût ou à votre taille.

De peur que la lumière ne la fatigue, nous avions fait dans la chambre la pénombre. Il est midi. Le soleil nargue la mort qui travaille dans son coin, mais la mourante s'oublie pour s'occuper de ma lecture :

— Tu n'y vois rien. Tu t'abîmes les yeux. Soulève ce rideau. Ouvre-moi ce volet.

Tous les instants que je lui dérobe pour lire me semblent des manques de cœur ou d'égards, mais je ne lis pas en vérité ; le livre n'est qu'un prétexte. Je prends des attitudes, je me donne une contenance pour donner le change à mon idée fixe.

Elle se plaint :

— Tu souffres ?

— Non, c'est une manie que j'ai de me plaindre tout le temps.

Elle a porté l'oubli d'elle-même jusqu'à l'héroïsme et c'est cette vertu qui presque lui survit. Mourante, elle ne retrouve la parole que pour nous entretenir de nos besoins.

Elle nous parle aussi moins volontiers, à ma sœur et à moi, qu'aux étrangers qui l'approchent, comme si elle avait peur de nous dire quelque chose qui lui échapperait d'irréparable ou de trop triste pour nous. Peut-être s'est-elle donné cette consigne : de garder ses souffrances pour elle toute seule ou de ne les partager qu'avec ceux qui l'aiment moins que nous. Ou bien, elle qui n'a jamais été malade pendant ses soixante-treize années de vie, a-t-elle découvert tout d'un trait qu'on n'évite la douleur qu'en la cherchant et la mort qu'en allant au-devant d'elle ?

●

Madame T. :

— Nous avons bien assez pleuré de départs toutes les deux.

Cruelle, ma mère :

— Je ne pleure jamais.

Une pause :

— Jamais ; surtout quand ils partent.

Elle refuse d'être émue. Elle a toujours eu cette pudeur de l'émotion.

Voilà pourquoi elle ne nous répond plus : si elle allait s'attendrir ?

Elle ne se l'est jamais permis ; elle ne va pas commencer à la fin.

Quand elle va pleurer, en me regardant, son regard aussitôt devient si dur que les larmes reculent effrayées.

Je crois qu'elle ne m'aime plus, qu'elle ne m'aime pas : c'est ce qu'elle a voulu faire. Elle m'aime trop pour me laisser voir son amour à ce moment que je vais la perdre.

●

M. D. :

— Vos persiennes sont arrivées ; il n'y a plus qu'à les peindre.

Ces persiennes la ramènent sur la terre et à un conflit périmé.

Elle pense : « Il est bien question de persiennes. Je ne les verrai jamais posées ».

Et son regard angoissé se tourne vers le mien pour y lire sa condamnation et m'empêcher d'abord de lire en elle.

Il y avait un stoïcisme naturel en elle et il lui demeure. Son attitude est peut-être désolée ; elle gémit, mais non ; ce n'est pas elle, c'est sa douleur toute seule, malgré elle, qui lui échappe, sans permission de sa part et sa plainte reste abstraite, impersonnelle. Elle n'y met rien d'elle-même. A qui que ce soit, elle ne dit ce qu'elle pense d'amer ni de quoi elle souffre. C'est son secret. Elle ne vous répondra pas là-dessus, même si vous l'interrogez ; comme si elle était sourde et muette.

Sa douleur, cela la regarde et la regarde seule.

Elle ne fait pas état non plus de la peine que vous prenez pour elle, à moins que vous ne soyez pas de la famille ; par politesse. Elle ne vous remercie même pas. Si elle vous voit, elle est heureuse certes de vous retrouver sans cesse et partout où elle a besoin, mais ne sait-elle pas que, quoique vous fassiez pour elle, du moment que c'est vous, du moment que c'est moi, du moment que vous êtes son enfant, vous lui devez davantage, qu'elle vous a prévenu dès le commencement du monde dans ce royaume de l'amour parfait ? A-t-elle jamais compté, elle, avec la sienne peine, quand il s'agissait de vous ? Cependant son cœur, sans le dire, enregistre vos gestes comme une caresse et la moindre de vos paroles comme un baume. Rien ne lui échappe de sa récompense.

La nuit, chaque fois que nous faisons la lumière pour voler à son secours et qu'elle nous retrouve à son chevet :

— Encore eux ? semble-t-elle murmurer. Mais que font-ils là ? Je leur avais bien fait mes adieux et ils ne veulent pas me laisser ; ils reviennent me chercher. J'étais cependant partie.

Il faut qu'elle recommence son sacrifice.

Ma sœur :

— Vois-tu ? Elle n'a plus de joie. Elle ne peut plus avoir de joie. Tout lui rappelle sa fin.

Plus tard :

— Elle ne tenait qu'à nous, elle. Notre père avait d'autres attaches et il tenait, lui, à sa propre vie. Pour elle, mourir, ce n'est que nous quitter.

La supérieure que nous avons alertée :

— C'est que je connais la chaleur, moi, voyez-vous? Et tout ce qu'elle peut : science précieuse! On en a tant besoin pour empêcher de souffrir. Orviétan qui guérit tous les maux, remède universel. Comment la capter, l'obtenir vite, la retenir, la garder longtemps et toute, sans qu'elle se déperde. Ah! j'en ai, allez, des trucs pour l'obliger à soulager mes malades!

SAMEDI.

Elle refuse encore de nous parler d'elle. Toute sa vie, elle a refusé d'être expansive et de permettre qu'on le fût sans tact, sans mesure. Seulement, ses yeux nous cherchent et, tout de suite, elle les porte vers son Christ et il y a, dans cette double démarche, dans la hâte et dans la ferveur du détachement qui l'accompagne, sa règle, le sens de la direction, toute une philosophie, celle de la prière : l'âme se tourne vers son soleil.

Le Temps est inintelligible sans l'Éternité.

●

Plus qu'à demi-morte, elle reste la maîtresse de maison. Profitant d'un moment d'accalmie, il faut qu'elle dicte elle-même le menu et qu'on lui présente, avant de servir, la palette de veau et la brasière. Parce qu'elle n'est plus de ce monde, elle n'abdiquera pas ses devoirs envers nous, le dernier jour.

Après le traitement le plus terrible, elle s'excuse auprès de sa garde :

— Je vous ferai déjeuner bien tard, ma sœur, aujourd'hui ?

Fatiguée à perdre le souffle, si elle a entendu un pas dont elle n'ait pas l'habitude, elle se soulève, autant qu'elle peut, et son regard, son sourire vous invitent à entrer.

On me dit que sa dernière joie aura été de me revoir. Combien elle l'aura payée cher ! De la certitude qu'elle était perdue. Elle connaissait trop bien ma discipline et la sienne touchant le devoir d'état, notre sévérité commune, notre exactitude à l'accepter et à l'accomplir jusqu'au bout, pour ne pas s'être dit nécessairement que je n'avais pas, si près des vacances, demandé un congé sans motif grave. Certes, à mon arrivée, elle a été comme illuminée une seconde et puis ce fut fini ; elle m'a regardé comme l'étranger et elle s'est mise à accueillir devant moi les étrangers mieux que moi, comme ses amis.

Je sens que la tendresse excessive, la familiarité, l'air de protection de ma sœur avec elle au passage l'exaspèrent. Quand elle était debout, intacte, jamais personne n'eût osé l'appeler « mon petit » ou « ma chérie », ni lui dire : « Comme tu bois bien ! » Chacun de ces mots, malgré sa douceur, à cause de sa douceur même, parce qu'il lui révèle qu'elle a perdu sa force, parce qu'il insiste sur sa faiblesse, parce qu'il lui fait sentir sa déchéance, la cloue et la redresse crucifiée.

Un moment, elle paraît désirer changer de place et je m'approche pour lui porter secours, mais voilà qu'en la touchant je lui fais mal ; elle pousse un cri ; son visage tout d'un coup prend l'expression de la douleur la plus exaspérée, à laquelle semblent se mêler reproche et colère et ce reproche, cette colère, c'est à moi qu'ils s'adressent : à mesure qu'elle souffre

davantage, elle se tourne vers moi, elle me poursuit de ce regard implacable que je n'oublierai jamais, qui ne me lâche plus : elle le darde sur moi, elle veut qu'il me transperce, elle l'appuie pour qu'il se fixe en moi de telle sorte que je ne puisse plus m'en délivrer. Bouleversé, je murmure une excuse, je demande pardon, je supplie, les larmes inondent mes yeux.

Alors, ses lèvres se crispent :

— Je m'en moque, dit-elle.

Est-ce de la souffrance que je lui ai causée ou de mes regrets ? Est-ce de moi ou de souffrir ?

Dureté absolue de celui qui souffre absolument. Il te dit qu'il se moque du mal que tu lui fais et peut-être aussi du mal que tu éprouves pour lui en avoir fait et il s'en moque, en vérité. Sa souffrance est totale et telle qu'il ne peut souffrir de quoi que ce soit en plus, ni pour qui que ce soit par surcroît. Sa souffrance totale est telle qu'elle le dispense désormais de toute pitié envers lui et envers les autres.

Je l'avais saisie maladroitement et comment toucher l'être qu'on aime le plus sans le faire avec maladresse, sans le blesser à force de précaution ? La maladresse est le propre de l'amour et tout est douleur à la douleur.

Passion de ma mère Marie. Elle sur sa croix et moi debout à ses pieds, le fils !

On n'imagine, hélas ! ni la souffrance ni la mort si présentes ? On a peine à admettre leur atrocité.

Je crois deviner qu'elle peut parler, si l'idée lui en vient d'elle-même quand son esprit est alerté par quelque chose qui l'intéresse ou l'inquiète spontanément, mais si on l'interroge, elle ne répondra qu'à ceux qui ne lui sont pas familiers seuls. A ses enfants, elle ne se croit plus jamais obligée de répondre.

Pourquoi Narcisse montait-il l'escalier en chantant? Ignorait-il qu'elle fût mourante, qu'elle serait morte le lendemain?

Parce que je m'étonne de ce qu'il lui laisse endurer martyre pareil, le médecin, sur la dernière marche de l'escalier, me lance brutal :

— Je ne peux pourtant pas la tuer pour l'empêcher de souffrir.

Je fais remarquer humblement qu'il ne s'agit pas de cela et ma gêne, mon angoisse à la fin m'étouffent quand je le vois qui ordonne le calmant. N'a-t-il cédé qu'à mon invite? Les scrupules commencent. N'aurais-je pas dû, loin de réclamer la drogue, refuser qu'on la lui donnât? Le poison va gâter son moral, altérer sa pureté et l'organisme sera moins fort pour lutter, engourdi.

Mais bientôt, sans que j'aie rien dit, la religieuse me rassure :

— Maintenant, me dit-elle, ce n'est plus la morphine qui dort, c'est elle.

— Elle souffre? Elle se plaint.

— Non, me répond la même petite sœur. C'est sa rengaine. Chaque malade a la sienne qui le soutient. On chante et l'on endort sa peine.

Après le dîner, je n'oublierai jamais cette scène. Nous étions assis, Jeanne et moi, dans la cuisine, devant la porte de la chambre, quand une seconde religieuse garde-malade entra, inconnue de nous. Elle venait pour remplacer la première et passer auprès de notre mère la nuit qui serait la dernière de sa vie. De loin, en nous abordant, elle nous questionne. « Notre nom lui dit quelque chose », et voilà qu'elle s'épanche :

— Il y a longtemps, oh! il y a bien de cela vingt ans et

plus, il y avait à Guéret, nous dit-elle, une bouchère, comme il y en a partout, mais comme il y en a peu de pareilles et j'ai gardé son souvenir : chargée de la cuisine de la communauté, c'était moi, en effet, que la supérieure envoyait le samedi acheter des os pour le pot-au-feu et régulièrement je rentrais à la maison avec mon argent et, quand j'ouvrais mon cabas, à la place des os, je trouvais de la viande. Quel miracle si, après vingt ans d'absence, j'arrivais juste ce soir ici pour la veiller, après l'avoir autrefois si souvent pillée.

De ce pas, elle franchit la porte, elle regarde la malade, elle lui prend la main pieusement :

— C'est elle, je la reconnais.

DIMANCHE.

Que la prière soit un scandale pour la nature me gagne à la prière.

Tous les rites bien accomplis, devant la souffrance à son comble, après l'extrême-onction, la supérieure des malades prononce avec simplicité sur ma mère ce mot grave, si convenable, solennel qui rejoint la sagesse antique :

— Notre destinée est incompréhensible.

Un long silence :

— Mais pourquoi ne pas admettre que par la douleur, inutile apparemment, Dieu achève de nous purifier?

Ce n'est pas parce que tu abandonnes la mort à elle-même que tu ajoutes à sa grandeur ni parce que tu ajoutes à la mort le mystère chrétien que tu lui en retires. Quand la religieuse eut accompli tous les rites, elle prononça que notre destinée demeure incompréhensible.

•

Que celle dont elle redoutait les protestations d'amitié ne soit pas venue durant toute sa maladie et soit arrivée au bord de son lit, juste au moment où elle allait fermer les yeux pour toujours, c'était préparé comme une grande scène dans un tableau d'histoire.

Madame T. à son chevet, madame P. à ses pieds, ses deux amies qui jusqu'à la fin s'étaient disputé son cœur étaient là, vigilantes et hostiles l'une à l'autre, jalouses : celle qui l'avait emporté en proie à son chagrin, et la seconde sans honte, se repaissant de ce deuil dont on lui avait ravi la gloire :

— Tu me l'as fait perdre vivante, semblait-elle murmurer, les lèvres pincées. A moi maintenant de te voir la perdre à ton tour, qu'elle meurt.

Et notre mère semblait comprendre ce drame de ses deux amies, le sens des sanglots de l'une et le silence de l'autre, les bras croisés, un peu plus loin, à ses pieds.

Déjà vos ennemis vous regardent mourir.

Celle-ci était là qu'elle avait choisie, mais l'autre aussi était là qu'elle n'aurait pas voulu voir et je suis sûr qu'elle s'est aperçue de cette présence, qu'elle en a souffert, que d'avoir à mourir devant madame P. lui a un peu gâté sa mort, mais Dieu sans doute avait permis cette ombre pour que la douceur de sa mort ne l'enivrât pas ; pour que son orgueil à la fin fût préservé de vanité, elle dut consentir à mourir en face de celle dont toute sa vie elle avait souffert la compagnie — comme un pis-aller — dont l'intimité lui avait paru bonne tout au plus pour parler de moi ensemble, mais comment eût-elle aimé l'ironie et l'enthousiasme, les complications

d'une nature si contraire à la sienne qu'elle en condamnait la prudence comme une perfidie? Sa sincérité à elle était sans faille et sans nuance, comme son courage, tout d'une pièce.

●

Cependant, le ahan avait cessé et, tout d'un coup, Germaine donna le signal des larmes, et toujours je l'entendrai dire :

— Adieu, adieu, madame... que j'aimais tant... Ah! nous ne savons pas ce que nous perdons.

Alors mes cris se firent déchirants, frôlant le délire, aux confins du désespoir et de la joie, quand tu m'apparus soudain si belle, ma mère Marie, semblable à la vierge que tu devais être dans ta jeunesse et à l'ange que tu es dans ton Éternité. Non, jamais sur la terre ne s'était révélé à moi plus pur, plus sublime, plus ineffable visage, transparent comme le cristal et imprégné de clartés, clarté lui-même et il fallait que ce fût le tien que l'allégresse, succédant aux affres du supplice, envahissait. A quelle contemplation irrésistible cédais-tu, nous délaissant désormais sans effort, divine fiancée!

Tu avais vingt ans, et grâce à ce reflet d'une gloire dont j'ai constaté l'éclat sur ta face un temps si court, je ne serai plus jamais seul nulle part au monde et il n'y aura plus pour moi, quoi qu'il arrive et où que je sois, opprimé, aveuglé, anéanti, ni ténèbres, ni enfer.

O souffrances de l'agonie jusqu'à cette rupture qui les change en victoire! Quelle douceur de mourir, en proie à l'éclair foudroyant qui s'empare du regard avec violence, nous établissant dans la plénitude de notre âge. L'ivresse au départ me réconcilie avec la vie. Ce n'était pas une mort; ce fut une apothéose. J'appelai ma sœur :

— Viens voir comme notre mère est belle!

Et notre mère mourante paraissait m'entendre l'admirer et l'enthousiasme de mon amour déchira d'un trait de bonheur son bonheur même pour la porter au comble de l'extase, si elle apprit de moi, en me quittant, comme je l'aimais et que Dieu la transfigurait même à mes yeux.

Mon front contre son front, tu as fait ce miracle, Seigneur,

d'abolir sa vieillesse et que je la voie jeune et joyeuse entrer dans la mort comme dans une fête. O ravissement de ses yeux imbus de la Sainte Lumière ! D'où leur serait venue cette ardeur subite sinon de Vous, et qu'est-ce que la mort ? Qu'est-ce que la vie ? Et qu'y a-t-il entre elles deux que j'ai aperçu en un clin d'œil ? Quelle connivence de majesté ? J'ai assisté à cette merveille et je n'ai pas été trompé, ne souhaitant pas de l'être : je me serais si bien contenté de moins, de si peu, de rien, de sa simple et pauvre figure de poussière et de pestilence, pour l'adorer, à mesure qu'elle se serait défaite. Mais non, tu as voulu, mon Dieu, la rassasier d'honneur devant moi, l'illuminant d'un rayon dont la splendeur encore qu'indirectement et à peine aperçue, m'éblouit toujours, et tout ce qui me la cachait, les signes de la maladie, des fatigues et du temps, le double masque d'une discipline millénaire et d'une discrétion qui lui était propre, s'était tout d'un coup détendu, déchiré, effacé pour me permettre de la voir prendre sa forme définitive.

Comment vous maudire désormais de l'avoir tordue et torturée trois jours et trois nuits et de l'avoir poussée au fond du gouffre où nous l'avions surprise arc-boutée au bois de son lit, puisqu'en une seconde vous avez dispersé l'appareil de son supplice pour nous la montrer radieuse, éperdue de liesse et qu'importe que je souffre à mon tour : je l'ai vue en paradis.

Cependant, sous mes yeux, comme une fleur qui se métamorphose, elle parcourut tour à tour ensuite toutes les étapes de ses apparences et il n'eût tenu qu'à moi sans doute de reconnaître au passage celle que j'avais connue enfant, adolescent, jeune homme, mais elle ne redevint plus la vieille femme qu'elle était ces dernières années ni la patiente sur laquelle nous nous penchions haletants. Sans une ride, ce sont les traits de l'âge mûr qui se fixèrent et elle garda l'expression sereine qui devait être la sienne à trente-cinq ans.

De ma propre main, je fermai ces yeux qui ne me verraient plus. Parvenue au sein de la tranquillité, elle semblait me parler encore :

— Qui t'a aimé, mon Marcel ? Qui t'aimera plus que moi ?

Son amour la couronnait. Je croyais lire sur ses traits, après l'autre, cette espèce de triomphe singulier. Il y avait entre nous deux un pacte, depuis le commencement du monde.

Et plus rien que cette image de pierre, immobile, froide, glacée que je n'aurais plus le loisir de regarder après la seconde nuit.

Mais ce visage de feu qui fut le sien un moment et qui, éternellement, le demeure devant toi, Seigneur, où le caches-tu ?

●

Comme un hochet, les mains des habilleuses la roulent déjà d'un bout à l'autre du matelas et je suis du regard ce jeu étrange où se mêle à une familiarité choquante juste assez de dextérité et de respect pour qu'il soit supportable ; puis l'on procède à la toilette des mains, si petites, si pâles, si belles, qui ont tant travaillé pour moi, toutes dévouées à moi qui étais leur plaisir, depuis que je suis.

Et la coiffeuse vint : religieuses des pauvres malades qui n'avez de coquetterie que pour les morts, comme vous avez gentiment peigné et coiffé ma mère pour la dernière fois, étonnées que vous étiez qu'à soixante-treize ans, elle n'eût pas un cheveu blanc : c'était son luxe et la mode du temps de cacher sous une perruque sa parure naturelle, mais je me souviens à ce propos d'un dicton de mon enfance : qu'à tresser la chevelure des morts on gagne le pardon de ses péchés. Dieu fasse que ce soit vrai pour vous !

C'est fini.

Elle est là sur son lit dans sa petite robe noire à col blanc, comme une pensionnaire impeccable ; étendue, exposée, les plis bien comptés d'un beau drap blanc très fin rangés harmonieusement sous ses doigts, telles des ailes fermées.

●

Le spectacle de la mort distrait de la mort, fait que la mort passe inaperçue elle-même. Ainsi chacun est le dernier à apprendre son malheur.

Quand saurai-je que je l'ai perdue ?

Elle est morte pendant les vêpres que madame T. a troublées quand elle a traversé l'église pour prévenir la supérieure et quand on les a vues repartir aussitôt toutes les deux, sans même prendre le temps de faire le signe de croix, tout le monde s'est dit : « Madame J. est morte ». C'était le troisième dimanche du mois et le cortège de la procession qu'elle aurait dû suivre, un cierge à la main, allait s'ébranler. Alors la première dame de charité, se levant pour suivre la Croix, se retourna ; elle dit à la seconde qui la suivait, la seconde à la troisième, la troisième à la quatrième, de même jusqu'à la dernière : « Madame J. est morte ». C'est ainsi que, pendant qu'on faisait sa toilette funèbre, ma mère a suivi sa dernière procession.

Un 15 mars ! luxe des ides néfastes qui escorte mon deuil !

Le soir même, comme nous étions assis autour d'elle familièrement, vers les neuf heures, le ciel retentit tout d'un coup d'appels lointains de trompettes et puis de tressaillements merveilleux. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Je sortis dans le jardin et je reconnus les cigognes qui passaient par

milliers, les unes tout près du toit, d'autres plus haut semblaient toucher de leurs ailes les étoiles. Annonce du printemps? Annonce des Pâques de résurrection. Quelle fête au-dessus de ta maison en l'honneur de ton âme, ma mère Marie!

Et comment Dieu nous parlerait-il, si ce n'est par le truchement de ses fleurs, de ses oiseaux, des astres de son firmament? Cigognes du 15 mars 1936, signes pour moi parmi tant d'autres.

Une seule hirondelle ne fait pas le printemps, une seule âme improvise tout le surnaturel. Quand j'ai fermé les yeux pour la première fois depuis que tu n'es plus, j'ai vu s'élever une abeille d'or dans un feu de gloire.

Quelle autorité! Quelle dignité souveraine est la tienne sur ce lit funèbre! Tu commandes, tu régentes, tu ordonnes encore toutes choses, autour de toi, plus que jamais la maîtresse de maison.

— Tout est rentré dans l'ordre, constate la supérieure.

Et Élise me dit :

— Elle seule compte. Il n'y a plus qu'elle qui ait cette importance. On dit qu'elle est morte, mais non : il y a en elle une telle force, une telle réalité, une telle vie qu'on est fasciné, qu'elle prime tout dans la maison, dans la ville, quand le pape y serait.

LUNDI.

J'entends dire par ceux qui la bénissent :

— Elle était de peu de bruit. Mieux : elle n'était pas de bruit.

C'est le suprême éloge.

On la regardait passer sans jalousie. Sa modestie désarmait. L'envieux et ceux qui ont voulu la faire souffrir ont perdu leur peine, à moins qu'elle ne les aimât. Elle n'a jamais répondu à une injure, ni à une insulte. Sa dignité et ses anges la défendaient seuls et leur secours lui suffisait.

Il lui fallait peu de chose pour sa nourriture et son vêtement. Elle vivait comme une pauvresse, n'eût été la grandeur de sa maison et de son jardin, qui au fond ne faisaient que l'accabler. Elle en était seulement la gardienne et ne les gardait que pour nous.

Quelqu'un nous écrit : « Bien que je ne l'aie rencontrée que chaque année aux vacances, l'été, elle est une figure qui tout de suite se situe pour moi au premier plan parmi mes souvenirs d'enfance ». Et Jean P... nous a rapporté qu'à Saint-Sébastien où il demeura quelques heures, la nuit avant de nous rejoindre, il entendit quelqu'un d'inconnu affirmer près de lui qu'elle était la plus grande personne de la ville. Ce mot « personne » surtout l'avait saisi. L'emploi lui en avait paru exceptionnel.

« Tout le monde n'entre pas » : signe du Bélier. Née en mars, morte en mars, je l'ai toujours vu redouter ce mois, comme funeste. Sa mère mourut en mars. Elle allait même jusqu'à dire : « Mon premier malheur, ce fut de naître ». Son frère s'était marié en mars et elle considérait cet événement comme un désastre personnel, parce que son frère n'avait pas été heureux. Le bonheur des siens lui était plus nécessaire que le sien propre et elle n'aima les biens qu'elle avait que pour les leur donner.

Sur la signification de son horoscope, je tiens cependant qu'elle se méprenait : mars est lutte, force et courage, et la mort de ma mère ne fut pas plus un malheur que sa naissance, mais une victoire après un combat où elle s'est montrée sans peur et sans reproche.

C'était une petite reine, très simplement vêtue à son habitude, mais qui avait une belle robe cachée et sa couronne dans une armoire et qui régentait avec maîtrise une foule de gens, ouvriers, artisans à son service et qui avait une cour d'amies à sa dévotion, qui l'aimaient pour son charme et l'admiraient pour la pureté de sa vie.

De bon conseil, on venait la consulter de loin et quelquefois de grands seigneurs. Comme un beau livre illustré d'images graves ou fleuries, sa conversation faisait les délices de ses voisins ; mais ceux-ci se gardaient bien de laisser voir tout le plaisir qu'ils prenaient à l'écouter de peur qu'elle ne les en sevrât pour longtemps ; elle n'estimait pas plus décent d'amuser la galerie que de l'ennuyer.

Peu commode, mais sûre, si on avait trouvé grâce devant elle, bonheur ! Elle discernait le mérite à une lieue, quand certains défauts lui puaient comme la fiente du monde. Elle aimait la vie et les vivants, les enfants surtout et les mères, ceux qui entraient dans la mêlée et qui se défendaient péniblement : les petits commerçants, les ouvriers. Si elle avait rejeté quelqu'un, ce n'était jamais sans une raison profonde. Elle devinait les tares, et autant son accueil était largement ouvert aux pauvres, aux misérables, voire aux coupables, y compris quelques bandits à qui elle savait parler, adoucissant l'amertume des uns, désarmant les autres, autant elle avait de répulsion pour la canaille, mais ce n'était jamais le dénuement de ceux à qui elle avait à faire, ni même leur mauvaise éducation, ni leurs erreurs, ni la gravité de leurs crimes qui la détournaient d'eux, seulement je ne sais quelle veulerie, ou leur vulgarité. Il n'y avait que l'absence de toute noblesse, ou l'indignité, que la médiocrité ou la bassesse qu'elle rejetât ; elle ne pouvait aimer que des âmes de qualité ; encore la misère la réconciliait-elle avec tout le monde.

Je l'ai vue entretenir aussi longuement et avec autant de

gentillesse des filles perdues que des saintes de Dieu : elle avait ses Madeleines et ses bons larrons qu'elle choyait : c'est qu'alors leur vice n'était qu'un accident ou un accessoire et que l'essentiel d'eux-mêmes était ailleurs ; c'est qu'il y avait en eux une grâce ou une flamme d'intelligence, quelque sublimité cachée qu'elle découvrait ou des expériences malheureuses qui lui étaient étrangères et qui l'instruisaient ; sa seule amitié élevait.

Femme si petite et si grande, ma mère ! Elle n'avait rien d'inutile dans le cœur, aucune sensiblerie, ni affectation, en état de perpétuelle vigilance contre le mensonge et de perpétuelle alerte pour l'audace.

Fille de Corneille, sans en avoir lu la première ligne, née héroïne, dame loyale.

Sa mort fut belle et simple comme un Évangile, et dans l'Éternité, installée maintenant pour m'y attendre, elle est mon juge : toutes mes actions relèvent d'elle. Bien plus, elle est ma conscience.

●

Sa petite-fille, Marie, qui a huit ans, essaie d'imaginer la mort, sa mort :

— Mais sa boîte à ouvrage sera bien toujours à la même place sur sa table et il y aura bien toujours dedans du fil et des aiguilles pour moi ? Et elle sera bien assise dans la croisée ; seulement, elle ne bougera plus ? Et elle ne dira plus rien ? Quand on me grondera, Eugénie, est-ce qu'elle me défendra toujours ?

Il me semble que si je ne changeais pas de place, je ne pourrais pas constater aussi bien ce qui est arrivé. Ce n'est que son immobilité qui la distingue de nous et d'elle-même, qui était

si vive, partout presque à la fois dans cette maison qu'hier encore elle remplissait de son zèle, de son activité sans cesse dévouée et joyeuse, de ses largesses sans mesure, d'une abondance de dons et de surprises, de ce désir qui n'était qu'à elle, qui était tout elle, de faire mille plaisirs à la fois à tout le monde.

Ce qu'il y avait dans ma vie, avant qu'elle ne soit plus ! On ne sait pas ce que c'est que la présence tout le temps qu'elle dure. L'absence, de même, est impossible à réaliser longtemps. Je me rendais si peu compte de ce que ce serait pour moi de la perdre ! De toutes mes forces, je refusais de le prévoir, comme on éloigne un mauvais présage.

C'est seulement ce matin que je l'ai perdue, à l'heure du déjeuner de l'aube que nous avions choisie depuis plus de vingt ans pour nous retrouver chaque jour tous les deux seuls et nous prolongions l'entretien jusqu'au lever de la famille. Comme de coutume, j'étais debout à l'heure dite, mais la première fois au rendez-vous quelqu'un manquait. La cuisine était vide, sur la table le café n'était pas servi. La porte de sa chambre où elle dormait, elle ne la franchirait plus qu'une fois pour toujours, mais j'eus seulement la certitude que c'était fini en apercevant sur le dossier de sa chaise son écharpe en crêpe de Chine qu'elle n'enlèverait plus prestement pour la nouer autour de son cou, comme elle faisait. O le langage, l'éloquence des choses, des menus objets, de cet humble chiffon d'étoffe noire !

Je la contemple maintenant sur ce lit, ma propre chair. De ce corps je suis sorti, ces mains m'ont bercé, caressé, enveloppé, presque aussi intimes que les miennes. Ce sein m'a nourri et, sans présomption, je puis dire que la plupart

des gestes et des pas qu'elle a faits durant sa vie, ce fut pour moi, depuis que je suis, pour moi sûrement avec le plus d'amour. De tous ses mouvements, de toutes ses émotions, je fus l'objet le plus cher, jusqu'à l'injustice. Quelqu'un :

— Il n'y avait qu'à prononcer ton nom pour voir son visage resplendir.

Un autre :

— La dernière fois que je l'ai rencontrée, ce fut sous le porche de la mairie, au moment où elle glissait dans la boîte une lettre pour toi, qui était peut-être la dernière. Oh ! ces lettres ! Quelle place elles tenaient dans sa vie ! Ses lettres si longtemps quotidiennes !

Entre elle et moi quelque chose de parfait au moins s'est accompli qui existe désormais et plus rien à y ajouter que nos actions de grâce.

MARDI.

La nuit du lundi au mardi que j'ai passée près d'elle a été traversée par l'arrivée de ses petits-enfants et nous n'avons plus vécu ensuite que dans l'appréhension des « hommes noirs » qui la déroberaient à notre vue, dès le matin. Comment me préparer à cette étape de ma douleur ? En priant, et j'ai retrouvé la prière seulement grâce aux formules simples du *Pater* et de l'*Ave Maria*.

A la cadence de ces paroles qui, depuis des années, n'avaient pas franchi mes lèvres, mon cœur éclata, se fendit, résigné. Je ne sais quelle bonne odeur, un baume s'en exhala, une force aussi qui n'était pas de la terre ni de moi me revêtit : je ne redoutais plus rien et quand le jour se montra et qu'on apporta le cercueil, je n'opposai aucune résistance à la nécessité, à la volonté divine, j'acceptai tout sans colère, sans désespoir : « Encore un moment je te vois, mais quand viendra pour toi celui de te dérober, de te cacher pour toujours, je ne te retiendrai pas : à Dieu je ne te disputerai pas. Je te laisserai aller

dans ton secret, me quitter. Tu n'aimais pas la révolte, ni le bruit ». Il est vrai que tout ce qui m'avait heurté, que tout ce qui avait malmené en moi la nature dans la mort de mon père me fut épargné ici ; je ne sais quel progrès de l'appareil funèbre y aida et sans doute aussi la présence du surnaturel. Rien d'effrayant ni de lugubre dans l'aspect de cette petite barque, légère comme une coquille de noix, qu'on apportait. L'intérieur en était capitonné de blanc, doucement accueillant, hospitalier, comme celui d'un fruit à la semence, ou celui d'un écrin à un joyau précieux, sans un angle, sans nul vide, sans la moindre aspérité, et vint-on prendre sur son lit ma mère bien-aimée, elle était si petite, si légère, elle aussi, presque sans poids, qu'il n'y avait là aucune violence. Telle une image d'albâtre ou d'écume, un nuage ; entre les mains des hommes elle flotta quelques instants à travers la chambre et déjà elle remplissait bien exactement le petit creux douillet qu'on lui avait préparé à sa mesure et qui serait sa dernière place. Et tout cela, qui avait si peu duré, avait été si digne, conservait une majesté si modeste, si humaine à la fois et si divine qu'il n'y avait rien à reprendre. Pas une faute. L'un après l'autre, chacun de nous alors, parents et amis, nous vînmes lui dire adieu : madame Lacan, Germaine, madame Theil, madame Pardoux, ses quatre petites filles aînées, Élise, son gendre, ma sœur, moi le dernier. D'autres pleuraient bruyamment. Je me tins tout le temps droit, immobile et silencieux, appuyé à la cheminée et enfin je m'avançai, je m'agenouillai comme les autres pour prendre congé d'elle après tous les autres, je l'embrassai, mais je ne prolongeai pas cette minute suprême. Au dedans de moi, une voix murmurait : « Notre Père qui êtes aux cieux, que Votre Volonté soit faite sur la terre ». Ces paroles atténuaient la dureté de ce moment, abolissaient le temps, l'espace, expliquaient tout, rendaient tout facile, naturel. Il n'y avait plus de mort ni de vie ou de quel côté était la mort? détruite dans ce qu'elle a d'horrible et d'irréparable? Ce corps qu'on allait ne plus voir avait déjà la beauté des choses éternelles ; il ne lui manquait que de mûrir dans la solitude de la tombe, tout l'hiver qui le séparait des Pâques de résurrection.

•

Un abîme entre hier et aujourd'hui. Aujourd'hui je n'ai plus de mère. Devant son amour, comme devant l'océan l'enfant qui me disait : « Je ne le connais pas, je n'en ai jamais fait le tour » non plus, je ne le connais pas. Je n'en ai jamais visité les limites.

Maintenant je me repose avec elle de toutes ses souffrances. Je ne serai plus séparé de rien, puisque rien ne nous séparera plus, elle et moi. Elle ne sera plus jamais seule. Je ne serai plus jamais seul. Il n'y a que d'elle que je n'avais jamais supporté d'être séparé et il n'y avait que de la voir souffrir qui me faisait si mal, plus mal que de souffrir moi-même. Il n'y avait que ses souffrances qui m'atteignaient si profondément au vif de moi, plus près de moi, en moi plus intimement que les miennes mêmes.

Peu m'importe maintenant de souffrir ! Viennent les calamités, les révolutions, les guerres, les ruines, le martyre ! Je ne tremble plus. Je suis bien tranquille avec elle en moi. Je la sais tranquille en Dieu où rien ne l'atteindra plus et par elle Dieu me tiendra.

Le cœur vit de ses reproches et sa propre honte le nourrit. Quel amour tu m'as montré sans tache ni défaillance et moi qui t'ai trahie à la fin ! Ta dernière fête sur la terre je n'y étais pas et rien ne me remplaçait. Tu as déjeuné, dîné et dormi seule, sous ton grand toit ton dernier Noël.

Comment pardonner à celle qui m'a pris à toi, si je ne savais que tu lui avais donné toi-même ton fils unique, malgré toi d'abord, et que plus tard, un jour, le plus grand de ta vie, de ta vie de sacrifice, tu m'as renvoyé toi-même, malgré moi, vers elle.

Nous ne faisions qu'un. Elle était le meilleur de moi et ce manque tout d'un coup me laisse désemparé, comme si j'avais perdu ma providence particulière. Je n'ai jamais émis un désir qu'elle n'ait satisfait aussitôt dans la mesure de ses moyens, et ses moyens étaient infinis parce que ses besoins personnels étaient nuls.

Si je ne l'ai pas aimée plus que tout, je ne l'ai pas aimée. Comme je me trouve en faute devant elle, ingrat et devant moi sans elle démuni de tout.

Si je l'ai déçue, quelle douleur pour elle ! Quelle joie pour moi qu'elle m'ait saturé d'admiration ! Si c'est moi qui suis coupable, elle me pardonnera et si elle a été universellement belle, je n'ai plus qu'à l'aimer absolument : elle entre dans son Éternité et dans mon souvenir auréolée d'une souveraine grâce. L'autorité et la douceur conjuguées étaient le signe de son âme.

De ce qu'elle ait été plus belle que moi et si elle m'a vaincu en amour et en génie, comment me fâcherais-je contre elle ? Sa victoire m'est plus précieuse que ne me serait la mienne. Si c'est elle qui triomphe de moi, quelle n'est pas ma félicité d'avoir une telle mère ! Si c'est elle qui triomphe de moi (elle est plus pour moi que moi), c'est moi qui triomphe de moi, mon moi le plus pur et le plus cher. M'eût-on offert un trône, je l'aurais fait s'y asseoir et je me serais blotti à ses pieds.

Elle disait souvent : « Quand il fait le mauvais » ou « quand il fait son mauvais ». Indulgence ou intelligence, elle m'a tout pardonné et si j'ai été sa seule faiblesse, mon Dieu, vous me pardonnerez bien à elle ? Vous lui pardonnerez d'avoir été à ce point ma mère, la mère de l'homme que je suis.

La supérieure :

— Il y a un ciel, il faut qu'il y ait un ciel et pour qui serait-il, sinon pour les mères qui ont fait leur devoir ?

En me regardant plus tard :

— Certes, elle n'a pas mérité pour elle-même de tant souffrir. Les desseins de Dieu sont impénétrables.

Pour qui alors? Ce serait pour moi qu'elle aurait tant souffert?

Il m'appartient désormais de ne plus la décevoir et de ne plus être pour elle sur les lèvres de Dieu comme un reproche.

MARCEL JOUHANDEAU

• •

VU EN ALLEMAGNE

Garmisch était, jusqu'à l'Anschluss, le principal centre allemand de sports d'hiver. J'y arrivais le 24 décembre 1938 dans un tortillard comble.

A Garmisch m'attendait une belle chambre, dès longtemps retenue au Marktplatzhotel. Sinon, pas un lit de libre, ni dans les palaces, ni dans les pensions. Pour le réveillon de la saint Sylvestre, faute de m'y être pris une semaine d'avance, je ne pus trouver une table. Paradoxale misère germanique...

A la mi-janvier 1939, je fus en Autriche, à Badgastein. Là non plus, pas une chambre disponible. L'hôtelier me rappela que je ne pourrais pas rester plus de deux semaines : une heure après mon départ, mon successeur serait là...

Garmisch se trouve en haute Bavière ; le ciel y est plus doux qu'à Berlin et aussi l'humeur des gens. Les professeurs de ski y manifestent, certes, la même courtoisie commerciale envers tous leurs clients, mais se renseignent l'un l'autre : « Attention, la maigre est une Prussienne !... » ou : « Prends garde : un Anglais !... », ou : « Bah ! il comprendra, il vient du Wurtemberg... » « Elle s'en fiche, c'est une Parisienne... »

Vers le bas bout de la bourgade, derrière une vieille église, sa cache, à l'écart, une *Bräustüberl*, une taverne, dont le patron et les serveuses portent le costume provincial — lui, de drap vert, spencer court, boutons de corne — elles, caraco rouge, jupe à fronces, fleurie. On y chante du matin au soir, on s'y interpelle de table à table ; le personnel boit et mange

avec les clients qui sont le baron du domaine voisin, le marchand de chevaux, le boucher, l'artisan, le scribouillard du bureau de chômage, le voiturier, héros des parties de cartes et de mémorables beuveries.

Ces gens nous adoptèrent ; ils fumaient nos cigarettes, nous accablaient de bière et nous apprenaient leurs chansons ; ils rappelaient volontiers la guerre qui nous opposa et prenaient le ciel à témoin de l'héroïsme français, mais ne comprenaient rien à notre appréhension d'un nouveau conflit ; ils adoraient le Führer en affirmant une totale indifférence aux choses de la politique. Pourvu qu'ils fussent entre eux, pussent conter des anecdotes sur Gœring ou les Juifs et se payer la tête des Prussiens de passage, manger et surtout boire leur content..., ils ne souhaitaient rien de plus.

■

A Munich, je connaissais des dirigeants du Front du Travail qui me recommandèrent à leur « succursale » d'une petite ville proche de Stuttgart où, devant passer quelques jours, je voulais voir les cités ouvrières. Mal m'en prit... Le chef nazi du lieu me ferma sa porte au nez. J'insiste... Il s'explique :

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de Munich... Au diable, ces Bavarois de malheur qui croient pouvoir tout régenter ! Nous sommes au Wurtemberg, ici, monsieur, et assez grands pour savoir ce que nous avons à faire. Ne fût-ce que pour embêter les Munichois, je ne vous montrerai rien du tout...

Et c'est à Munich encore qu'un vieux noble, ancien du parti, commentant, le mois dernier, les succès de Hitler en 1938, concluait, pince-sans-rire : « C'est admirable, mais si fatigant !... Le Führer est un prophète et cette vertu-là lui fait perdre des qualités propres à l'Allemagne du Sud : l'amour du repos, par exemple, et des loisirs. Nous autres, voyez-vous, nous ressentons le plus vif enthousiasme pour ces succès, ces conquêtes ; mais leur principale valeur consiste à justifier le plaisir qu'on se donnera ensuite à les fêter... Or, avec Hitler et son entourage, jamais de répit. C'est épuisant, à la fin ! Pour ma part, je voudrais qu'on décidât trois bons mois de trêve ; trois mois sans discours et sans slogan,

pendant lesquels on ne penserait à rien ; on ferait simplement une bombe à tout casser... »

Quant à Berlin, où le régime rassemble les meilleures têtes de toutes les régions de l'Allemagne, on n'y bavarde pas une heure sans que les propos opposent la Prusse aux autres provinces :

— Un tel ? Oh ! ne vous inquiétez pas de son attitude ; il ne comprend rien ; c'est un Prussien. Le moindre chiffonnier de *ma* Bade (ou le moindre savetier de *mon* Palatinat, etc...) en remontrerait aux gros bonnets d'ici...

— ... Pas fameux, hein, le déjeuner ?... Ah ! si vous veniez chez moi, à Worms (ou à Pforzheim ou ailleurs, hors de Prusse...), vous vous régaleriez. Mais hélas ! ces Berlinois...

— La vie à Berlin n'est pas réjouissante tous les jours, pour nous, gens du Sud. Mais on a besoin de nous. Prenez mon exemple (l'homme cligne de l'œil), je ne suis pas plus malin qu'un autre ; seulement j'ai du tact et de la souplesse... Les Prussiens prennent cela pour de l'intelligence et ils le paient bien...

Chaque jour confirme cet opiniâtre particularisme. Un vieux nazi me contait les acrobaties qu'accomplissaient ses complices du Wurtemberg pour y introduire, sous déguisement, Hitler venant de Bavière, « car les flics d'un royaume, pour embêter ceux de l'autre, mettaient tout en œuvre afin d'attraper Adolf et de lui flanquer une tripotée. Ah ! cette frontière bavaro-wurtembourgeoise, je ne suis pas près de l'oublier !... (Un temps.) Du reste, si les lois l'ont abolie, les individus la conservent bien vivante en eux... »

■

Les Allemands ignorent notre système d'économies individuelles : ils boivent, ils mangent jusqu'à leur dernier pfennig ; brasseries et théâtres refusent du monde. Par contre les ménagères n'ont que le mot *knapp* à la bouche (chiche, rare, l'adjectif des restrictions). En fait, cet adjectif ne s'applique qu'au café et au beurre ou plutôt au vrai café, au vrai beurre, car on trouve en abondance des mixtures à base de margarine pour l'un, d'orge grillée pour l'autre.

Les récriminations à ce propos révèlent un goût du bien-être qui surprend dans un pays si longtemps affamé, une hardiesse étonnante chez les sujets d'un dictateur. Mais j'ai constaté bien d'autres libertés de langage...

Le fer manque-t-il aussi? Des Français de Berlin m'ont affirmé que des équipes de nazis en uniforme enlèvent, au petit matin, les grilles des jardins. Des spécialistes allemands d'aviation m'ont déclaré que le réarmement accapare les métaux ; ils se plaignent de ne pouvoir le mener aussi vite, aussi fort qu'ils voudraient, faute justement de métaux.

Les matières grasses? Les discours officiels en disent périodiquement la rareté.

Mais on se tromperait fort en imaginant que ces difficultés affectent gravement le moral populaire. La masse mange à sa faim. En comptant le mark à sa véritable valeur d'échange, soit environ 8 francs, l'alimentation n'est pas plus chère qu'en France ; la plupart des produits fabriqués, sensiblement meilleur marché.

■

Nos trains nocturnes trimballent l'ennui et la fatigue. Les leurs promènent des chansons. Pas en wagons-lits, non ! Mais les troisièmes retentissent de « jodeln » tyroliens ; skieurs montants et descendants se saluent à grands cris, s'accompagnent en chœur.

La serveuse du restaurant veut savoir comment vous allez ; elle s'assied, trinque avec vous, se lève pour blaguer avec la table voisine. Entre un couple un peu gris : on s'assemble autour ; on les abreuve ; on leur conte la dernière anecdote sur les ministres. Point de collet monté nulle part...

A Munich, le samedi soir, dès dix-neuf heures, plus un siège libre dans aucune brasserie, pas même au *Schwarzwaelder*, le restaurant chic. Nous arrivons à la *Hofbraeuhaus* dont les sept salles contiennent bien trois mille clients. La carte porte six douzaines de plats au choix. Mais neuf heures viennent de sonner : *il ne reste plus rien*. Rien, que des œufs, du jambon, ou des saucisses. La ville a fait ripaille ; elle achève la soirée en buvant trop.

Du reste la différence entre les restaurants chers et les meilleur marché est minime : de 1 à 2... Socialisme?...

Une douzaine de cuivres font éclater leurs « pom-pom... pom-pom » : les musiciens du théâtre voisin, venus se désaltérer; ils en profitent pour en « lancer une ». Une valse, puis une marche redondante. Ils portent des chapeaux ronds de Jocrisse, couronnés de fleurs et les ivrognes se groupent autour pour leur faire des confidences. Pas de tables séparées. A la mienne des jeunes mariés se tiennent les mains et un soldat soliloque : « Hitler est un s... Je vais aller me jeter sous un tram. Avec une jambe de moins me rendra-t-on à la vie civile?...

— Est-ce si dur?

— Non, mais on ne gagne rien. 100 sous par jour au lieu de 100 francs dans le civil. J'étais chauffeur de taxi...

Le lendemain, je reviendrai de meilleure heure manger de l'oie. Une fille rose et blonde m'apporte une portion qui suffirait à gaver quatre Français.

— Oh! bigre, fais-je...

Elle rougit et s'excuse.

— Je vous servirai mieux la prochaine fois. C'était l'entame... mais je vous en rapporterai si vous voulez...

■

Le comique « Nazi Eisele » pérore sur la scène du music-hall (le restaurant de l'hôtel aménagé). Une trentaine d'officiers aviateurs et autant de chemises brunes rient de confiance à chaque saillie :

— Oui, je m'appelle *Nazi*. Mais... pardon, ça veut dire Athanase. Je m'appelais déjà comme ça quand c'était encore un nom convenable... (les S.A. s'esclaffent).

» ... Quelle est la plus jolie danse actuelle? Le *lambeth walk* X..., chef du parti dans notre ville, a voulu l'interdire. Pourquoi? Parce qu'il adore danser. Et pour danser le *lambeth walk*, il faut un minimum d'intelligence et de grâce (rires unanimes) sinon, on se rend ridicule... Alors, le pauvre!...

Et le public qui s'amuse vraiment de peu, s'ébaudit à grand renfort de claques sur le dos du voisin.

. . . . . .

Les jeunesses hitlériennes dénoncent le *lambeth walk*. Dans tous les bals, on le joue dix fois par soirée. Au *Wintergarten*, les acrobates, clowns, chanteurs, dompteurs se réunissent en finale pour un *lambeth walk* frénétique.

■

Les salaires? Ils varient d'une région à l'autre. Pour les apprécier, il faut tenir compte, d'une part, des impôts considérables et contributions diverses (qui atteignent parfois 30 p. 100 des traitements), d'autre part, des facilités procurées par le Front du Travail (voyages de vacances quasi gratuits, logements ouvriers à des prix insignifiants, les cantines (chez Heinkel, le prolétaire mange à midi pour 1 mark 25 par semaine, soit 10 francs...). Dans l'ensemble, peu d'ouvriers gagnent moins d'un mark par heure. Dans une grande usine, de 1,30 (manœuvre) à 2,50 (monteur). A Berlin, l'agence Transocéan donne 48 marks par semaine à ses cyclistes (l'équivalent utile de 1.600 francs par mois). Chaque enfant assure une bonification importante.

Les *petits* ont une satisfaction sentimentale : il n'y a plus, à proprement parler de *gros*.

Gros traitements et rentes sont soumis à des prélèvements massifs, à de véritables « restitutions ».

Tel patron qui se ferait chez nous 10 millions et en remettrait la moitié au fisc, lui verse ici 9 millions et demi. Il s'estime trop heureux de garder 5 p. 100 s'il n'a pas d'ennuis « non-pécuniaires ».

■

Le personnel des entreprises, du patron aux manœuvres, en passant par les contremaîtres, les spécialistes et les camionneurs, appartient au Front du Travail. Chacun verse une mensualité. Budget du Front du Travail : une trentaine de nos milliards... Il s'occupe des logements, des malades, des retraites, des vacances et du reste.

Chaque usine à une *Werkschar*, une cellule (si l'on peut dire, car elle comprend souvent les neuf dixièmes du personnel). Ses membres assument une responsabilité sociale définie. Ils ont de beaux uniformes bleu foncé. Chaque mois, un « appel

d'entreprise » les rassemble. Ils vont bafrer en commun et chanter avec les patrons.

Rien, dans notre pays de hargnes ouvrières, ne peut donner une idée de ce qu'est cette bombe corporative.

Je suis allé au « gueuleton » de la *werkschar* Schultheiss ; il réunissait six cent quatre-vingts ouvriers sur huit cent cinquante. Chacun recevait, à l'entrée, des bons de goulach, de fromage, de dessert, de bière et un carnet de chansons. Chansons, bons, uniforme, rires des travailleurs, voilà une sorte de résumé de l'Allemagne ouvrière.

Mais il y avait la table des invités : les patrons des usines voisines. Ils n'ont pas cessé de pester, du chant inaugural à l'hymne de clôture (hymne tonitrué, car les huit doubles bocks individuels avaient produit leur effet...) L'un d'eux perdait ses lorgnons, d'émoi...

— Quelle abomination !... Pour que ma fille puisse entrer au Conservatoire, on la force à passer six mois dans une ferme, à torcher les mioches des colons ! Je gagne 1 million de marks, on m'en laisse 40 000... Et on me force à venir manger cet ignoble ragoût, avec ces ignobles personnages qui beuglent comme des ânes...

— Si vous préférez Moscou...

C'est l'*Obmann*, le responsable ouvrier de la brasserie, rigolard affairé, qui a entendu et répond en clignant de l'œil :

— Faut les tenir serrés, ces bougres-là, ajoute-t-il, en écrasant, d'une tape familière, l'épaule du protestataire.

Celui-ci et ses voisins avalent leur salive et sourient bien courtoisement.

■

Une façon d'égalité pas trop mal réussie. Égalité aussi dans la réjouissance. Il doit y avoir autant de bals en Allemagne que dans tout le reste de l'Europe. Le carnaval de Munich est resté une affirmation annuelle des déchaînements germaniques.

Cette année, je fus au *Gauklerball*, le bal des gens de cirque. Dans l'immense Lœvenbäru, quatre mille cinq cents masques. Des femmes nues — ou quasiment — par centaines. Des Apollons, des Silènes, avec, sans plus, une peau de panthère

autour des reins. Et toutes les abracadabrances vestimentaires que l'imagination peut inventer. Nuit de folie? Bien pire: nuit de folie en Hitlérie.

Oh! nous étions loin de la politique. Le *sekt* coulait comme d'une fontaine géante; les loges étaient bondées d'amoureux; on ne pouvait danser sans emboutir plusieurs couples. Le cognac, la bière, les saucisses, les vins du Rhin, de Moselle, les chants... Des centaines d'*a parte* tendres et des centaines de goinfres s'empiffrant par couples; des cortèges se forment, des tables se rejoignent, des pamoisons, des enthousiasmes. Plus de liberté qu'en nos Quatz'Arts... Et, vers six heures du matin, des poètes, des orateurs, des ténors improvisés déclamaient, glapissaient une cacophonie de dernière heure, ou bien, sur le chemin du logis, improvisaient pour la plus grande joie des boueux et des cantonniers. Les cafés regorgeaient de lutteurs, d'arlequins ou de prophètes ou de nymphes offrant un « glass » aux balayeurs matinaux...

■

Le lendemain matin, j'arrivais à Berlin. C'était jour de plat unique. Chacun ne mange qu'une ragougnasse et verse au Secours d'Hiver, la différence entre ses frais habituels et ceux de ce jour. Des Français installés dans la capitale tenaient absolument à me faire rentrer dans la gorge l'explosion d'enthousiasme qu'avaient provoquée en moi le carnaval munichois et la bonne cuisine du sud.

— Vous allez voir... Ah! oui, on mange bien? Attendez!

Le complot prévoit le rassemblement — oh! bien par hasard — de quelques diplomates à la « maison Gatow » (prononcer *Gateau*) dans la banlieue. Une plage près du lac, des jardins, des salons confortables et des garçons stylés.

— Ce qu'il y a à déjeuner? Mais, monsieur, le *plat du jour*...

Et le maître d'hôtel prononce un de ces noms baroques que portent les mets les plus simples dans tous les pays. Il nous sert...

Une soupe à l'avoine, une sorte de porridge salé où flottent quelques carottes. Flotte aussi une tranche de bœuf bouilli. Quelle chose étonnante!...

Cela coûte 80 pfennigs, plus 1 mark 20 de taxe et 20 pfennigs

pour le service. Je fais contre mauvaise fortune bon cœur ; je feins de me régaler. C'était vraiment Spartiate...

Voilà... A midi, du bœuf à l'avoine dans une luxueuse hostellerie. Mais, le soir, des succulents poissons et de l'oie dans un bistrot de chauffeurs... Du café d'orge insipide, mais le luxe prodigieux des nouvelles constructions du régime, le « paradis terrestre » à l'usine Heinkel... Telle est l'Allemagne nouvelle...

■

Jeudi 16 février, j'ai visité l'usine d'aviation Heinkel, d'Oranienburg, à cinquante kilomètres de Berlin. Elle fabrique des bimoteurs de bombardement et un nouveau bolide de chasse qui approche le sept cents. Ce dernier reste secret et je ne pus entrer dans les ateliers où on le monte. Par contre, on m'a montré le reste sans restriction. J'ai donc vu la moitié d'une des deux usines Heinkel, firme avec laquelle rivalisent les Messerschmidt, B.M.W., Dornier, Henschel, etc., sans parler des maisons secondaires comme Burckel.

Sortant de ce quart d'usine Heinkel (qui doit représenter environ le vingtième de la fabrication allemande), j'ai vu soudain dans un champ cent vingt-quatre bimoteurs finis...

Moteur bâché, cent vingt-quatre mastodontes portant chacun un petit canon, des mitrailleuses, plus d'une tonne de bombes. Valeur totale : 400 à 500 millions de francs.

Une soixantaine d'autres attendaient l'ultime mise au point dans les hangars. Et mon guide indiqua, en passant :

— Il a fait mauvais ces jours derniers : on n'a pu réceptionner...

Autrement dit, en supposant quinze jours de pluie :

— Heinkel (précisons : la moitié de Heinkel) fabrique ici, en plus des chasseurs, quelque... deux cents... deux cent cinquante bombardiers par mois. Peut-être plus.

Et nous, nos progrès récents nous ont haussés au chiffre total de soixante et onze appareils pour le mois de février !...

Mettons cent !... Les Allemands fabriquent quinze fois autant que nous. *Au moins.*

■

Ils reposaient, à cent vingt-quatre, files profondes, masses compactes, autour de deux hangars de montage vastes comme des abris à Zeppelin. Y pénétrant, le visiteur sursaute...

Dans chaque hangar, trois files d'avions. Dans chaque file, une douzaine d'appareils presque terminés. Au-dessus de chaque file, un rail sur lequel glissent des palans. Quand une équipe d'ouvriers a achevé sa besogne particulière sur l'avion, celui-ci est soulevé par le palan, avancé, déposé devant l'équipe suivante qui y travaillera six heures durant. Puis il avance encore. Ainsi, toutes les six heures, trois bimoteurs parviennent au bout de la chaîne et sortent, réservoirs garnis, pilotes en place, prêts à voler. *Voilà pour un hangar !*

Le visiteur sursaute parce que son regard hésite à embrasser ces trente-six énormes machines, fraîches peintes. Elles sont l'assemblage de pièces géantes embouties par d'autres machines (machines-outils, celles-là), tandis que notre aviation artisanale hier encore travaillait à la main et mettait cent heures quand Heinkel met cent secondes. Les équipes de monteurs besognent posément, en *overalls* impeccables. Le rythme dictatorial domine ces hommes et ces avions, et toutes les six heures, au gong, $X \times 3$ nouveaux avions sortiront rejoindre les cent vingt-quatre qui attendent.

Or, cette perfection mesurable n'est rien.

■

Elle n'est rien auprès des perfections d'ensemble et de détail qui l'entourent, lui font cortège.

Cette usine pourrait être une termitière. Elle est — soyons ridicule tout à fait — un jardin d'Eden à sa façon. On ne peut pas plus la comparer avec une des nôtres qu'un maçon new-yorkais à 15 dollars avec un coolie-maçon shanghaïen à vingt sous par jour, l'auto de l'un avec le bol de riz de l'autre...

Heinkel a, supposons, dix mille ouvriers en trente ateliers — les chiffres exacts sont tenus secrets. Or :

Chaque atelier est isolé à cinq cents mètres du plus proche. Nul atelier n'en aperçoit un autre : les bois l'isolent, car Heinkel construit des avions en pleine forêt, et les trente

ateliers — sans étage — occupent évidemment ainsi, parmi les sapins, une étendue vaste comme le quart de Paris.

Pas de murailles, des vitrages, l'ouvrier ne voit que de l'herbe et des frondaisons. Et, dès les premiers beaux jours, dès le premier rayon de soleil, les vitrages se lèvent : l'ouvrier travaille dans la verdure.

Partout, d'autres merveilles d'anticipation :

La cuisine centrale? Un laboratoire géant; de l'émail, de la porcelaine; la foule des cuisiniers semble une réclame pour exposition de blanc. Des centaines de jambons, d'épaules de porc rôtissent devant un mur que l'électricité embrase. Sur wagonnets, dans des bassines thermos, les repas sont expédiés aux réfectoires qui complètent chaque atelier, avec une salle de repos et de loisir, une cantine, un fumoir.

Pas d'étages? Non, sauf une exception : là-bas, l'architecte a donné libre cours à sa fantaisie, un vaste bâtiment dessiné comme une accolade typographique. Au centre, un gymnase avec tout ce dont un jeune champion peut rêver. Du gymnase, des marches descendent vers un terre-plein où le faîte des pins se mire : la *piscine* (cinquante mètres sur quinze), des plongeoirs et la plus belle eau bleue, verdie par les ramures qu'elle reflète. Dans les ailes, des bains. Oh! pas les douches d'usage quotidien : chaque atelier a les siennes. Non, des bains spéciaux, tous les bains, salés, les boues, les massages sous l'eau, bains romains ou bains turcs, salles chaudes — sèches ou humides — ici pour les hommes, là pour les femmes; et la salle des rayons ultra-violets.

— Il faut une ordonnance du médecin?

— Point. Nos gens y viennent quand ils en ont envie; les gosses y accourent par bandes, de la « cité » voisine.

J'y suis venu par de courbes sentiers sablés, embaumant la Sologne, depuis l'école d'apprentissage.

Les apprentis? Leurs yeux rient. Après l'examen d'entrée ils ont, chaque jour, quatre heures de classe et trois de travaux pratiques... « A cinq cents, je crains qu'ils ne mangent plus que le reste de l'usine... » Cela se voit à leurs joues rondes. Et leurs champs de sport font des clairières un peu plus loin.

La chauffe fait une clairière; plus loin l'« hôtel » des dynamos en forme encore une. Des canalisations souterraines, de là,

portent la force et la chaleur aux autres îlots de travail parmi les bois. Elles se faufilent, le long des corridors souterrains, contournant des cryptes, car...

■

Car ces édifices disséminés dans la forêt, cette admirable architecture apparente en verre, en fer, en travertin ne constituent que la moitié de l'usine : à chaque bâtiment posé *sur* la terre correspond un double *sous terre*. L'entreprise que nous voyons au travail possède sa sœur jumelle, creusée *sous* la forêt, dont la machine bien graissée attend la guerre et le risque de bombardement ou de gaz pour embrayer. Sous les bureaux sont d'autres bureaux, avec des tables, des chaises, des planches à dessin ; sous les ateliers, d'autres presses, d'autres riveteuses, prêtes à démarrer. Et d'un « groupe de montage crypte » à l'autre, des couloirs souterrains, avec rails, courent sous nos pieds.

J'ai visité cette incroyable cité léthargique. La perfection des préparatifs — presque superflus — témoignages d'un luxe inouï de prévoyance, puisque Berlin étant peu vulnérable par l'aviation, des fabriques disséminées parmi les arbres le sont moins encore — m'a vraiment fait alors penser à un film d'anticipation. Comme j'étais loin de nos usines ou de celles qui les surpassent en Amérique. Oui, j'avais dépassé les limites de notre imagination.

L'électricité s'allume. Paraissent des corridors, des bureaux, des ateliers — morts. A chaque extrémité la chambre de défense contre les gaz. Pendues, des combinaisons de caoutchouc spécial, des masques, des cagoules, des bottes d'ogre imperméables avec le nom de l'usager. Au milieu de la pièce, un jet de liquide absorbant. Pour le cas où l'électricité serait coupée, des surfaces phosphorescentes qui doivent remplacer l'éclairage. Les soupiraux sont hermétiques. Les gaz n'entrent pas dans les ateliers morts.

■

Morts ? Pas tellement. On a changé l'eau ce matin dans les brocs. (Eh ! si la guerre éclatait aujourd'hui !...) Mon guide indique un croisillon dans le mur :

— La radio... Pour qu'en déjeunant, les ouvriers cloîtrés ne s'ennuient pas.

— Et cette boîte?

— Ah! oui... On va la ranger. Pour le cas où les bombes briseraient les antennes de radio, nous avons un phono dans chaque fumoir souterrain. Et, naturellement, nous ne voudrions pas passer à nos gens des disques périmés! Alors, à toutes fins utiles, chaque mois, les phonos sont mis à jour. On les gratifie des derniers succès.

Le directeur général est un ancien ouvrier, soldat héroïque, sévère et bon garçon, qui fait tout, voit tout.

Il voit d'autant mieux tout que (à moi Wells et Hollywood!...), de son bureau, un appareil qui combine la radio et la télévision lui permet à tout moment d'examiner ce qui se passe dans chaque partie de l'usine et de converser avec n'importe quel ouvrier au travail, n'importe quel bureau, contremaître, ingénieur.

■

J'ai passé une journée dans le camp de concentration d'Oranienburg-Sachsenhausen.

Une discipline rigoureuse règne. Très vite, le visiteur s'aperçoit qu'elle n'est pas plus stricte que celle à quoi sont soumis les soldats allemands; mais cette constatation ne le rassure pas. Car les soldats sont de jeunes gars solides, leur garde à vous donne une impression de santé, de puissance; au contraire, les claquements de talon des détenus, plus âgés, mal fichus, parfois des vieillards et ci-devant intellectuels, font peine à voir. Les mêmes gestes, imposés à des recrues et à des prisonniers, produisent chez l'observateur des réactions bien différentes. Ici, cela sent le servage.

Et cette impression est aggravée par l'aspect physique des détenus. On croira au paradoxe, mais j'affirme que le crâne ras, mode favorite de l'Europe centrale, ne va qu'aux obèses. La maigreur, sous le rasoir, produit de véritables cadavres ambulants. Or, tous les prisonniers sont rasés totalement et de près. Vision sinistre. De plus, leurs accoutrements *feldgrau* n'ont pas été revus par de grands tailleurs. Aussi,

deux heures durant, me suis-je vraiment senti mal à l'aise ; j'avais honte de mon confort et de ma liberté.

■

— Si vous sentez le moindre doute, laissez-moi vous donner un conseil : demandez aux détenus de relever leurs manches. A tous, si vous voulez. Demandez à quelques-uns, au hasard, de vous montrer leur poitrine ou leur dos nu.

J'étais persuadé que tous les camps de concentration allemands ne contiennent que des condamnés politiques. Or, le général commandant le camp de Sachsenhausen prétend commander surtout à des condamnés de droit commun. Je visite le camp depuis une heure. Et je vais m'inspirer de son avis.

Voici justement un grand gaillard en tenue d'intérieur — mi-bourgeron, mi-pyjama — qui me dépasse, une gamelle de rata à la main.

— Vous ne travaillez pas? (Car les travailleurs, en ce mois de février, portent, sur leur chandail, un feldgrau de la guerre qu'ils achèvent d'user...)

— Non, je suis en observation pour maladie.

— Vous paraissez bien robuste...

— Aortite... Je porte le rata à un autre malade...

— Voulez-vous relever votre manche droite?

Inquiet, l'homme s'exécute. Un cœur percé d'une flèche rouge paraît et une queue de serpent dont le corps s'enroule au-dessus du coude ; les écailles du serpent sont multicolores. Du joli tatouage, du beau travail.

— Maintenant, prononce le général, présente-toi. Tu sais bien que tu aurais dû commencer par là, avant de répondre à aucune question...

Le tatoué reprend son garde à vous, se raidit, dresse la tête et crie de toutes ses forces :

— Hermann, Franz, de Berlin, souteneur professionnel, je salue monsieur le général führer du camp...

— Voyez-vous, souteneur... Allons, sauve-toi. Attends. Dans quel atelier travailles-tu?

— Ébéniste qualifié, marqueterie.

— Bon. File... Le triangle brun sur sa veste désigne un asocial...

Nous entrons au chaud, dans le bureau voisin pour examiner la cartothèque. Bond du scribouillard qui, travaillant seul dans cette grande pièce, se dresse, fixe et hurle :

— Bureau cartothèque ! Un homme au travail. Rien à signaler. Loewe Nathan, condamné politique, récidiviste, je salue monsieur le..., etc...

— Tombe la veste...

Loewe obéit. Une collection de dames s'étale sur sa poitrine. Le dos offre (drôle d'idée...) une usine crachant de la fumée et, dans la fumée, un serpent (encore !) sur lequel se détache, à l'encre rouge : « Tout, mais pas cela. »

— D'accord, mon général. Vous aviez raison et je vous crois sur parole pour les autres. Mais concédez-moi que les tatouages ne prouvent pas grand'chose puisque ce condamné politique en est couvert...

— Les choses ne sont pas si simples... Loewe ! Tu tires ton second séjour au camp ? Raconte tes condamnations...

— La première fois, j'ai été pris pour carambouille. Relâché après six mois. Mais j'ai sauté sur la première occasion d'argent facile : il s'agissait de transporter en auto des ballots de tracts contre le Reichsminister Gœbbels. « Ils » m'ont poissé. Me revoici.

— Voyez, conclut le commandant. Il mérite bien peu son triangle rouge (l'insigne des condamnés politiques).

— Ne porte-t-il pas un nom juif ?

— Oui... Un malchanceux... Un Juif l'avait adopté. Il voudrait bien changer d'état-civil, mais, après ses hauts faits, il peut se brosser... A propos de Juifs, je vais vous en montrer quelques trognes.

Un des divertissements les plus appréciés par les nazis consiste à rassembler des photographies d'Israélites obèses, aux traits bien marqués, surpris, si possible, en des poses grotesques. La grande exposition antijuive de Munich leur en a fourni un prodigieux modèle.

Il feuillette les pages de son « album spécial » et s'esclaffe :

— Regardez-moi celui-ci... Et celui-là ! Et cet éléphant ! Oh ! ces oreilles décollées ! Ce pif ! Et cette bouche, donc !...

— Tous des prisonniers, semble-t-il ? Nous sommes loin

du « droit commun ». Ils ont été arrêtés parce que Juifs, je suppose...

— Et vous vous trompez ! Nos Juifs portent un triangle jaune, indication raciale ; mais, par-dessus, un autre triangle précise le motif de la condamnation : rouge (politique), rose (pédéraste), brun (asocial), vert (criminel), indigo (objecteur de conscience), bleu (émigrant), etc. Même au cours de la « grosse aktion » qui a suivi l'assassinat de vom Rath, il y eut toujours, sinon une vraie raison, tout au moins un prétexte légal à la détention. Il fallait les soustraire à la vindicte populaire...

■

— Pouvez-vous me donner les proportions des diverses catégories ?

— Oui, mais seulement pour mon camp :

» Les plus nombreux sont les asociaux : plusieurs condamnations (sans qu'il y ait crime proprement dit). Dans cette catégorie entrent les indécrottables, ceux qu'il faut rééduquer : vagabonds (les tziganes, par exemple... j'en ai quatre cent cinquante), les mendiants qui s'obstinent malgré l'interdiction, les souteneurs, bref, toutes les formes du refus de travail. Disons 55 p. 100.

Les assassins, meurtriers, 10 p. 100.

Détenus politiques, 10 p. 100.

Les « sérieux étudiants de la Bible », 6 p. 100.

« Juifs » des diverses rubriques, 12 p. 100.

Invertis, 1 p. 100.

Émigrants, 1 p. 100.

Nazis indignes, 1 p. 100.

Récidivistes, 3 p. 100.

Reste un insigne rond qui s'applique aux évadés ou à ceux qui ont tenté de s'évader ; mais ce sont des oiseaux rares, on ne saurait les chiffrer.

■

a) Donc : un bagne où l'on réforme en châtiant. Le détenu sortira. Quand ? Cela dépend de sa conduite. Les condamnés politiques ou religieux peuvent acheter leur liberté en reconnaissant le régime ;

b) Quatre sur cinq des détenus sont de droit commun. Les politiques ont les « bonnes places » ; on se fie à leur « honnêteté » ;

c) Les vraies victimes, ce sont les protestants (sérieux étudiants de la Bible ou objecteurs de conscience). Ah ! ceux-là !...

De dix-sept heures à sept heures, la garde laisse les prisonniers à eux-mêmes. Elle se tient hors du camp. Ils lisent, mangent, vont à la cantine, devisent, écrivent... Seuls, les objecteurs de conscience sont privés de tabac, de cantine, de correspondance. On les tient bouclés dans des baraques à part, entre des barbelés et un fil sous haute tension ; ils ne peuvent parler avec les autres.

— Pourquoi cette rigueur, commandant ?

— Des serpents ! Trop dangereux !...

— Pourtant, étudier la Bible semble bien anodin...

— Ah ! oui ? Interrogez donc celui-ci...

Trente ans, l'œil bleu transparent ; il accepte l'interview avec un évident dégoût méprisant.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que j'ai adoré Dieu.

— C'est faux (le commandant intervient). Reconnais-tu le Führer ?

— Je n'ai qu'un Führer, Jehova.

— Mais tu sais que Hitler gouverne l'Allemagne !

— Seul, Dieu a pouvoir de commander aux hommes.

— Où est-il, ton Dieu ?

— *Im Universum.*

— Et moi, ne suis-je pas le commandant du camp ?

— Oh ! créature de Dieu, faites pénitence...

— Mais il est écrit : « Rends à César... »

— Il est écrit : « Tu ne tueras point... »

— Rien à en tirer, conclut le commandant. Des sectaires, des exaltés ou qui simulent bien...

— En fait, intervient un autre général, le Reich a toléré longtemps une opposition strictement religieuse, morale d'apparence. Aussi les opposants de tout poil s'y sont-ils mêlés. Au lieu de quelques milliers de puritains fanatiques,

l'appoint communiste en a donné des centaines de mille. L'argent leur vient de Suisse, parce que tous les antifascistes du monde ont vu là, eux aussi, le meilleur moyen de combattre l'hitlérisme. Ils publient des journaux secrets, distribuent des tracts. Impossible de les repérer, de sévir. Et le résultat, le voici : c'est ce camp à l'intérieur du camp, ces baraques punitives plus dures qu'aucune prison. Les « sérieux étudiants de la Bible » y sont.

Le commandant sourit :

— Je me demande combien il y a de vrais puritains parmi eux... N'importe, ils jouent bien leur rôle. J'ai appris la Bible par cœur pour essayer de les chiper en défaut, mais je n'y parviens pas.

■

Politiques et objecteurs se libèrent s'ils signent le désaveu de leurs erreurs. Avec notre foi française, en le système D, je ricane :

— Ils doivent tous signer...

— Non, car ils tiennent à leur point de vue...

— Ne pourraient-ils feindre?...

D'abord stupéfaits, mes interlocuteurs comprennent.

— Mentir? Oh! c'est difficile, car une fois rentrés chez eux, ils seront sous surveillance policière. Au moindre manquement, retour au camp et cette fois-là, pour de bon...

» Et puis, je les interroge longuement. Les moins résolus se coupent... S'ils ne se coupent pas, je réunis une assemblée générale de leurs congénères ; j'exige un exposé oral complet du renégat. Les autres lui répondent, l'insultent, le maudissent. S'il n'est pas absolument décidé, il ne résiste pas, des paroles lui échappent qui révèlent ses intentions véritables.

— Ne pourraient-ils avoir combiné ensemble de le laisser partir pour qu'il reprenne la propagande, le prêche?...

Cette suggestion étonne, gêne mes hôtes. L'Allemand n'admet que certaines hypocrisies au service de la patrie. Mais il semble bien que prisonniers et geôliers respectent une règle de jeu minimum et que chacun se fasse une trop haute idée de son propre personnage pour jouer la comédie...

■

Autre étonnement : je voulais savoir des choses, un tas de choses sur les châtiments corporels. J'avais cru qu'il me faudrait extirper des tuyaux à de doucereux et cruels geôliers. Or, je trouve en face de moi des soldats fiers de leur mission, qui tâchent de la remplir au mieux, la connaissent bien et se moquent de la propagande. Brutaux peut-être, mais pas tartufes pour un sou. Et, sans que j'aie eu besoin de poser la question, le général, cinq minutes après mon arrivée déclare tout de go :

— Avec certains hommes, à partir d'un certain degré d'opposition, de fanatisme, il ne sert plus à rien de raisonner, de menacer, d'annoncer des prolongations de détention (rabiot), de les priver de tabac, de lettres (ces hommes ne fument pas et macèrent dans leur solitude...), les coups seuls portent.

» Pas plus qu'il ne sert de menacer de rabiot ou de privations, un *dur*, un assassin. Il faut la schlague. Seule, la schlague apaise certains tempéraments.

» Elle est réglementaire dans les camps : vingt-cinq coups maximum en présence du médecin, des autorités, des détenus. Et sur l'ordre de Berlin uniquement...

J'entre dans la cellule d'un Germano-Polonais, passé aux verges la veille — après s'être échappé, avoir commis douze hold-up et tué trois personnes. Le tribunal allait le condamner à mort. Le commandant du camp s'y opposa :

— La belle punition !... Non. Rendez-le moi. D'abord, que je le montre aux autres détenus et qu'ils sachent bien qu'on ne s'échappe pas de mon camp. Ensuite, je le ferai fustiger en public : ça leur donnera à réfléchir. Puis il ira au cachot.

Je le vois au cachot. Au cachot noir. Une cellule sans fenêtre, sans meubles. Six mètres cubes d'air dans du ciment. Il répond aux questions ; il garde un semblant d'espoir, puisqu'on lui a laissé la vie.

■

Ces hommes sont aux travaux forcés.

Neuf heures de travail — rééducation — le reste du temps, libre.

La bonne conduite procure : un travail spécialisé, des filons (bureaux, cuisine, ordonnance), la libération...

La mauvaise conduite ? Les travaux corporels les plus durs, des privations (tabac, cantine, lettres), le casernement sous surveillance aggravée (pour les fortes têtes et objecteurs), le cachot clair (bat-flanc, une couverture, nourriture froide trois jours, chaude la quatrième), le cachot noir (ciment sans meuble ni lumière, pain et eau), la schlague.

■

L'infirmerie est un miracle de propreté. Le médecin claque des talons et rend compte en hurlant de la situation, puis il montre les dortoirs, la salle d'opérations... de castration...

— Nous opérons les sadiques et les grands criminels. Nous les opérons *complètement*. Vous pouvez voir deux eunuques dans les lits de la salle voisine...

Hâves, jaunes, les yeux désespérés, les draps relevés jusqu'à la bouche, deux hommes me regardent farouchement. Le chirurgien a réduit définitivement leurs mauvais instincts. Il essaie de leur faire avouer leurs forfaits : deux viols et un meurtre pour l'un, trois assassinats pour l'autre. Ils grognent ; ils se tournent de l'autre côté.

JEAN FONTENOY

UN HAMLET NOIR[1]

Ces réunions se tenaient en une localité de la banlieue, dans une salle assez petite, faiblement éclairée. John n'y vit que peu de personnes de connaissance. Arrivés tard, nous ne trouvâmes plus de sièges et dûmes rester debout, adossés au mur du fond.

Sur l'estrade, un Africain, proprement vêtu à l'européenne, discourait en bon anglais ; son thème (de même que celui des orateurs suivants) était la protestation des Noirs contre l'injustice des Blancs.

« Les Blancs disent que le diable est noir ; mais, dans notre religion, il n'y a pas de diable. Il nous semble, à nous, que le diable doit avoir la peau blanche. »

Cette boutade fut vivement applaudie ; John avait l'air content. L'un des orateurs fit ressortir l'iniquité de la taxe de capitation, qui frappe tous les indigènes, à raison d'une livre par an, en plus de tous les impôts indirects qui sont payés par l'ensemble de la population. Les chômeurs noirs, incapables de s'acquitter de cette taxe, sont arrachés à leurs misérables foyers et jetés en prison.

Un auditeur prit la parole pour raconter qu'un cortège funèbre avait été arrêté par la police et les parents du mort emmenés, pour n'avoir pas payé la taxe ; une femme resta seule avec le corbillard. « Honteux ! honteux ! » cria-t-on de toutes parts.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février, 1er et 15 mars 1939.

Le conférencier reprit : « Il y a de méchantes gens chez tous les peuples et les policiers sont des ruffians, de par leur profession. Mais ce n'est pas à eux qu'il faut nous en prendre ; ils ne sont pas responsables ; ce sont ceux qui font les lois, et ceux-là nous détestent. Ce sont eux qui ont imaginé cette loi des permis, qui fait de n'importe quel Africain inoffensif une proie pour la police. Le passant blanc que nous croisons dans la rue ne nous frappe pas comme le policier, mais il nous blesse d'une manière bien plus douloureuse. C'est à lui qu'est imputable l'état scandaleux des taudis urbains, où l'Africain est obligé de payer des loyers exorbitants pour des logements où le propriétaire blanc ne mettrait pas ses bêtes. »

Un autre orateur parla de la différence des salaires payés aux Blancs et aux Noirs pour le même travail, de l'hypocrisie des lois sur les boissons fortes, de la conduite méprisable des petits fonctionnaires... Mais son débit était monotone et agaçant. Le public commença à remuer, à ne plus écouter ; à la fin, quelqu'un cria : « Va dire tout cela aux Blancs ; nous le savons ! » Des cris et des rires éclatèrent.

Pendant tout ce temps, mon attention avait été attirée par l'attitude calme et digne d'un grand noir, d'aspect imposant, assis sur l'estrade. Il avait gardé le silence, écoutant avec soin chaque orateur. Quand l'auditoire se mit à devenir bruyant, il se leva ; aussitôt, le calme se rétablit. La voix de cet homme était profonde, résonnante ; il articulait clairement, distinctement, sans hâte.

« Mes amis, dit-il, vous avez raison. Il est inutile de continuer à répéter nos griefs ; le Blanc est sourd à nos plaintes. Pour lui, nous ne sommes que des manœuvres, rien de plus ; il ne veut savoir ni comment nous vivons, ni ce que nous mangeons, ni comment nous nous distrayons ; il nous accorde moins de soin qu'à son cheval qui, lui du moins, est abrité et nourri après sa journée de travail.

» Il est vain de parler avec amertume ; il ne faut pas songer à une revanche. C'est le système tout entier qui doit être changé : le Noir, non moins que le Blanc, doit participer au destin de l'Afrique. Les politiciens blancs sont des hypocrites et des menteurs, quand ils parlent de leur civilisation ; c'est une civilisation par laquelle ils espèrent maintenir des

millions de Noirs à l'état d'esclaves. Il faut que nous nous développions de la même manière que les autres races civilisées, blanches, brunes ou jaunes. Dieu n'a pas distribué l'intelligence et le cœur selon la couleur de la peau. Je ne pense pas, qu'au fond, les Blancs croient à une infériorité inhérente à notre race. C'est une assertion par laquelle ils cherchent à calmer leur conscience. Quand ces mêmes Blancs veulent nous convertir au christianisme, ne nous disent-ils pas que tous les hommes sont égaux devant Dieu? Ce n'est que lorsque nous demandons davantage d'argent, de meilleures conditions de travail, un niveau de vie plus élevé, que la couleur de notre peau devient un obstacle! Pourtant, malgré cette infériorité, il est des gens de notre race qui égalent les Blancs; il en est qui sont devenus médecins et avocats, munis des mêmes diplômes que les Blancs; rappelons-nous et rappelons aux Blancs d'ici à quoi parviennent nos frères, les nègres d'Amérique.

» Une autre arme sinistre, dont se servent les Blancs pour nous maintenir à l'écart, est notre prétendu désir d'épouser les blanches. Ils prétendent que c'est pour protéger leurs mères et leurs sœurs qu'ils nous briment. Mais croient-ils sincèrement que nous préférions leurs femmes aux nôtres? Parce qu'on entasse des milliers de jeunes Africains dans les mines et dans les villes, sans femmes, il arrive, de loin en loin, qu'un viol soit commis. Cela suffit-il à confirmer leur théorie? Demandez-leur ce qui se passe en Europe quand les armées vivent parmi les civils! Les Blancs sont-il moins coupables quand ils séjournent, sans femmes blanches, parmi les Bantus? Combien de femmes indigènes n'ont-ils pas violées en pareille circonstance?

» Quant à nous, nous ne désirons pas nous mêler aux Blancs de la façon qu'ils supposent; nous n'avons pas l'ambition de voir à nos enfants des peaux de couleur. Non, ce que nous voulons, c'est prendre part à l'exploitation de notre pays au lieu d'être considérés comme un fardeau et un problème. Nous demandons à mettre en œuvre les ressources de la nature, les découvertes de la science, tout ce qui peut contribuer à rendre notre existence meilleure, plus saine, plus heureuse, plus complète. Mes amis, écoutez les conseils d'un homme

âgé. Laissez les batailles aux animaux ; souffrez en silence, mais instruisez-vous. Le monde change. L'ancienne société est en train de crouler ; les vieux systèmes sont condamnés. Devant nous s'étend un avenir neuf et vierge. Il faut nous préparer à cet avenir ; apprenez à lire et à écrire ; apprenez des métiers, prenez une profession. N'écoutez pas ceux qui vous engagent à retourner à la vie des kraals. La vie des kraals ne fait pas partie du monde d'aujourd'hui ni de celui de demain. Devenez civilisés, instruits, et le Blanc vous traitera autrement. Vous êtes ignorants, incultes, primitifs dans votre façon de penser, mais ce n'est pas de votre faute ; le Blanc vous a abaissés. Ceux qui comprennent votre situation vous plaignent ; cela ne sert à rien. La pitié ne dure pas et elle ne détruit pas la peur. Je dis bien la peur, car c'est elle qui est à l'origine de l'attitude des Blancs à notre égard. Ils ont peur de nous ; ils nous tiennent pour des sauvages et ils nous craignent. Nous ne voulons pas être tenus pour des sauvages ; nous voulons progresser, nous voulons de l'instruction, les fruits de la civilisation. Aujourd'hui, nous pouvons l'obtenir. C'est cela que vous devez exiger ; c'est votre droit ; vous l'avez payé de votre sueur, de votre sang, de votre argent. Il faut penser à vos enfants ; ce que vous ne pouvez obtenir pour vous, donnez-le leur ; faites qu'ils désirent s'instruire, se civiliser. Alors, ils relèveront notre peuple !

XII

On n'était qu'à quelques jours de l'expropriation de Swartyard, et pourtant John demeurait obstinément inerte ; il ne faisait aucune démarche pour trouver un nouveau logement. L'anthropologiste et moi, nous allâmes le voir afin de le raisonner et de l'aider. Son accueil fut empreint d'ironie et de dédain. Il s'était récemment convaincu que je ne m'intéressais à lui que pour mes fins personnelles ; il n'éprouvait plus à mon endroit la moindre gratitude et considérait, de même, les secours matériels que lui apportait l'ethnologue comme la simple rémunération de services rendus. Ses voisins

et lui se croyaient victimes d'un caprice des Blancs ; ils étaient aussi désemparés que des fourmis jetées en un instant hors de leur nid par le coup de pied insouciant d'un petit garçon. Leur irritation s'accentuait du fait que les autorités venaient de décréter que les mulâtres pourraient continuer à habiter la cour ; seuls les noirs en étaient chassés et cependant les métis se livraient tout autant qu'eux à la fabrication illicite de la bière, au jeu et à la prostitution.

— C'est pour le bien des Bantous qu'on les évacue, nous efforçâmes-nous de lui faire comprendre ; des habitations décentes leur sont réservées dans certaines localités ; les cabanes de Swartyard ne sont même pas assez bonnes pour des bêtes ; si ces malheureux métis y restent, c'est parce qu'on ne leur a pas encore préparé de quartier.

Mais John, loin de se laisser persuader, éclata d'une colère qui nous surprit :

— Vous dites que les Blancs font cela pour notre bien ? Qui peut le croire ? Qui peut croire ces diables Blancs ? Tembu avait raison ! Le diable n'est pas Noir ; il est Blanc comme vous tous. Les Blancs nous rejettent, après nous avoir vidés de notre sang. Vous dites qu'ils veulent notre bien ; moi, je dis qu'ils veulent se débarrasser de nous ! Qu'ils nous rendent nos terres, et nous serons heureux de nous en aller, de vivre entre nous, loin de vous tous. Nous n'en voulons pas, de ces diables blancs...

Soudain, il se mit à bégayer et s'arrêta. Il aurait bien voulu répéter ce qu'il avait entendu dire par Tembu et d'autres, mais les mots lui manquaient. Sentant son impuissance, il s'effondra, aussi brusquement qu'il s'était emporté.

La vie des kraals et l'éducation première des Africains ne développent en eux ni la volonté ni la persévérance. Dans toute situation où ces deux qualités eussent été nécessaires, John cédait ou fuyait. Il ne savait pas non plus dire non : il préférait promettre, tout en sachant fort bien qu'il ne tiendrait jamais. Sa personnalité n'avait pas atteint le degré de maturité qui permet à un adulte normal de consentir ou de résister, d'être actif ou passif, selon les circonstances, et cela sans exagération dans aucun sens.

De plus, la dualité de son existence établissait en lui un

conflit perpétuel. Il n'est presque pas d'Africain qui ne mène, psychologiquement, une double vie. Les missionnaires, les fonctionnaires, les commerçants, les recruteurs de main-d'œuvre font pénétrer la civilisation européenne jusque dans les kraals les plus reculés. L'appât du gain a attiré les Africains de tout le continent noir dans les villes. Aussi chaque noir obéit-il en même temps à deux codes moraux, à deux codes légaux différents ; il prie deux Panthéons, il redoute en même temps les puissances surnaturelles et le pouvoir magique des Blancs. John, comme la plupart de ses congénères, usait le meilleur de son énergie en un effort continuel pour sortir du dilemne de ces deux tendances opposées, l'européenne et l'africaine. Ce combat intérieur est d'autant plus violent que l'Européen empêche le Noir de s'élever jusqu'à lui, sous prétexte que deux mille ans les séparent. Quand l'Africain s'efforce de s'européaniser, on lui enjoint généralement de rester fidèle aux traditions de ses pères ; mais quand il suit les coutumes barbares des kraals, on le traite de sauvage. Il est obligé de chercher un compromis et le trouve rarement.

John souffrait plus qu'un autre de cet état de choses. D'une part, il aimait la vie des Blancs ; il aurait bien voulu être pareil à Tembu, l'Africain civilisé. D'autre part, il était, plus que n'importe quel indigène, lié au passé par sa profession, puisqu'il était destiné à perpétuer son père, l'illustre *nganga*. Malgré son long contact avec les Européens, sa croyance au surnaturel demeurait aussi forte que s'il eût habité un kraal. Rien n'avait ébranlé sa certitude en l'existence des *midzimu*. Officiellement, il était chrétien ; l'Église, qu'il rattachait à d'agréables souvenirs d'enfance, lui était chère ; il aimait le Christ, les cérémonies ; il se plaisait à chanter des hymnes. Mais sa dévotion passionnée allait à ses *mwari*, plus spécialement à son père et à son grand-père.

Ce qui aggravait pour John la difficulté de vivre était qu'il n'avait aucun sens des réalités. Les relations de cause à effet lui échappaient, il ne comprenait pas les gens, ne savait ni analyser les faits correctement, ni prévoir les conséquences des événements. Il était, en somme, un incorrigible optimiste. Lorsque la situation touchait à l'intolérable, il souf-

frait d'abord avec résignation, ensuite, il prenait la fuite. Ce fut à ce moyen qu'il recourut quand la concurrence de son cousin Nathan lui devint pénible, dans son pays natal ; il se sauva du kraal ensorcelé, lorsque ses devoirs professionnels entrèrent en conflit avec son amour ; il nous fuyait, nous, ses amis blancs, chaque fois que nous devenions exigeants.

Au cas de John s'ajoutait encore un élément tragique, que j'appellerai l' « Hamletisme ».

L' « Hamletisme » livre un sujet à l'indécision et à l'hésitation, au moment précis où l'on s'attendrait à le voir agir, l'action étant alors le parti raisonnable et nécessaire.

Bien des hypothèses ont été émises pour expliquer l'incapacité d'Hamlet à venger le meurtre de son père. Les uns l'attribuent à son tempérament hypersensible, à une introspection excessive, à une indécision congénitale ; d'autres mettent son inaction sur le compte des circonstances extérieures, assez surprenantes, à leurs yeux, pour paralyser n'importe qui.

Le psychologue moderne rejette ces explications, tenant Hamlet pour un homme susceptible d'agir et la tâche qui lui incombait comme réalisable. L'hésitation d'Hamlet était due à un conflit intérieur entre son devoir filial et la répugnance à l'accomplir que lui causait une raison particulière. Hamlet n'a pas conscience de cette raison particulière ; son conflit est inconscient et échappe à son introspection.

Claudius a assassiné le père d'Hamlet et épousé sa mère. Ces deux événements ont bouleversé le jeune prince, car il n'a jamais cessé d'aimer sa mère. Ce second mariage a accru les désirs refoulés qu'elle lui inspirait et ruiné son espoir de remplacer son père dans l'affection maternelle. Le fait que l'usurpateur est son oncle rend la situation d'autant plus douloureuse ; inconsciemment, Hamlet est tourmenté par le complexe d'Œdipe ; toute sa force morale s'épuise dans ce conflit, ce qui, joint à d'autres facteurs psychologiques impossibles à étudier ici, le plonge dans une neurasthénie mélancolique. Les deux crimes que Claudius a commis aux yeux d'Hamlet : assassiner son père et épouser sa mère, Hamlet les avait ima-

ginés dans son enfance ; Claudius a donc exécuté ce qu'Hamlet avait inconsciemment désiré et refoulé ; telle est la trame de son tragique destin.

Avec l'intuition du génie, Shakespeare a su pénétrer au plus profond de l'homme et dépeindre une situation qui est commune à l'humanité tout entière ; c'est pourquoi le drame d'Hamlet est compris par les hommes de toutes races et de toutes nations ; il montre, d'une façon inégalée, cette lutte intime et sa fatale issue.

A première vue, comparer John, le médecin-sorcier, avec Hamlet, le prince danois, peut sembler absurde. Pourtant, la situation extérieure de John est très semblable à celle d'Hamlet. John n'est évidemment pas un prince, mais il descend d'une lignée de médecins et de chefs illustres ; il est l'héritier du *nganga* Chavafambira, comme Hamlet est celui du roi son père. Le père de John, lui aussi, est mort dans des circonstances mystérieuses ; il a été empoisonné parce qu'il avait commis le crime de tuer son plus jeune frère. Bien que John prétendît que le châtiment était l'œuvre des ancêtres, il soupçonnait Charlie d'avoir été l'exécuteur de la vengeance. Ainsi, Hamlet et John ont eu tous deux leur père assassiné et remplacé par leur oncle. Leur attitude à l'égard de leur mère présente une similitude remarquable. Hamlet aimait profondément la sienne et ne put jamais s'en détacher. Il s'éprit d'Ophélie, mais on sent que l'attrait qu'elle exerçait sur lui se rapportait d'une certaine manière à sa mère. Toutes deux l'ont trahi ; l'une, en servant d'agent à son père, Polonius ; l'autre, en épousant son oncle. Malgré cela, il l'aime toujours ; au troisième acte, les paroles qu'il lui adresse sont d'une étonnante douceur et pleines de pitié. Elle, de son côté, l'aimait passionnément. « La reine sa mère vit presque de ses regards », dit Claudius à Laërte.

Nous savons combien John aimait sa mère. C'était plus que de l'amour filial. Pendant la période la plus amicale de nos relations, il fit le rêve suivant :

— J'ai fait un rêve qui ne peut pas être bon. J'étais dans un lit avec ma mère ; nous avons eu le contact le plus intime. Je savais que c'était ma mère ; pourtant, je ne voyais pas son visage.

Il me dit ensuite combien sa mère était admirable, combien il l'aimait, étant enfant, à quel point ils étaient attachés l'un à l'autre. Il me raconta sur ce sujet plusieurs songes, dont je citerai le plus caractéristique :

— J'étais en Rhodésie, là où s'élevait autrefois la maison de ma mère. Mais la maison n'y était plus ; il n'y avait que de hautes herbes. J'y trouvai trois poulets noirs, très vieux. Celui du milieu marchait devant les autres ; il me parla : « Pourquoi as-tu ainsi perdu ta mère ? Il n'y a plus de maison. Il faut que tu reviennes chercher ces poulets. » Je répondis : « Je vais revenir. » En m'en allant, je rencontrai beaucoup de petits garçons ; ils allaient à l'école, comme les Bantous, pour la circoncision. J'étais le seul adulte. J'entrai dans la hutte consacrée ; les garçons y vinrent un à un et je les opérai l'un après l'autre. Bientôt, un vieillard vint m'aider à appliquer les remèdes, mais j'étais seul à manier le couteau.

Ce rêve et bien d'autres semblables, témoignaient de son désir de devenir le chef de sa famille. Les trois poulets, ainsi qu'il me le dit lui-même, étaient ses deux frères et sa sœur. Lui absent et son vrai père étant mort, il n'y avait pas de maison. Quant à Charlie, il l'ignorait complètement. Dans la seconde partie du rêve, il se voyait non seulement chef de sa famille, mais à la tête de tout le district.

John ne fut jamais pleinement amoureux d'aucune femme ; selon lui, la médecine l'avait toujours trop attiré. Mais qu'était-ce que cet attrait, sinon le désir de remplacer Charlie dont il avait été jaloux toute sa vie ? Même son amitié pour moi n'avait d'autre motif que sa volonté de dépasser Charlie, grâce aux connaissances que je lui communiquerais. C'était aussi en vue du meurtre spirituel de Charlie qu'il s'instruisait auprès de médecins Ba-Vendas et Zoulous. Les usages de sa tribu et la faiblesse de son caractère n'avaient pas encore permis à John de chercher effectivement à prendre la place de Charlie ; du reste, John fait preuve, dans tous ses actes, d'une indécision semblable à celle d'Hamlet. Elle ne s'exprime évidemment pas sous une forme aussi dramatique que dans la tragédie de Shakespeare ; mais la vie n'offre pas toujours une intensité d'émotion comparable à celle de la fiction.

Swartyard allait être fermé ; il fallait donc prendre une décision ; et John, une fois de plus, ne songeait qu'à fuir : fuir les Blancs, fuir Maggie, fuir ses clients. Il n'y avait que Tembu dont il aurait voulu ne pas se séparer. Nous lui offrîmes de l'argent pour qu'il pût, avec sa femme et l'enfant, retourner au kraal de Maggie. Il en fut stupéfait étant donné tout ce qu'il s'était laissé aller à nous dire. Le problème se trouva ainsi résolu sans qu'il eût à prendre la moindre initiative. Il en éprouva un immense soulagement ; il était comme un animal sur le point d'être pris, à qui l'on donne soudain le moyen de s'échapper.

XIII

Comme, malgré les lettres que je lui adressais fréquemment, j'étais sans nouvelles de John depuis plusieurs mois, je résolus d'aller le voir dans son kraal.

Il ne me fut pas très facile de le découvrir ; je ne connaissais que le nom du sous-chef du district, et un grand nombre de petits kraals ne portaient pas d'autre désignation que ce nom. Le voyage en voiture ne me prit que quatre heures, mais il me fallut plus d'une journée pour dénicher John. Il habitait dans la hutte de son beau-père George, à l'écart des autres, ce qui répondait à son caractère peu sociable.

Je reconnus la rivière, qu'il me fallut traverser à gué ; John me l'avait décrite, lorsqu'il m'avait raconté son initiation aux rites de la circoncision. Cette fois-ci, elle n'était pas à sec comme alors, et mon auto s'embourba dans son lit à demi-plein d'eau ; une douzaine de bœufs et autant d'indigènes parvinrent à l'en tirer ; parmi ces derniers se trouvait un jeune homme intelligent, qui sut m'indiquer où demeurait John.

— Ah ! oui, ce *nganga* étranger avec sa femme infirme ? Ils ont beaucoup d'ennuis, vous savez.

Je devais, en effet, m'apercevoir que les choses allaient au plus mal.

Maggie et John furent ravis de ma visite, surtout quand je leur dis que j'allais la prolonger plusieurs jours. Une hutte spéciale fut nettoyée en mon honneur ; les coussins de ma voiture furent arrangés de façon à me servir de lit ; on m'apporta un petit poêle sur une caisse de bois et des peaux pour couvrir le sol en terre battue.

Nous prîmes tous trois ensemble le thé et le souper, et nous conversâmes fort avant dans la nuit.

— Vous avez tort, docteur, de ne pas croire aux mauvais sorts. (C'était entre nous un sujet de controverses fréquentes.) Si vos morts sont contre vous, il n'y a rien à faire. Du reste, je ne leur ai pas sacrifié de chèvre.

Il faisait allusion au malheur qui le frappait dans la personne de Mawa, la mère de Maggie, que je m'étonnais de n'avoir pas encore vue. Les larmes aux yeux, ils me mirent au courant d'une de ces tragédies typiques de la vie des kraals que les Européens se plaisent tant à idéaliser.

A leur arrivée, ils avaient à peine reconnu Mawa, tant elle avait vieilli. Elle n'avait rien manifesté en les voyant, elle était demeurée assise dans un coin de la cour, immobile, inerte, fixant le vide avec des yeux morts. Maggie en fut si désespérée qu'elle se jeta à genoux devant elle et lui baisa les mains en pleurant. Mais Mawa ne sembla même pas reconnaître sa fille. Ses mains conservèrent la position que Maggie leur donna, « comme celles des malades que j'ai vus à l'hôpital, me dit John, et je compris que Mawa était devenue folle. Vous vous rappelez combien je l'aimais ? elle, si bonne, si vive, avec de si beaux yeux ! La retrouver ainsi, grise, vieille et maigre comme la mulâtresse. (Il devait faire allusion à Edith.) Et puis, cette douleur dans son regard... »

Quand je la vis, le lendemain, je constatai qu'en effet Mawa avait sombré dans le désespoir et l'apathie et présentait tous les symptômes de l'hypocondrie classique.

— Maggie a témoigné la plus grande affection à sa mère malade, me dit John ; elle l'a lavée, nourrie, elle a même essayé de plaisanter avec elle.

John était touché par cette attitude de sa femme ; il ne l'en croyait pas capable. Je dois avouer que je fus, de mon côté, surpris de voir John montrer plus d'énergie que je ne l'aurais

supposé. George était absent, visitant des clients dans des kraals éloignés, si bien que sa famille vivait dans un dénûment absolu. Les deux enfants aînés de John, presque nus, avaient l'air malades, comme s'ils souffraient depuis longtemps de la faim. Heureusement, en l'absence de George, devenu le principal *nganga* du district, John put rapidement se constituer une clientèle ; les gens, sachant que Mawa et les siens n'avaient que lui pour soutien, ne se faisaient pas prier pour payer ; il eut bientôt des chèvres, des poulets et plusieurs sacs de blé, de sorte que les enfants ne tardèrent pas à reprendre assez de forces pour se remettre à jouer. Mais Mawa ne sortait pas de son état de prostration ; néanmoins, Maggie prenant soin de la faire manger, elle perdit son aspect squelettique.

John savait que la folie était due au poison ; mais qui avait empoisonné Mawa ? Et comment ? Le poison avait-il pénétré par la tête, par le cœur ou par l'estomac ? Il était plus difficile de résoudre ce problème que de procurer des vêtements et de la nourriture à la famille ! Quand il avait essayé, en sa présence, de consulter les os, Mawa s'était mise à hurler de peur, et était même tombée sur lui à coups de poings. La coopération du patient étant indispensable pour l'interprétation, le diagnostic et le traitement, il dut renoncer à ce moyen et ne compta plus que sur sa propre mère pour l'éclairer, en songe.

La rumeur publique accusait la seconde femme de George d'avoir maltraité Mawa ; elle vivait, avec les enfants, dans la cour voisine. Cette femme passait pour sorcière ; elle était crainte et détestée. Des passants et des voisins déclaraient avoir entendu des cris de femme au milieu de la nuit ; on avait trouvé Mawa dans la cour de la sorcière, à demi-évanouie et saignant d'une plaie à la tête. John m'affirma qu'elle avait une cicatrice à la tête, ce qui permettait d'ajouter foi à cette histoire. May, la plus jeune des sœurs de Maggie, se rappelait avoir vu souvent George mettre des médicaments dans la nourriture de sa mère, et elle avait remarqué que, depuis lors, elle était devenue plus triste et moins vive. Il lui prenait de temps à autre des crises qui duraient généralement deux jours, au cours desquelles elle battait les enfants,

brisait tout ce qui lui tombait sous la main, tout en parlant sans arrêt, disant « principalement des bêtises » et lâchant parfois un flot d'obscénités.

Depuis que George était parti et que la sorcière n'approchait plus d'elle, ces crises avaient disparu. Mais son agitation trahissait par moments une terreur cachée et, lorsque John avait jeté les os, elle avait évidemment été la proie d'une de ces attaques de furie.

John et Maggie étaient convaincus que la folie de Mawa était l'œuvre de la seconde femme de George, mais ils la craignaient trop pour rien entreprendre contre elle. Leurs rêves leur démontraient qu'elle continuait son entreprise démoniaque ; malheureusement, les remèdes de John étaient impuissants contre sa magie ; il aurait fallu la tuer, mais John n'avait pas été instruit dans la science des poisons.

J'étudiai soigneusement Mawa pendant les deux jours suivants : elle était atteinte de folie cyclique, les périodes d'abattement alternant avec les crises de frénésie. Je ne pouvais donner à John et à Maggie l'espoir d'une guérison : je leur conseillai de la faire entrer dans un hospice pour malades mentaux. Cette proposition souleva leur indignation.

— Voulez-vous, me dit John avec amertume, la mêler à ces centaines de gens que j'ai vus dans la cour, avec vous ? Vous savez bien que les Blancs ne comprennent pas les indigènes fous ; ils ne les gardent là que pour les faire mourir.

Avant de partir, je recommandai à John de bien surveiller sa belle-mère quand elle recommencerait à s'agiter.

Ce moment ne se fit malheureusement pas attendre ; un mois plus tard, elle fut saisie d'une nouvelle crise que personne ne prit au sérieux, l'attribuant à de nouveaux maléfices de la sorcière. C'était maintenant de la démence furieuse : Mawa se jeta sur ses propres enfants, Maggie reçut quelques mauvais coups ; un matin, tous les poulets furent trouvés dans la cour, le cou tordu ; chacun savait que leur mort était due à Mawa, instrument de la sorcière. Mais les *midzimu*, auxquels John sacrifia de nombreuses chèvres, se vengèrent sur la *abathakathi* : l'un de ses enfants, une petite fille de quatre ans, fut trouvée étranglée. Quelqu'un informa la police de P..., car, le lendemain, deux agents vinrent prendre le

corps de l'enfant et procédèrent à une enquête ; les empreintes digitales que portait le cou de la petite morte étaient identiques à celles de Mawa. Celle-ci fut arrêtée, déclarée coupable et folle, et envoyée dans un asile de déments. John, qui avait attentivement suivi le procès, l'y accompagna.

J'allai l'y voir ; la pauvre Mawa était maintenant atteinte de la peur d'être empoisonnée ou tuée. John tenait cette crainte pour fondée, certain que la sorcière était seule responsable de la démence et du crime de sa belle-mère. Je lui dis que la guérison serait fort longue, si toutefois elle se produisait, et je lui conseillai de retourner au kraal.

A ce moment, je ne me doutais pas de la cruauté de ce conseil et, maintenant encore, je ne peux me pardonner d'avoir aussi légèrement engagé John à regagner un endroit où rien ne l'attirait plus.

— Qu'est-ce que j'y ferais ? s'écria-t-il. Je ne suis que trop content d'y avoir laissé Maggie et les enfants ; pour moi, retourner au kraal serait me condamner à me battre avec George !

Je compris qu'il avait la nostalgie de Johannesburg et je l'y ramenai quelques jours plus tard.

Mes occupations ne me permirent pas de m'y rendre à nouveau pendant plusieurs semaines ; cependant, John, hésitant entre Johannesburg et le kraal, n'avait regagné ni l'un ni l'autre ; il était devenu l'ami d'un des gardiens indigènes de l'asile, un Xosa, nommé N'Komo, s'était établi chez lui et le suivait comme un chien... Je réussis pourtant à le ramener à Johannesburg.

◘

John y retrouva facilement ses amis ; l'un d'entre eux lui offrit de partager avec lui une chambre située à Sophiatown. Je lui envoyai de l'argent par l'intermédiaire de l'anthropologiste ; Simon lui prêta des couvertures et, chose infiniment plus précieuse, il lui ramena ses clients, ravis de son retour.

Je restai assez longtemps sans le revoir. Ses amis lui conseillèrent d'éviter les Blancs, dont la société n'apportait que déboires et de ne plus fréquenter les réunions, où la police

avait récemment procédé à des arrestations ; Tembu, lui-même, avait été jeté en prison. John suivit ces avis et reconnut qu'un *nganga* fait mieux de s'en tenir à sa profession, à ses cornes et à ses os. Je l'avais arraché à son ancienne vie, parmi les Noirs illettrés, païens et simples, et je ne lui avais rien donné, en échange de ce milieu où il avait été heureux. Il me comparait aux missionnaires qui avaient apporté aux nègres une religion nouvelle, mais qui avaient aidé à les priver de leurs terres. Tambu aussi était l'objet de ses reproches ; il avait contribué indirectement à le déclasser.

Un soir, il accompagna Simon à un bal noir qui dura deux jours et deux nuits ; ce fut en réalité, une orgie. Elle le laissa écœuré ; ivre, il avait dû participer à une bataille car il sortit de là blessé et contusionné ; il avait mal à la tête et éprouvait une fatigue intense. La police l'arrêta pour ivresse ; il eut à payer une amende de dix shillings et quitta la prison en piteux état.

Dégoûté de ces plaisirs grossiers autant qu'il l'était de la civilisation blanche, il redevint le *nganga* qu'il était avant de nous connaître, l'anthropologiste et moi ; il se mit même à pratiquer la sorcellerie et, bien qu'ignorant des poisons, il se mit à employer ses drogues avec des intentions d'empoisonneur.

Sa clientèle n'était pas aussi nombreuse qu'auparavant, mais ses besoins étaient simples ; il se négligea de plus en plus et présenta bientôt l'aspect du *nganga* malpropre qu'il méprisait autrefois.

Sa personnalité paraissait entièrement changée depuis son installation à Sophiatown. Je ne perdis pas tout contact avec lui, mais, pendant cette période, mon influence sur lui diminua considérablement ; néanmoins, nous restions amis.

XIV

A ce moment-là, la vie de John prit un tour si dramatique et se trouva si intimement mêlée aux conditions de la vie de l'Afrique du Sud, en général, que je ne pourrais, sans risquer de faire courir de graves dangers à diverses personnes,

continuer ma relation sans y apporter quelque artifice. Bien à contre-cœur, je me vois obligé de changer les noms des acteurs et de certains lieux, voire de modifier légèrement ces faits eux-mêmes. Ces procédés littéraires n'altèrent, naturellement, en rien la véracité de l'histoire de John.

L'intérêt qu'il m'avait inspiré m'avait amené à connaître un grand nombre de médecins-sorciers, de noirs évolués, d'indigènes de toute sorte, d'une façon plus intime que la plupart des Européens ; bon nombre des amis de John devinrent les miens. Quant à John lui-même, il avait fini par devenir pour moi un collaborateur des plus précieux.

Il me permit de profiter de la confiance illimitée que ses clients lui accordaient ; grâce à lui, ils consentirent à répondre à un questionnnaire relatif à la vie instinctive des Africains, du point de vue de l'amour et de la haine, étude dont les résultats furent aussi intéressants pour la psychologie que pour l'ethnographie.

On parlait beaucoup, à Sophiatown, d'une certaine *ngoma*, appelée Emily et de ses cures merveilleuses. Au début, John se méfia, les pratiques qu'il avait entendu décrire n'étant pas usitées par les *ngomas* du Manyikaland ; mais sa réputation grandissante éveilla notre curiosité, si bien que nous allâmes la voir, John prétendant être un malade.

D'autres clients attendaient dans la petite véranda ; pour nous faire patienter, le mari de la *ngoma* nous conta la vie de sa femme. Elle était née alors que sévissait la terrible épidémie de peste bovine, dont le souvenir n'est pas encore éteint ; le jour de sa naissance, les bestiaux se guérirent aussi vite qu'ils étaient tombés malades. Elle ne ressemblait pas aux autres jeunes filles ; refusant d'accomplir la moindre besogne, elle passait souvent des heures plongée dans ses réflexions ; elle ne se mêlait presque pas à ses compagnes et disparaissait parfois pendant plusieurs jours ; une fois, on ne la revit pas durant une semaine.

Elle eut une maladie : de la fièvre, un mal de gorge qui la rendit aphone ; une nuit, qu'elle étouffait comme si elle avait eu du feu dans le gosier, elle quitta la hutte et se rendit à la rivière. Elle descendit dans l'eau, conduite par une femme borgne qui la présenta aux petits génies, habitants de la

profondeur des ondes ; après avoir passé sept jours parmi eux, elle grimpa le long d'un poteau noir et sortit de la rivière ; la vieille borgnesse lui donna deux bottes de racines, l'une de racines rouges, l'autre, de racines blanches, et la jeune fille rentra chez elle. Pendant longtemps, elle fut très malade ; on voyait sur ses bras et sur sa tête des traits de peinture blanche, œuvre de la borgnesse ; ces signes prouvaient qu'Emily avait été choisie par les esprits.

Un *nganga*, qui vint au kraal, enseigna à Emily la sorcellerie et l'emploi des remèdes. Après cela, Joseph Mazulu, le plus illustre des médecins du Pondoland, lui perça les oreilles, mit une drogue dans les incisions, et depuis lors, Emily comprit le langage des esprits. Pendant longtemps, les gens la crurent folle. Une fois, un policier blanc voulut l'arrêter et l'envoyer à l'asile, mais le grand docteur la protégea.

— Il est vrai, me dit John, que les Blancs envoient souvent les *ngomas* à l'asile, parce qu'ils les croient folles !

— Maintenant, conclut le mari sur un ton solennel, les esprits viennent chaque jour lui parler ; mais quand on la contrarie, les esprits disparaissent ; c'est très mauvais. Elle se fâche quand on refuse de lui donner de l'argent ; alors, elle tombe comme morte et les esprits s'en vont.

L'un après l'autre, les clients payaient au mari la somme requise et pénétraient dans la maison. Quand vint le tour de John, je l'accompagnai. La chambre était chaude et à demi-obscure ; écarquillant les yeux, je parvins à distinguer, assise sur une chaise de bois, dans un coin sombre, l'énorme masse de la *ngoma*. Son aspect me stupéfia : le visage était tellement bouffi que ses yeux semblaient deux minuscules perles de verre noir ; son nez gonflé s'épatait au-dessus de ses lèvres épaisses ; le coussin de chair que formait son menton reposait sur sa poitrine. Une blouse sans manches couvrait ses seins volumineux et laissait voir ses bras, lisses et doux comme ceux d'un gigantesque bébé noir. Sa jupe de cuir souple moulait son ventre, étalant de nombreuses broderies de perles rouges et bleues. Elle portait ses calebasses en bandoulière, accrochées à des cordons de perles et recouvertes chacune d'une housse également brodée. De longs colliers s'enroulaient autour de

son cou ; elle avait la tête nue ; ses cheveux laineux, mêlés de laine noire à repriser, étaient tressés et formaient une boucle au-dessus de son œil gauche. Des parents et des visiteurs, assis sur le sol en terre battue, écoutaient, bouche bée, le flot de paroles qui s'échappait sans cesse des lèvres d'Emily. Elle usait savamment de sa voix sonore de contralto : changeant à volonté de rythme et de timbre, elle jouait des nerfs de ses auditeurs avec l'assurance d'un artiste consommé.

John fut fort impressionné par cette ambiance ; il supplia la *ngoma* de consulter les esprits à son sujet. Elle parla d'abord d'une voix douce, qu'elle renforça en la rendant plus grave ; soudain, elle s'arrêta et garda toute une minute un silence absolu. On n'entendait plus dans la pièce obscure et remplie de monde que la respiration des clients terrifiés. Puis, elle se mit à parler aux esprits employant non pas sa voix normale, mais un sussurement strident, pareil au vent d'hiver pénétrant par une petite fissure. Ses yeux étaient fermés ; elle les rouvrit brusquement et ils brillèrent comme deux points de feu dans son gros visage soufflé. Elle dit à John qu'il avait de la chance, car c'était du plafond de la pièce que les esprits parlaient. John me dit ensuite qu'au murmure de sa voix se mêlait un bruit semblable à celui d'un ruisseau lointain, faible mais distinct, éloigné mais rafraîchissant.

Nous attendîmes avec anxiété le message des esprits ; la chaleur était suffocante et l'atmosphère, lourde de sueur humaine. Emily prononça qu'ayant envoyé les esprits dans le pays natal de John, il fallait leur laisser le temps d'en revenir.

John me confia plus tard, qu'il n'avait pas confiance en Emily, parce que les esprits ne vont jamais rien chercher au loin et que d'ailleurs ils ne parlent pas devant témoins. « L'esprit était fâché. Il avait raison. Elle aussi doit être fâchée pour pouvoir entendre les esprits. Ma mère était pareille : quand elle se battait, qu'elle se disputait avec Patrick ou Charlie, elle se fâchait, elle avait mal au cœur et c'est alors que les esprits lui parlaient. »

Néanmoins, quand, après un silence déprimant, Emily se remit à parler, John l'écouta attentivement. Elle lui révéla qu'il était atteint de la maladie du tremblement. Effective-

ment, John tremblait de la tête aux pieds, tant il était énervé. Il devait prendre les racines de la plante aquatique *rutsanga* ; si possible, il fallait les cueillir sous l'eau, au milieu de la rivière, parce que les racines qui sont continuellement secouées par l'eau sont les meilleures. Elles tremblent plus que le patient et la maladie s'en va du malade sur les racines. « Tu as les yeux jaunes ; cela signifie que tu as aussi la maladie jaune. Il faudra te faire des incisions aux mains, au front et à la nuque et y mettre de la racine de *rutsanga* en poudre ; ensuite, tu devras attraper un oiseau jaune. Mais la guérison ne peut être obtenue en une seule fois. Les esprits n'en diront pas davantage aujourd'hui. Tu devras revenir. »

Nous revînmes, et plus d'une fois. Je révélai mon identité à Emily ; elle s'attacha beaucoup à moi ; elle était malheureuse. Atteinte d'une maladie féminine, cause de son obésité, elle était démoralisée de se savoir stérile. Je découvris aussi qu'elle était hystérique ; facilement influençable, je réussis à l'hypnotiser en quelques minutes. Bientôt, je n'eus plus qu'à lui ordonner de s'endormir, pour la faire tomber en transe ; elle aurait fait n'importe quoi pour moi.

John aussi devint son ami et finit par lui avouer qu'il était *nganga*. Les mauvaises langues de la localité racontèrent qu'ils étaient amants ; John le niait avec énergie ; pourtant, il passait des semaines dans la maison d'Emily, lui servant d'assistant à la place de son mari, qui était souvent en prison pour vente illicite de boissons fortes.

Cette amitié n'était pas du goût de Simon ; jaloux, considérant John comme sa propriété, il désirait l'accaparer et lui prédit que son association avec la grosse *ngoma* lui porterait malheur. Cette prédiction se réalisa.

Une après-midi, un indigène du Nyasaland, nommé Mdlawini, vint raconter à John l'aventure terrible arrivée à Emily. Il était allé la consulter pour qu'elle le délivrât du mauvais sort qui lui avait fait perdre son emploi, mourir son bétail et voler tous ses effets et son argent. Elle lui avait révélé que

feu son oncle était très fâché contre lui et qu'il avait, de plus, beaucoup d'ennemis. Elle allait demander à ses *midzimu* qui étaient ces ennemis. Là-dessus, longue pause de silence et d'immobilité absolue. Elle paraissait dormir. Le silence régnait encore quand une ombre se faufila dans la pièce. C'était le mari d'Emily. Il avait l'air agité ; sans dire un mot, il prit une bouteille posée sur une planche près de la porte, ouvrit la petite fenêtre et jeta la bouteille au dehors. Le bruit du verre cassé venait d'éclater quand la porte s'ouvrit, livrant passage à deux policiers noirs. Le réveil brusque d'Emily offrait, on le savait, un danger qui effraya les assistants plus que la police. L'un des agents, marchant d'un pas lourd, s'approcha d'Emily, et, la saisissant brutalement par l'épaule, lui demanda où était caché l'alcool. Emily s'éveilla ; un frisson la parcourut ; ses yeux s'ouvrirent lentement ; elle regarda stupidement autour d'elle. Puis, tout à coup, une fureur épouvantable la prit ; comme une folle, elle donnait des coups de tous côtés ; elle s'empara d'une chaise et la lança à la tête du policier ; puis elle jeta en l'air tous les objets qui lui tombèrent sous la main et finit par renverser un pot d'eau bouillante qui lui brûla les deux jambes. Tout son corps tremblait violemment ; elle s'affaissa par terre, suffoquant, sa gorge douloureuse laissant échapper un son inoubliable : comme d'une scie qui entame doucement du bois humide.

La sœur d'Emily courut chercher les racines rouges et blanches qu'avait données la borgnesse, mais elle ne put les retrouver.

Les yeux grands ouverts d'Emily étaient injectés ; son visage, violet, presque bleu ; sa langue sortait de sa bouche comme si elle avait voulu quitter ce corps agonisant. Après quelques convulsions, ses mains battirent l'air : elle était morte.

Ce récit fit sur John une impression profonde. Il souhaita venger son amie — selon lui, victime des Blancs — et en quelque sorte la remplacer ; il se sentit dès lors destiné à devenir un grand devin, et le porteur de la fatale nouvelle lui inspira soudain une sympathie particulière. Ce pauvre homme ne serait pas frustré des services qu'Emily était sur le point de lui rendre ; John allait reprendre la consultation que la mort venait d'interrompre ; pour la première fois de

sa carrière, il emploierait les méthodes dont se servait la voyante.

Il fit l'obscurité dans sa chambre, réunit les témoins habituels de la magicienne et plaça Mdlawini au centre de la pièce. Comme Emily, il appela les esprits d'une voix artificielle, théâtrale ; après une demi-heure de cérémonies, manipulation des cornes et des os, récitation de formules étranges, il renvoya tous les assistants et resta seul avec Mdlawini. Simon et les autres étaient affolés, car c'était là un rituel ne convenant qu'à une *ngoma* ou à une *isanussi*.

Une fois en tête-à-tête avec son patient, John se rappela tout à coup que, selon les on-dit, l'amant de Maggie était originaire du Nyassaland. Si c'était précisément Mdlawini ? Si c'était à lui qu'il devait sa déchéance ? Car il s'était persuadé que ses malheurs avaient commencé lorsque Maggie avait contaminé ses remèdes, pendant qu'il se distinguait à Kroonstad. Charlie lui avait dit, autrefois, que le *nganga* qui laisserait impuni le complice de l'adultère corrupteur de ses drogues, ne pouvait espérer aucune aide des morts. Le coupable était-il Mdlawini ou, sinon lui, son frère, son ami ou quelque autre membre de sa tribu ?... D'après la loi de son peuple, la faute d'un homme doit être payée par toute sa tribu.

Plongé dans ses réflexions, John ne remarquait pas l'angoisse de son client. Sans en tenir compte, il se mit à parler d'un ton grave et décidé :

— Tu es en danger. Ton peuple est mauvais. Tes parents du Nyassaland te sont hostiles. T'es-tu disputé avec ton père, ton frère ou ton oncle ?

Il observait attentivement les réactions de Mdlawini et le vit incliner involontairement la tête.

— Oui, poursuivit-il, cet oncle va bientôt te tuer ; très bientôt.

— Mais il est au Nyassaland, objecta l'autre.

John sourit :

— Un empoisonneur peut tuer de loin ; ceux du Nyassaland tiennent leur science des Indiens et savent affecter toutes les formes. Mais je te protégerai à l'aide de mes remèdes ; seulement, il faudra plusieurs jours, le temps que ces remèdes

fassent le voyage du Nyassaland ; tu devras, en conséquence, prendre les plus grandes précautions, nuit et jour. Les empoisonneurs se douteront peut-être que je travaille à ta protection et ils chercheront à t'attaquer tout de suite. De même que les *ngangas*, les empoisonneurs connaissent nos actes et savent où nous sommes !

Brusquement, John bondit sur Mdlawini :

— As-tu couché avec des femmes, ici à Johannesburg? Puis, sans lui donner le temps de répondre : Peut-être avec la femme d'un *nganga?*

Mais Mdlawini avait l'air si stupide que John le jugea trop bête pour faire un amant, et, de nouveau, le silence tomba, un silence torturant pour le patient. Il se demandait en frissonnant comment il pourrait reconnaître son ennemi, si celui-ci était capable de revêtir n'importe quel aspect. Comme s'il devinait ses pensées, John déclara :

— Ton ennemi peut se présenter à toi sous la forme d'un petit enfant, d'un nain ou d'un fantôme. Plus vraisemblablement d'un fantôme.

Il se pencha en avant, frappa ses mains l'une contre l'autre et prononça d'une voix plus basse :

— Si tu vois remuer un être au milieu de la nuit, ne lui parle pas ; ne le regarde pas, sinon, tu seras instantanément changé en un petit animal et tué.

Il s'arrêta et fixa l'autre d'un regard appuyé.

— As-tu une sagaie, une hache? Non? Il faut que tu aies une arme à ta portée. Au bout de trois ou quatre jours, tu n'auras plus rien à craindre, tu seras immunisé contre tes ennemis, mais d'ici là, sois sur tes gardes.

Il renvoya ensuite Mdlawini, non sans lui avoir rappelé que les médicaments sont inefficaces tant qu'on ne les a pas payés.

Dans la suite, il ne parvint pas à m'expliquer quelles avaient été ses véritables intentions en donnant à cet homme un tel avertissement. Ses os ne le lui avaient nullement dicté. Quoi qu'il en fût, une terrible tragédie en résulta.

Déprimé et conscient de son impuissance, Mdlawini reprit le chemin de son logis ; les paroles de John lui bourdonnaient dans la tête.

En passant devant un magasin de curiosités, ses regards furent attirés par une collection de sagaies exposées dans une barrique, sur le trottoir ; les unes étaient longues, les autres courtes, il y en avait de tout unies et d'autres dont les manches étaient peints ou sculptés ; toutes avaient des lames bien tranchantes, qui lui rappelèrent les recommandations de John. Un besoin irrésistible de posséder une arme défensive le poussa à une action bien contraire à sa nature : s'étant assuré d'un coup d'œil que personne ne le voyait, il s'empara d'une sagaie, la cacha sous son vêtement et rentra rapidement chez lui. Là, il raccourcit le manche de bois, si bien qu'il pouvait aisément dissimuler la lame dans sa poche.

La nuit venue, il se coucha, tout habillé, enveloppé dans sa couverture ; il partageait une chambre avec plusieurs autres Noirs ; bientôt, il fut le seul à demeurer éveillé ; les heures se traînaient lentement, mais il lui suffisait de tâter son arme pour se sentir rassuré. A la fin, la fatigue l'emporta sur ses craintes et il s'endormit à son tour d'un sommeil profond.

Il en fut brusquement tiré par la sensation qu'on l'avait touché. D'instinct, sa main se serra sur la sagaie. Ses oreilles bourdonnaient. Sur le seuil, il aperçut une forme vague, blanche, qui bougeait. Elle rampa lentement, puis s'étendit sur le sol. Le corps de Mdlawini se couvrit d'une sueur froide ; il n'osait appeler à l'aide ses compagnons endormis, sachant qu'il en résulterait un désastre. La main qui tenait la sagaie se mit à trembler. La forme blanche bougea de nouveau et Mdlawini crut l'entendre gémir. S'il ne se hâtait pas, il serait trop tard : il devait frapper sans parler et sans regarder...

Rejetant sa couverture, il se leva et bondit vers la porte ; sa lame, d'un éclair, s'enfonça entre les épaules du fantôme et lui perça le cœur.

Aucun des dormeurs ne remua ; personne n'avait rien entendu. Tranquillisé, Mdlawini sortit. Il ne devait pas regarder la chose qu'il avait tuée ; enfreindre cette règle équivalait au suicide. Il alla dans le veld achever la nuit, erra toute la journée et n'osa revenir que le soir, alors que, d'après ses suppositions, le fantôme aurait été enlevé ; il ne voulait pas courir le risque de jeter les yeux sur lui.

Il était convaincu d'avoir tué un ennemi, un revenant affectant une forme humaine ; cette conviction ne fut pas ébranlée lorsqu'on lui apprit que sa victime était un de ses jeunes compatriotes, un ami dont il aurait, dans son état normal, aisément reconnu la couverture blanche.

Il dormit paisiblement cette nuit-là ; la police, qui avait suivi ses traces, le réveilla à l'aube. Quand on l'arrêta, il ne souffla mot ; au poste, il se contenta de déclarer : « Je l'ai tué avec la sagaie. »

XV

Mdlawini était un indigène illettré, n'ayant eu avec la civilisation blanche qu'un contact superficiel ; plante sauvage, il n'avait pas encore pris racine dans le monde nouveau où il avait été transplanté. Maintenant qu'il était arrêté, les Blancs comme les Noirs étaient pour lui des ennemis acharnés à sa perte : on lui avait dit qu'il serait pendu pour avoir assassiné.

Les interminables interrogatoires et les mauvais traitements de la police, la solitude de sa cellule eurent vite fait de le réduire à un mutisme obstiné et hostile. L'avocat qui lui fut désigné et qui se trouvait être de mes amis tenta vainement d'en obtenir qu'il lui ouvrît son cœur ; il était blanc, c'était un ennemi.

Le malheureux ne comprenait rien à toute cette procédure ; sans protection, loin de ses chefs et de ses ancêtres, il se sentait perdu, quelles que pussent être ses explications ; aussi, refusait-il de parler à son défenseur, aussi bien que devant le magistrat.

A un moment donné, il sembla agréablement surpris de voir la salle pleine de ses congénères ; mais sa déception fut vraiment pathétique lorsqu'il les entendit témoigner contre lui.

Tandis que ses compagnons de chambre décrivaient sa fuite, Mdlawini parcourait la foule des yeux, en quête d'un visage ami. Soudain, il remarqua John et un rayon d'espoir l'illumina. John inclina la tête et remua les doigts comme en un geste rituel. Confiant en la puissance du *nganga*, Mdlawini lui adressa un sourire de gratitude.

Quand le magistrait eut annoncé que l'inculpé allait être jugé pour le meurtre de David Mahali, il regagna sa cellule, rassuré par la présence du médecin-sorcier.

Mais celui-ci redoutait follement... il ne savait quoi ; les gestes que Mdlawini avait cru rituels ne provenaient que d'une nervosité portée à son comble. La nouvelle du meurtre l'avait atterré : il avait eu la victime pour client et, moins d'une semaine auparavant, il lui vendait des remèdes de bonne chance ! Aucun lien ne lui était apparu entre le crime et les conseils qu'il avait donnés à Mdlawini. On disait que les deux hommes s'étaient querellés au sujet d'une femme, que Mdlawini avait tué David pour se venger d'avoir été volé par lui... Néanmoins, il fut heureux de constater qu'aucun des amis de l'inculpé n'était au courant de la visite qu'il lui avait faite. D'autre part, le calme et la soumission du pauvre garçon le firent réfléchir :

— Des gens comme lui, me dit-il, ne tuent pas pour se venger.

A son avis, Mdlawini était la proie de maléfices qui l'avaient forcé à tuer un innocent. Il se rappela ce qu'il lui avait prédit et se demanda si l'*unthakathi* n'aurait pas pris l'aspect du jeune homme, pour en changer ensuite. Le remords commença à le tourmenter. Il avait failli à son rôle de protecteur. Pourquoi n'avait-il pas avoué à Mdlawini qu'il était médecin et non sorcier ? Mdlawini aurait alors consulté un empoisonneur véritable, qui lui aurait fourni les drogues nécessaires pour faire mourir ses ennemis... Mais il lui déplaisait de reconnaître ses torts. Aussi les rejeta-t-il sur Charlie, qui ne lui avait pas enseigné l'art des poisons, comme son devoir l'eût exigé. Du reste, la puissance des ennemis de Mdlawini dépassait celle d'un sorcier ordinaire ; n'avaient-ils pas fait périr l'éminente Emily, au moment où elle allait démasquer le coupable ?

Il évoqua le visage de Mdlawini devant le tribunal et il lui sembla reconnaître l'hébétude de certaines victimes des empoisonneurs, qu'il avait vues à l'asile. Mdlawini était peut-être devenu fou ? Ainsi, pensa-t-il avec effroi, son imposture aurait produit une double tragédie : la mort de David et la folie de Mdlawini ! C'était terrible ! On pourrait l'accuser de sorcellerie et l'impliquer dans le meurtre... Que faire ? Il aurait voulu s'enfuir, retourner au Manyikaland ; mais son permis n'était pas à jour ; il n'avait pas payé ses impôts et ne possédait pas un penny. Du reste, il n'était plus le lâche fuyant devant la moindre difficulté ; je constatais chez lui, de plus en plus fréquentes, des velléités combatives.

Quatre mois s'écoulèrent entre les premiers interrogatoires et le procès ; ces quatre mois furent pour John une période de crainte et d'incertitude. Il disparaissait pendant des jours entiers, aussi incapable de s'occuper de ses clients que de rester inactif dans sa chambre. On l'arrêta pour non-paiement de sa taxe et il fut condamné à un mois de prison. Il s'y sentit moins malheureux qu'en liberté ; au fond, il espérait s'y trouver encore au moment du procès. Mais on le relâcha avant, et je me trouvai placé à côté de lui dans la salle lorsque s'ouvrirent les débats ; il les suivit avec grande attention.

Mdlawini était à peine reconnaissable, si amaigri, si petit, les vêtements en lambeaux, perdu dans son box, en face de l'imposant juge en robe rouge. Le jury comprenait neuf membres ; un bon chiffre, murmura John. Puis il remarqua que ces hommes étaient des gens ordinaires, des gens tels qu'on en croisait dans les rues, tels qu'il en avait servi, étant garçon. Cette idée l'étonna et lui donna l'impression qu'un lien existait entre ces jurés et lui ; il crut pouvoir compter de leur part sur un verdict favorable.

Le procureur lut, d'abord un résumé de l'affaire ; puis, un médecin décrivit l'état du corps. Enfin, on appela des indigènes à la barre. C'étaient des amis de Mdlawini ; mais, à l'indignation de John, ils témoignèrent contre lui. Quel écœurement de les entendre répondre avec empressement aux questions du procureur et garder le silence quand l'avocat de Mdlawini les interrogeait ! Celui-ci lui paraissait devoir

démontrer que le crime avait été préconçu ; John en fut horrifié.

Après la suspension d'audience, Mdlawini fut amené à la barre des témoins et, avec l'aide du procureur, de l'avocat et du juge, il conta l'histoire du meurtre. Le ton dont il parlait, la simplicité avec laquelle il énumérait ses malheurs impressionnèrent tout le monde. Il décrivit sa visite à Emily, sa mort terrifiante, sa visite à un autre médecin-sorcier et répéta les conseils qu'il en avait reçus. Parvenu à l'instant où il avait poignardé le fantôme, il se mit à pleurer ; mais se maîtrisant rapidement, il acheva son récit avec beaucoup de sang-froid. Il répondit de son mieux aux questions du juge et des jurés, s'embrouilla et devint confus quand on lui demanda de préciser le nom et l'adresse du sorcier. Il espérait toujours que John le sauverait et il n'osait le trahir.

Au fur et à mesure que les charges s'accumulaient contre Mdlawini, la nervosité de John s'accentuait. Soudainement, il quitta la salle ; je le suivis, inquiet de ce qu'il allait faire. Je l'engageai à se tenir éloigné du tribunal, mais il ne voulut pas m'écouter et retourna dans la salle. Quand nous y pénétrâmes, le procureur était en train de relater une affaire analogue à celle qu'on devait juger :

« Un cirque ambulant, qui s'était arrêté dans une petite ville, comportait parmi d'autres animaux sauvages, un lion qui s'échappa. Les habitants de la ville eurent très peur, notamment l'un d'eux, auquel les fauves inspiraient une terreur panique. Il ne se séparait plus de son revolver depuis que le lion s'était échappé. Une après-midi, assez tard, il alla rendre visite à l'un de ses amis ; le domestique de celui-ci était occupé à épousseter une peau de lion accrochée au mur. Croyant voir des lions partout, détraqué par la peur, l'homme tira et tua le domestique.

» Imaginons maintenant que des amis, connaissant ses craintes, se soient amusés à lui faire une farce : l'un d'eux s'affuble de la dépouille d'un lion, se cache derrière un arbre et se montre tout à coup pour effrayer le poltron ; celui-ci, persuadé qu'il a devant lui le lion échappé, sort son revolver, tire et tue son ami.

» Dans cette hypothèse, l'assassin serait innocent, et le

mort serait victime de sa propre plaisanterie. Dans le premier cas, au contraire, l'assassin involontaire n'aurait été trompé que par un affolement déraisonnable ; il faudrait le considérer comme coupable.

» Il en est ainsi de Mdlawini ; il n'a procédé à aucune vérification avant de tuer ; il savait pourtant que celui qu'il soupçonnait de l'avoir volé couchait dans cette même chambre ; de plus, il n'ignorait pas que David portait depuis plusieurs jours une couverture blanche. Pourquoi aurait-il oublié ces faits ? On peut supposer qu'éveillé en sursaut, il eut l'esprit confus pendant quelques minutes ; mais il devait avoir repris ses sens quand il a brandi la sagaie. Il s'est rappelé qu'il ne devait ni regarder le fantôme ni lui parler ; pourtant, il a su lui transpercer le cœur avec rapidité et précision. Le chirurgien du district affirme que la blessure a été faite avec habileté et présence d'esprit.

» La défense prétend que Mdlawini a tué David parce qu'il croyait sa vie menacée par de mauvais esprits, crainte aggravée par les recommandations des médecins-sorciers. Mais où sont ces sorciers ? L'un, une sorcière, est morte et l'autre est introuvable ! »

De nouveau, le désir de fuir s'empara de John, mais je le retins.

Le lendemain matin, l'avocat de la défense prit la parole ; malheureusement, John n'arriva pas à suivre son plaidoyer.

Il demandait à la Cour d'imaginer l'état d'esprit de Mdlawini pendant les jours qui précédèrent le crime, après sa visite à Emily et au sorcier inconnu. « Regardez cet homme. A-t-il l'air d'un assassin retors et féroce ? Le croyez-vous capable d'avoir prémédité son crime, de s'être caché jusqu'à l'enlèvement du corps et d'être revenu pour se faire arrêter ? Pourquoi est-il parti ? Parce qu'on lui avait recommandé de ne pas regarder le fantôme, mort ou vif. Pourquoi est-il revenu ? Parce que le danger de voir le fantôme n'existait plus. L'Africain primitif croit à la sorcellerie comme à une chose réelle et logique. La croyance imaginaire, la vision imaginaire, la douleur imaginaire ne sont irréelles que pour ceux qui ne les éprouvent pas. Les mauvais esprits que redoute l'Africain, il les voit et il les entend. Il vit dans

une terreur continuelle et recourt aux sorciers, qui lui inspirent une confiance absolue. Mdlawini croyait aux mauvais esprits comme à une chose raisonnable ; les combattre était, de sa part, tout aussi raisonnable. Son intuition l'avait déjà averti qu'il était victime de mauvais sorts ; ces craintes ont été confirmées par Emily et par un autre sorcier. La certitude a engendré une peur qui l'a conduit à des mesures extrêmes, dont la tragédie de cette fatale nuit a été la conséquence.

» Il est extrêmement difficile, pour des civilisés, de comprendre ce qui se passe dans le cerveau des primitifs ; leur façon de penser est si éloignée de la nôtre qu'elle nous est presque inintelligible.

» L'État ne connaît sans doute qu'une seule loi, la même pour les Noirs et pour les Blancs ; mais, en l'appliquant, les juges doivent l'interpréter avec humanité. Nous affirmons que l'inculpé n'a jamais eu l'intention de tuer un être humain, et en particulier David ; nous plaidons, mylord et messieurs, en demandant le verdict : coupable d'homicide simple. »

Bien qu'il n'eût pas compris grand'chose, la péroraison ranima l'espoir de John ; son visage s'éclaira.

Le juge se mit alors à résumer l'affaire ; sans doute Mdlawini se rendit-il compte de l'importance de cet exposé, car il donna, pour la première fois, des signes d'inquiétude ; fixant d'un regard suppliant l'homme blanc vêtu de rouge qui tenait sa vie entre ses mains, il semblait l'implorer de lui accorder sa sympathie, d'écouter, comme l'eût fait son père, l'histoire de son existence, sa nostalgie du kraal et des siens, et surtout son désespoir d'avoir tué un homme.

Le juge parlait lentement et sans passion :

« La défense, dit-il, affirme que l'accusé a tué sans intention, qu'il a cru se défendre légitimement, en détruisant le fantôme acharné à sa perte. Le jury, mis au courant des superstitions des indigènes, de leurs craintes et de leur confiance en leurs sorciers, le jury décidera si de telles croyances sont raisonnables et susceptibles d'excuser un acte homicide.

» La Couronne, elle, attribue le crime à la vengeance ; le jury devra estimer si elle a été préméditée ou si la thèse de la défense est justifiée. »

— Si seulement le juge exprimait ce qu'il pense ! me mur-

mura John. Est-il pour Mdlawini ou contre lui ? Son discours est semblable à un sentier de montagne zigzaguant...

Le jury s'était retiré pour élaborer son verdict ; l'angoisse pesait sur la salle. Un voisin de John prononça : « Le pauvre diable sera pendu. » Enfin, les jurés revinrent ; après une minute d'affreuse attente, le président annonça : « Coupable de meurtre, mais méritant un recours en grâce. » Cette sentence avait été votée à l'unanimité.

◘

Mdlawini ne la comprit pas. Ce ne fut que lorsqu'on la lui eut traduite dans sa langue et qu'on lui eut demandé si, avant l'enregistrement de cette condamnation à mort, il n'avait rien à révéler, ce fut alors seulement qu'il se rendit compte de sa situation. Abruti par ce coup inattendu, il ne put proférer une parole. « L'accusé n'a rien à dire », traduisit laconiquement l'interprète.

Mais la torture de Mdlawini n'était pas achevée. Il dut se lever en face du juge, tandis que celui-ci lui lisait, en anglais, la sentence, ajoutant que, puisque le jury demandait sa grâce, il ferait son possible pour l'obtenir.

Mdlawini fut reconduit en cellule. Son avocat me dit que lorsqu'il sortit de sa stupeur, ce fut pour fondre en larmes, les larmes lentes et silencieuses d'un être abandonné et sans espoir.

J'eus beau affirmer à John que, dans des cas semblables, la peine capitale était toujours commuée ; que, d'ailleurs, on ferait appel ; je ne parvins pas à le rassurer. Cette manifestation de leur justice lui enlevait ses dernières illusions sur les Blancs.

De plus, il craignait d'être arrêté. Mais ce qu'il redoutait au delà de toutes les punitions des Blancs, c'était la vengeance de ses *midzimu* et de ceux de Mdlawini. Son agitation et sa nervosité firent bientôt place à l'amertume et à la rage. Devant le Palais de Justice, il se mit à crier et à gesticuler, repoussant Simon qui essayait de le calmer. Une foule de Noirs l'entoura pour l'écouter :

— C'est là que les Blancs rendent la justice ! s'écria-t-il.

Aujourd'hui, ils ont condamné Mdlawini ; demain, ce sera toi, puis toi, puis toi !... Son doigt désignait ses auditeurs l'un après l'autre. Qui de nous est en sécurité ?

Sa voix se faisait stridente comme celle d'un prédicateur à demi-hystérique. Un agent de police indigène en uniforme conseilla doucement à la foule de se disperser et d'emmener l'orateur. « Les Blancs n'aiment pas qu'on critique leurs lois ; de tels discours peuvent amener beaucoup d'ennuis pour les Noirs. »

Mais John ne voulut rien entendre et continua d'exprimer sa révolte en un mélange d'anglais et d'indigène ; il criait de plus en plus fort.

Simon, très alarmé, vint me chercher.

— Mdlawini était innocent, hurlait John. Il n'avait pas tué un homme mais un fantôme, un fantôme qui avait pris la forme de David. Le *nganga* John Chavafambira l'a prédit par les os. Il a reçu un message de son ancêtre, Gwerere, le célèbre *nganga* : David Mahali n'est pas mort du tout : il est vivant, dans son kraal, au Nyassaland...

— Tais-toi, imbécile, intervint Simon ; tu es en train de révéler que c'est toi, le sorcier qu'a consulté Mdlawini ; tu vas te faire pendre avec lui.

Ces paroles, jointes à mon approche et à celle d'un policier, ramenèrent John à la raison. Il se laissa emmener sans plus de résistance.

XVI

Le même soir, Tembu et un autre homme de couleur vinrent me voir. Ils étaient tous deux instituteurs à l'école de la localité ; le bruit de l'arrestation de John leur était parvenu. Ils ignoraient ce qui s'était réellement passé, mais ils avaient trouvé, à l'endroit où la foule s'était rassemblée autour de John, un petit calepin portant son nom et mon adresse. Tembu s'excusa d'une visite aussi tardive, me dit qu'il connaissait, par la rumeur publique, le rôle de John dans l'affaire de Mdlawini et finit par insinuer qu'il était de mon devoir de sauver l'infortuné Manyika. Ceci m'irrita. Il n'avait pas à

me dicter mon devoir envers mes semblables, à moi qui avais ouvertement manifesté, de tout temps, mon intérêt pour les indigènes. On me l'avait même fait payer : sous un prétexte futile, on m'avait forcé de quitter l'immeuble élégant où j'avais ma salle de consultation ; la véritable raison de cette expulsion était que j'y recevais trop souvent et John et d'autres Noirs.

Quelques minutes après l'arrivée de Tembu, Simon se présenta. Il avait surveillé son ami comme un enfant, après l'incident survenu devant le Palais de Justice. Lentement, ils avaient regagné leur banlieue ; la nuit tombait quand ils y arrivèrent. Un chariot à bœufs, lourdement chargé, montait la côte, conduit par un enfant noir de dix à douze ans. Derrière le chariot, des automobilistes cornaient avec impatience. L'enfant s'efforçait de pousser ses bœufs sur le côté de la route ; mais ces animaux, fatigués, efflanqués, vieux, effrayés par le bruit, restaient obstinément immobiles au milieu de la chaussée. Le jeune garçon les frappait désespérément de son fouet, encouragé par les adultes assis sur le chariot et par les automobilistes ; mais les bêtes ne bougeaient pas. A la fin, quelqu'un arracha son fouet au petit en demandant à haute voix qu'on l'arrêtât. Un policier fut appelé : l'enfant lui résista en criant, tandis que l'agent le bourrait de coups. Témoin de cette scène, John, indigné, s'exclama : « Vous n'avez pas le droit de le maltraiter ainsi ; ce n'est qu'un enfant... » Il n'alla pas plus loin. Quand Simon s'approcha, il gisait par terre, le visage tuméfié et sanglant, les poignets enchaînés à ceux du jeune garçon. Simon les avait vu emmener tous deux et m'appelait à leur secours.

Je fus soulagé d'apprendre que cette arrestation n'avait aucun rapport avec l'assassinat de David. Ma situation était fort embarrassante ; je lisais sur les visages des trois Noirs une accusation qu'ils n'osaient formuler.

Simon se contenta de dire :

— Il faut que vous sauviez John ; si l'on découvre son rôle dans l'affaire de Mdlawini, il y aura du vilain pour nous tous.

Je ne lui répondis pas. Je me disais que je n'étais pas responsable de la déchéance de John ; j'avais fait pour lui tout mon possible. Il s'était adonné à la sorcellerie parce que toute

son ambition était de devenir, comme l'avait été son père, un sorcier éminent. Je n'avais pas pu l'en empêcher. De même, je n'étais pas capable de modifier l'attitude des Blancs à l'égard des Noirs. La peur..., tout provenait de cette peur terrible que les Noirs inspiraient aux Blancs, cette peur qui domine toute la vie de l'Afrique du Sud. Comment pouvais-je, seul, venir à bout de ce fléau ?

Néanmoins, il fallait sauver John ; mais comment ? Avec les yeux de ces trois hommes fixés sur moi, je n'arrivais pas à trouver de solution ; je m'excusai et les priai de revenir le lendemain matin.

Dr WULF SACHS

(La fin dans le prochain numéro)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE CLAIREAU

LES FRONTIÈRES DE LA VIE[1]

Il ne saurait être question de pénétrer le « mystère de la vie », le plus profond de tous ceux que le monde nous présente ; la science, si puissante dans son domaine, qui est celui du quantitatif, reste désarmée devant lui ; tout ce qu'elle peut faire, c'est de caractériser l'être vivant et de le différencier de la matière inerte.

Encore la tâche est-elle délicate ; la vie se présente à nous sous des formes infiniment variées ; elle paraît même parfois se suspendre dans une léthargie qui, pour les graines enfermées dans les tombeaux égyptiens, dure depuis des millénaires ; inversement, la matière brute peut, dans certains cas, s'organiser et prendre des formes comparables à celles des êtres vivants ; tout le monde a observé les « fleurs de glace », comparables à une élégante végétation, qui se forment en hiver à la surface des vitres, ou la croissance, pareille à celle d'un végétal, de l'arbre de Saturne dans une solution d'acétate de plomb où plongent des feuilles de zinc ; depuis Stéphane Leduc, nombre de savants se sont intéressés à ces imitations curieuses de la vie ; aucun d'eux, cependant, n'a cru y trouver des êtres vivants ; tout ce qu'ils ont prétendu démontrer, c'est qu'un certain nombre de phénomènes physico-chimiques, établis pour la nature inanimée, se produisent également dans les milieux vivants, mais ces constatations n'ont rien à voir avec le problème qui nous occupe.

Seulement, en présence de cette diversité prodigieuse

1. On trouvera des détails plus précis sur l'aspect biologique de cette question dans le bel article de M. Jean Rostand, paru dans le n° du 15 février 1939 de cette Revue. Je ne me suis proposé, dans ce bref exposé, que de délimiter les frontières qui séparent les domaines du chimiste et du biologiste.

d'aspects et de propriétés, nous sommes embarrassés pour tracer la démarcation entre le vivant et le non vivant ; nous ne saurions prendre comme critérium l'organisation, puisque les milieux inanimés, cristaux, colloïdes, matières mortes, fossiles, présentent un ordre intérieur et extérieur qui les caractérise ; ni la composition chimique, qui n'éprouve aucun changement appréciable à l'instant de la mort ; ni l'accroissement, qui se produit aussi bien pour le cristal dans sa solution saturée, ni la mobilité, car le lichen ne bouge pas plus que le rocher auquel il adhère. Enfin si on veut, comme on l'a fait souvent, définir la vie comme une lutte contre la mort, il reste à définir la mort elle-même, et on tourne dans un cercle vicieux.

En revanche, on peut s'arrêter à deux caractères qui établissent une démarcation nette ; c'est à eux que la plupart des biologistes demandent une définition de la vie : le premier est l'*assimilation* et son complément naturel, la *désassimilation* ; l'être vivant, plongé dans un milieu convenable, y absorbe certains éléments choisis, et les transforme en sa propre substance, de telle sorte que le milieu interne n'est jamais identique au milieu extérieur ; et inversement, les produits usés par l'action vitale sont constamment rejetés au dehors. Le second caractère, c'est la *reproduction* ; l'être vivant étant limité dans le temps comme dans l'espace, son type ne peut se conserver que par la création d'autres individus pareils à lui-même. Il y a là une loi inexorable, qui fournit la définition la plus précise de l'être vivant ; et j'ajoute que c'est celle dont la vérification est la plus aisée, car il est toujours possible de constater si un être se multiplie ou non, tandis que l'analyse du milieu interne présente souvent des difficultés insurmontables, même avec l'aide du microscope et l'adjuvant des indicateurs colorés.

◆

Ayant ainsi fixé les caractères de la vie, il paraît aisé de trancher chaque cas particulier, et de dire : ceci est vivant, et cela est privé de vie. En fait, pour les êtres à l'échelle humaine, cette discrimination est toujours possible ; mais

les difficultés sont nées de l'observation du monde infiniment petit, qui semble gouverné par des lois spéciales, et la biologie se heurte là aux mêmes difficultés que la physique a rencontrées lorsqu'elle a voulu pousser plus loin que l'atome ; l'équivalent de l'atome, en biologie, c'est la cellule.

Environ 1665, Robert Hooke étudiant au microscope, alors dans sa nouveauté imparfaite, une fine tranche de liège, y observa une multitude de petites cavités qu'il nomma des cellules ; un peu plus tard, Leuwenhoeck qui, à son dire, demandait au microscope un tranquille amusement, découvrait les globules du sang et divers autres corpuscules, apparemment doués de vie, dont il disait plaisamment à ses compatriotes : « Vous serez bien étonnés si je vous dis que, dans la bouche de chacun de vous, il y a plus d'habitants que dans la Hollande tout entière. » C'était un précurseur ; il ne fut pas entendu, car, encore au début du XIXe siècle, des savants qualifiés comme Magendie, le maître de Claude Bernard, soutenaient que les globules observés par Leuwenhoeck étaient de simples bulles d'air, et que les prétendues cellules des plantes n'étaient que des vacuoles creusées dans une matière homogène. Ainsi, il a fallu attendre jusqu'au milieu du siècle passé pour voir s'élaborer, par le travail de nombreux biologistes, entre lesquels on a retenu surtout les noms de Schwann et de Wirchow, la théorie cellulaire, en vertu de laquelle tout être vivant vient d'une cellule, et se compose de cellules ; on pouvait déduire de là, et on n'a pas manqué de le faire, que le fait d'être organisé en cellules était un des caractères distinctifs de l'être vivant ; on peut admettre ce critérium, avec cette réserve importante que l'organisation cellulaire n'est pas détruite immédiatement par la mort.

Mais la fin du XIXe siècle a vu paraître, avec Pasteur et les savants de son école, un nouveau progrès par l'étude des êtres infiniment petits, généralement monocellulaires, que le public englobe sous le nom de microbes, microbes utiles, indifférents ou nuisibles, ces derniers causant les maladies contagieuses lorsqu'ils infectent notre organisme. Ces individus innombrables, aux proliférations foudroyantes, apparurent dès lors comme les spécimens les plus rudimentaires

de l'être vivant ; leurs dimensions sont, en général, de l'ordre du millième de millimètre, ce qui leur permet d'être formés par plusieurs milliards d'atomes, condition nécessaire pour leur permettre de remplir les fonctions toujours complexes, qui conditionnent la vie. Et il faut ajouter que les expériences décisives de Pasteur, en établissant l'impossibilité pratique de la génération spontanée, avaient rendu plus infranchissable le fossé qui sépare les deux mondes vivant et non vivant.

◇

Ainsi, et pour résumer cette première phase de l'évolution des idées, il apparaissait, vers la fin du dernier siècle, que le microbe, visible au microscope, représentait le terme ultime de la vie ; au-dessous s'étendait le domaine de la matière inanimée, réservé aux physiciens et aux chimistes.

Mais la nature n'est jamais simple. En dehors des maladies dont le microbe spécifique a été isolé, il en est d'autres, comme la rougeole, la scarlatine, où on ne parvient pas à isoler d'élément responsable ; pourtant, ces maladies sont contagieuses et leur évolution est toute pareille à celle des maladies à microbes ; les liquides intérieurs des malades peuvent être soumis à tous les procédés de filtration employés par les biologistes, ils gardent leur caractère contagieux, qui peut être supprimé par le passage à l'autoclave ou par l'action des antiseptiques.

En présence de ces faits, les microbiologistes ont admis l'existence, dans ces liquides, de microbes dont les dimensions sont très inférieures à celles des microorganismes déjà connus, ce qui leur permet de traverser tous les filtres et d'être invisibles au microscope. Il ne s'agit là, répétons-le, que d'une hypothèse, qui amène à reculer les frontières du monde vivant ; le fossé a changé de place, mais il reste toujours aussi profond et infranchissable ; cependant la science, en perpétuel devenir, va nous proposer de nouveaux sujets de méditation.

Elle nous présente les diastases, qu'on nomme aussi ferments solubles : on veut rappeler par là que, comme les ferments figurés, elles sont capables, agissant à dose indéfinitésimale,

de déterminer des transformations chimiques qui portent sur des masses notables de matière ; ainsi, la diastase de l'orge germé peut saccharifier 2 000 fois son poids d'amidon, l'invertine transforme 200 000 fois son poids de sucre de canne en glucose ; la présure extraite de la caillette de veau peut faire coaguler 800 000 fois son poids de caséine. Personne n'a jamais soutenu que ces diastases fussent vivantes, mais on constate qu'elles ont retenu divers caractères de la matière vivante qui les a élaborées : les réactions chimiques sont d'ordinaire d'autant plus actives que la température est plus élevée ; au contraire, les transformations vitales sont soumises à la loi de la température optimum et, lorsqu'on dépasse une certaine limite, la vitalité est irrémédiablement détruite. Pareil phénomène se produit avec les diastases : l'action de l'invertine, presque nulle au-dessous de 0 degré, croît jusqu'à 50 et s'annule définitivement à 70, comme si la chaleur avait tué les propriétés de ce ferment. C'est pour cela qu'on dit souvent que les diastases sont de la matière vitalisée, bien que cette expression soit imprécise ; ces propriétés leur sont communes avec de nombreux extraits vitaux, dont la biologie contemporaine cherche à établir le rôle, tels les hormones, produits des glandes à sécrétion interne ; tous ces corps, régulateurs, excitateurs ou modérateurs de l'activité vitale, retiennent quelque chose de leur origine et on ne saurait les assimiler à la matière inerte.

Au lieu de partir des milieux vivants, on peut, suivant une marche inverse, prendre pour point de départ la matière à l'état minéral et l'élever, par des synthèses successives, à des états moléculaires plus complexes ; on constate alors que le caractère de son activité se transforme à mesure que la molécule se complique ; lorsqu'on arrive aux colloïdes, dont certains, comme l'argent colloïdal de Bredig, peuvent être produits directement, on y retrouve des propriétés qui les apparentent aux diastases. On pourrait faire des remarques analogues à propos des vitamines, dont plusieurs sont obtenues par synthèse ; il semble donc que la matière, en se compliquant, se prépare à jouer son nouveau rôle. Pourtant, la distinction reste toujours profonde entre les deux mondes ; mais des faits nouveaux vont nous porter à de nouvelles réflexions.

◇

Voici le premier : les plantes solanées, comme la pomme de terre et le tabac, sont sujettes à une maladie qui se manifeste par l'apparition, sur leurs feuilles, de taches brunes ou d'un blanc jaunâtre ; la feuille prend alors un aspect gaufré, avec des dessins juxtaposés qui ont valu à cette maladie le nom de *mosaïque*. Or, la mosaïque est sûrement contagieuse : lorsqu'on greffe un bourgeon d'une plante malade sur une plante saine, les feuilles qui pousseront ultérieurement sur celle-ci seront contaminées ; si on inocule à une plante saine le jus extrait d'une plante malade, la mosaïque apparaît après une incubation de six à quinze jours. Tous ces caractères sont ceux d'une maladie à microbes ; on chercha donc le microorganisme responsable, mais on ne trouva rien ; le liquide extrait de la plante malade et purifié par ultrafiltration à travers le collodion n'a rien perdu de sa virulence. Naturellement, ces résultats furent d'abord interprétés par l'hypothèse d'un microbe invisible, ou, comme on dit, d'un virus filtrant.

Cette explication fut contredite par les travaux du biologiste américain Stanley, qui, après quatre ans d'efforts, parvint à extraire, du jus cellulaire des plantes atteintes de mosaïque, un produit dont la nature chimique est analogue à celle des protéines, et qu'il a obtenu à l'état cristallisé. Ce dernier caractère nous garantit qu'il ne s'agit nullement d'une matière vivante. Or, injectée à la dose d'un centième de milligramme dans une plante saine de tabac, cette substance y fait apparaître la mosaïque après quelques jours d'incubation, et cette maladie peut ensuite être communiquée indéfiniment à d'autres plantes. Ajoutons que ce produit peut, tout comme une culture de microbes, être atténué ou même détruit par l'action de la chaleur ou de certains antiseptiques comme l'eau oxygénée ou le formol. Ainsi, un corps incontestablement inerte produit des effets, non plus analogues comme les diastases, mais identiques à ceux que déterminent les microbes vivants ; et la reproduction indéfinie des effets suggère celle des causes agissantes, c'est-

à-dire une automultiplication de ce produit, autrement dit, un véritable phénomène de reproduction.

Le second fait est plus suggestif encore, parce qu'il a été étudié de très près, et avec une rigoureuse méthode scientifique, par un microbiologiste rompu aux méthodes de notre grand Institut Pasteur et qui, bien qu'étranger, porte le nom très français de d'Hérelle.

Parmi les innombrables maladies à microbes, il existe une dysenterie grave dont le bactériologiste Shiga a isolé l'agent ; cet agent est une bactérie qui a reçu le nom de bacille de Shiga. Or, en 1916, d'Hérelle suivait, à l'hôpital Pasteur, la convalescence d'un malade qui venait d'échapper à cette maladie ; en filtrant ses déjections, il obtint un liquide, dépourvu de tout microbe visible, et que, pour plus de commodité, nous appellerons le *filtrat*. En traitant par ce liquide une culture opalescente du bacille de Shiga, il observa que cette culture se clarifiait spontanément, et que les microbes disparaissaient, semblant se dissoudre comme du sucre dans l'eau.

Cette expérience, poursuivie *in vitro*, nous suggère aussitôt l'explication de la convalescence : pendant cette ultime phase de la maladie, l'organisme malade a réussi à secréter un produit de défense, un *anticorps*, qui s'attaque au bacille et le détruit ; le fait n'est pas nouveau, et les bactériologistes ont constaté maints cas où l'organisme lutte et triomphe par les mêmes procédés. D'Hérelle constata d'abord que cet agent inconnu semblait agir à peu près comme les globules blancs vis-à-vis des poisons dans les phénomènes de phagocytose étudiés par Metchnikoff, et, pour cette raison, il lui donna le nom de *bactériophage*, parce qu'il dévore le bacille de Shiga. Nous allons voir cependant que les phénomènes sont assez différents dans les deux cas.

On pouvait se demander, en premier lieu, si l'action bactériophagique était répartie uniformément dans le filtrat, comme dans la solution d'une substance active, ou si, au contraire, elle était localisée. Pour répondre à cette question, on peut faire agir sur une culture de Shiga, de teneur fixe en bactéries, des solutions de plus en plus diluées du filtrat ; si le liquide est homogène, ses propriétés bactéricides s'atté-

nueront progressivement ; si, au contraire, l'agent actif est localisé, son action devra présenter des discontinuités suivant que le filtrat contiendra, ou non, le nombre suffisant de bactériophages.

D'Hérelle prépara donc des dilutions de plus en plus étendues du filtrat originel, au dixième (n° 1), au centième (n° 2), au millième (n° 3)... et ainsi de suite jusqu'au cent milliardième (n° 11), et les fit agir sur une même culture de Shiga titrée à deux cent cinquante millions de bacilles par centimètre cube ; il examina les résultats suivant la technique éprouvée des bactériologistes, par ensemencement sur gélose. Les échantillons traités par les numéros 1, 2 et 3 apparurent comme rigoureusement stériles, c'est-à-dire qu'aucun bacille de Shiga n'avait survécu à l'action bactéricide du filtrat. Le numéro 4 laissa apparaître quelques traces de culture, prouvant qu'un petit nombre de microbes, ayant échappé à la destruction, avaient donné sur la gélose des centres de prolifération. Ces centres devenaient de plus en plus nombreux jusqu'au numéro 7, qui ne présentait plus que deux plages stériles ; à partir de là, les dilutions supérieures du filtrat restaient sans effet apparent, dans les conditions de l'expérience, c'est-à-dire avec la durée d'incubation commune à toutes les épreuves.

De ces expériences, maintes fois contrôlées, on peut conclure que le filtrat n'est pas un liquide homogène ; les éléments actifs y sont contenus en nombre très grand, mais limité ; jusqu'à la solution au dix millième (n° 4), ils sont assez nombreux pour exterminer tous les microbes ; au delà, leur action microbicide est incomplète ; enfin, à partir du numéro 8 (dilution au cent millionième), cette action apparente est nulle.

D'après cela, et en s'appuyant sur d'autres observations, on peut recenser le nombre des bactériophages contenu dans un volume déterminé du filtrat, et même prendre une idée de leurs dimensions, qui seraient comprises entre vingt et trente millionièmes de millimètre, c'est-à-dire comparables à celles des micelles colloïdales, qui sont universellement considérées comme dénuées de vie.

Le bactériophage est donc un corpuscule ; il joue, dans la

guérison de la dysenterie, le rôle d'un microbe de microbe, c'est-à-dire qu'il s'introduit dans le bacille de Shiga comme celui-ci s'est insinué dans le corps du malade, et finit par le tuer. On pourrait alors imaginer qu'il agit comme certains toxiques minéraux ou organiques ; mais voici de nouvelles observations, inconciliables avec cette hypothèse.

Reprenons les expériences ci-dessus, avec les mêmes liqueurs, mais en accroissant notablement la période d'incubation à l'étuve, qui précède l'ensemencement sur gélose. On constate, cette fois, que les solutions 8, 9 et 10 sont devenues actives, c'est-à-dire qu'elles assurent la destruction totale des bacilles ; 11, au contraire, reste inefficace, quelle que soit la durée d'incubation préalable. Et d'Hérelle ne voit à cela qu'une seule explication : les solutions de 8 à 10 contenaient un certain nombre, quoique insuffisant, de bactériophages, mais en prolongeant la période d'incubation, *on leur a permis de proliférer*, et ils ont pu être en nombre suffisant pour venir à bout de toutes les bactéries ; la solution numéro 11, au contraire, ne contenait plus un seul élément actif et, par suite, devait rester inefficace, quelle que fut la durée d'incubation.

Certes, le problème n'a pas la simplicité schématique que nous lui avons donné dans cet exposé ; les biologistes s'emploient à contrôler les faits et à en déterminer la signification. Ainsi, la prudence s'impose et il ne nous appartient pas de trancher la question de savoir si le bactériophage est, ou non, un être vivant, qui serait alors des millions de fois plus petit, en volume, que le plus petit microbe visible au microscope ; il semble toutefois que le fossé entre le monde vivant et la matière inanimée soit en passe de se combler par l'existence reconnue d'états intermédiaires ; c'est ce qu'exprimait récemment le biologiste américain Wickoff, de l'Institut Rockefeller, en écrivant : « Les virus filtrants forment une série ininterrompue depuis les bactéries, qui sont sûrement vivantes, jusqu'aux composés de la chimie organique. » Il me semble que cette évolution de la pensée scientifique mérite d'être notée.

L. HOULLEVIGUE

LA CRISE BELGE

Il y a la tragédie espagnole ; il y a le drame tchécoslovaque ; il y a toutes les complications de l'Europe centrale et danubienne qui, au delà du jeu subtil et serré de la diplomatie, tiennent à la nature des choses et constituent une menace permanente pour l'équilibre politique dans la partie la plus sensible du continent ; il y a, enfin, la crise belge, qui a une portée internationale autant que nationale, qui, si elle devait continuer à se développer sur le plan moral, racial et linguistique où elle évolue actuellement, pourrait avoir des conséquences graves pour la situation générale en Occident. Cette crise, qui a de multiples aspects, dont les remous déconcertent ceux qui se fient à certaines apparences ou qui croient à la pérennité des idées et des sentiments nés de la Grande Guerre à la faveur d'un des plus magnifiques élans de patriotisme et du plus émouvant esprit de sacrifice qu'ait connus l'Histoire, a des causes profondes. Les expédients habituels de la politique des partis, les compromis par lesquels on s'efforce de dissimuler l'usure des régimes et d'adapter ceux-ci aux réalités nouvelles ne suffisent peut-être plus à la résoudre. Le problème qui se pose est celui de savoir comment, après un divorce moral que d'aucuns considèrent déjà — à tort, sans doute — comme un fait accompli, mais qui risque d'être précipité par l'énorme accumulation d'erreurs et de fautes dont tous les gouvernements qui se sont succédé à Bruxelles, au cours des quinze dernières années, portent

la responsabilité, il est encore possible d'assurer la coexistence dans le cadre d'un même État des deux races étroitement mêlées pendant des siècles d'histoire qui forment le peuple belge.

C'est là un problème d'intérêt européen, car s'il est vrai que toutes les possibilités politiques sont commandées par la géographie, il suffit de regarder la carte de l'Occident pour comprendre que la Belgique une et indivisible, telle qu'elle a été constituée au lendemain de la Révolution de 1830, telle qu'elle a été organisée, s'est développée, s'est prodigieusement affirmée sous trois règnes glorieux, est une nécessité absolue pour l'équilibre des grandes influences au carrefour où, depuis deux mille ans, elles sont en contact permanent, où elles s'associent pour l'œuvre de paix ou s'affrontent pour la guerre. On a souvent répété que la Belgique indépendante était une création assez factice de la diplomatie, due au génie de Palmerston et de Talleyrand, lesquels, si différents de mentalité, d'aspirations et de tendances, s'accordèrent pourtant au Congrès de Londres pour trouver le point d'équilibre de la puissance britannique et de la puissance française sur le continent. La sauvegarde nécessaire d'une Belgique indépendante a été, pendant plus de quatre-vingts ans, un des facteurs essentiels de toute coopération franco-britannique. Elle a été un des éléments de l'Entente cordiale, elle a été l'argument décisif de l'entrée en guerre de l'Angleterre contre l'Allemagne en 1914. En dépit de bien des chocs et des heurts, elle a commandé le maintien de l'Entente cordiale au cours des années de l'après-guerre, de Locarno à la réoccupation en force de la zone rhénane démilitarisée. Elle est encore, à cette heure, une des conditions fondamentales de la sécurité générale de l'Occident, donc de la sécurité même de la France et du Royaume-Uni. Aussi, le peuple belge a-t-il un double devoir : le devoir envers lui-même de maintenir son unité morale et politique, afin que demeure vivante et féconde l'œuvre de ses trois premiers souverains, qui ont fait de lui une nation dans le sens le plus large et le plus élevé du mot ; le devoir envers l'Europe de rester la force d'équilibre, d'ordre international et de paix qu'il est par destination, en raison même de sa position géographique. C'est le

clair enseignement qui se dégage pour lui et pour les autres de la tragique épreuve subie de 1914 à 1918, l'enseignement que le roi Albert, par sa droiture et son héroïsme, a légué au peuple dont il a noblement servi la gloire. Comment se fait-il que tout cela puisse être remis en question, que, moins de vingt-cinq ans après l'agression allemande et vingt ans après la bataille victorieuse des Flandres, on en soit à devoir se demander si les fils des soldats de Liége et de l'Yser, dressés les uns contre les autres par des passions singulièrement nouvelles et qu'on pouvait supposer étrangères au tempérament belge, ne risquent point de détruire de leurs propres mains la patrie patiemment constituée à travers des siècles de lutte et à laquelle le sang des héros et des martyrs de la Grande Guerre paraissait avoir promis l'éternité?

o

La crise belge n'est, à proprement parler, ni une crise politique, ni une crise de régime. C'est un conflit entre deux races qui ont connu des siècles de vie commune et de compréhension réciproque, mais que quatre années d'occupation allemande ont suffi à dresser l'une contre l'autre, avec le brutal rappel des oppositions de pensées et de sentiments, des différences de culture et d'aspirations que l'étroite fusion des familles, pendant des générations sans nombre, avait à peu près effacées pour ne laisser subsister qu'un caractère, un tempérament national dans lequel Flamands et Wallons se reconnaissaient également. En quittant le sol belge, en novembre 1918, les Allemands se vantaient volontiers d'y avoir laissé un grain qui ne tarderait pas à lever. Les événements actuels ne le confirment que trop. Ce sont eux qui, pendant les sombres années de leur occupation, ont donné au nationalisme flamand, au flamingantisme, le caractère aigu qu'on lui connaît aujourd'hui et qui en ont fait une dangereuse menace pour l'unité de la Belgique. Ce qui se passe sous nos yeux, c'est l'aboutissement de cette « Flamenpolitik », dont von Bissing avait établi le programme, qui a été amorcée par la création du « Conseil des Flandres », dangereux instrument de dissolution nationale au service de l'Allemagne impériale, qui s'est affirmée par l'activisme antibelge ouvertement encouragé par

Berlin et que le Reich se disposait à utiliser aux fins de ses intérêts particuliers, lorsque ses dirigeants se croyaient encore assurés d'asservir définitivement les provinces belges.

Avant 1914, le flamingantisme n'avait aucune influence réelle. On le considérait comme un phénomène extravagant en marge du mouvement flamand proprement dit, tout à fait respectable celui-là, en ce sens qu'il visait uniquement à obtenir le redressement de certains griefs, à assurer à la culture flamande à ses débuts — culture née, en fait, des efforts de Jan-Frans Willems pour faire de l'idiome flamand une véritable langue nationale en partant du principe que « la langue est tout le peuple »— des possibilités de développement normal dans le cadre d'un État belge unitaire. C'est le flamingantisme, qu'il ne faut pas confondre avec la cause réelle du peuple flamand, qui, en moins de deux générations, a empoisonné l'atmosphère en Belgique, a faussé le sens national du pays en donnant à son action un caractère foncièrement hostile à la langue et à la culture françaises, caractère qui n'est pas l'expression des véritables sentiments de l'ensemble des Flamands qui, par l'exploitation systématique d'un complexe d'infériorité n'ayant en réalité ni raison, ni objet a créé un différend permanent entre les deux éléments ethniques. Les circonstances ont fait que ce qui n'était au début qu'un problème purement linguistique, s'est trouvé transformé peu à peu en un conflit aigu d'ordre social. Le petit clergé des campagnes, les organisations démo-chrétiennes, d'une part, les formations socialistes, d'autre part, se sont efforcés par leur surenchère démagogique de dresser les masses populaires des provinces du Nord, réduites à une langue de circulation très restreinte, ne dépassant guère le cadre provincial, contre la bourgeoisie flamande, aussi bien catholique que libérale, en grande partie « francisée » depuis de nombreuses générations. C'est cette situation de fait que les Allemands ont su exploiter à fond en faveur de la dissolution nationale d'un pays où la culture française était prépondérante.

La plus grave faute politique a été, au lendemain de la victoire de 1918, de croire qu'il était possible de remédier au malaise ainsi créé par le travail profond des Allemands

pendant les quatre années d'occupation en faisant spontanément aux flamingants les concessions les plus larges. On n'a pas voulu se rendre compte que la grande majorité du peuple flamand demeurait indifférente à l'agitation de quelques milliers de sectaires et d'illuminés qui avaient réussi à s'imposer aux postes de commande des partis politiques à tendances démocratiques. On a cru qu'en leur accordant toutes les satisfactions on réussirait à les détourner de l'activisme extrémiste nettement antibelge, antidynastique, favorable, pour certains, au retour des provinces du Nord à l'union avec les Pays-Bas, brisée en 1830, et à l'idée de la création d'une Grande Néerlande, débordant jusque sur la Flandre française. La flamandisation radicale de l'Université française de Gand, admirable institution vieille de plus d'un siècle ; la flamandisation systématique dans les provinces du Nord de l'enseignement primaire d'abord, de l'enseignement moyen ou secondaire ensuite, des tribunaux et cours de justice, des administrations municipales et provinciales, tout cela qui a constitué l'œuvre néfaste des gouvernements qui se sont succédé au pouvoir depuis 1920 et qui ont donné le spectacle de toutes les défaillances par nécessité de gouverner avec l'appui de majorités de coalition, au sein desquelles les politiciens cédant trop facilement à la démagogie flamingante exerçaient une influence de plus en plus prépondérante, a abouti finalement à l'organisation dans l'armée d'unités flamandes et d'unités de langue française, à la préparation de la division administrative du pays, le régime linguistique n'étant plus commandé par le libre choix du citoyen, comme le veut la Constitution, mais par le principe territorial. On a tracé une frontière linguistique allant de l'Ouest à l'Est, à peu près en ligne droite, et passant, au centre, à proximité de Bruxelles, et on a voulu considérer que tous les Belges habitant au nord de cette frontière relevaient uniquement de la langue flamande et ceux habitant au sud de cette ligne uniquement de la langue française, avec un régime mixte spécial pour l'agglomération bruxelloise. Le droit imprescriptible du libre usage des deux langues nationales s'est trouvé ainsi méconnu et violé. De nombreuses classes françaises ont été supprimées en Flandre. Les pères

de famille n'ont plus eu le droit de choisir la langue d'enseignement de leurs enfants, même quand le français était la langue usuelle au foyer, alors que dans des villes importantes des provinces septentrionales il y a des dizaines de milliers de Belges de langue française. C'est là toute l'œuvre néfaste du flamingantisme de toutes les nuances, allant des « Dinasos » aux aspirations hitlériennes aux patriotes flamands égarés par la mystique nationaliste, en passant par les « activistes », les « frontistes », les « fédéralistes », les « séparatistes », et même ceux qui se réclament encore du principe unitaire dans l'espoir que l'impérialisme flamand finira par conquérir Bruxelles et par déborder sur les régions wallonnes les plus proches de la frontière linguistique.

o

Tout cela a été consenti, d'erreur en erreur, dans l'espoir de déterminer l'apaisement des esprits, de ramener les extrémistes au devoir patriotique envers une Belgique qui a besoin du courage et du travail de tous ses fils pour défendre son existence indépendante. C'est la constante pression des flamingants qui a amené le Gouvernement de Bruxelles à abandonner la saine doctrine de la Belgique pivot du bloc occidental basé sur l'Entente franco-britannique et à modifier ainsi profondément l'orientation de la politique extérieure du pays. Une politique de neutralité volontaire, réservant l'entière décision de la Belgique dans toutes les circonstances venant à se produire, peut se justifier à la condition que la défense du territoire national soit solidement organisée, à la condition aussi que cette neutralité volontaire soit pratiquée dans un réel sentiment d'indépendance morale et de fierté, comme, par exemple, la pratiquent les Pays-Bas. La France et l'Angleterre n'ont jamais demandé autre chose à la Belgique que d'être en mesure d'empêcher en toute certitude que son territoire puisse servir de voie de passage à un agresseur éventuel, de ne pas constituer par la faiblesse de sa structure politique et militaire un danger permanent pour leur propre sécurité. Ce sont les exigences flamingantes, toujours satisfaites par des formules de facilité, qui ont créé la situation qui préoccupe aujourd'hui les patriotes belges et menace de ruiner politi-

quement un pays dont la seule force réside, de l'aveu même de sa devise, dans la plus étroite union des deux éléments ethniques qui composent la nation. En dressant systématiquement le nationalisme flamand contre la culture française, qui est celle, qu'on le veuille ou non, de la grande majorité des élites belges, on met en péril le principe même de l'unité morale et politique du pays. Il y avait une doctrine de justice et de raison capable de sauver en toute certitude cette unité : c'était celle du bilinguisme, tous les Belges, ceux du Sud comme ceux du Nord, occupant des postes publics devant connaître les deux langues nationales. Les flamingants n'en ont pas voulu, parce qu'ils savaient que la langue de grande circulation et de haute civilisation qu'est le français devait inévitablement l'emporter dans la réalité des choses comme facteur de culture générale de la nation sur une langue de rayonnement limité. Les Wallons n'en ont pas voulu, par crainte — absolument vaine — de voir l'élément flamand, de caractère germanique, entamer les provinces du Sud, uniquement de langue française et de caractère latin, et ils ont par là même sacrifié les intérêts supérieurs de la langue et de la culture françaises à l'égoïsme du particularisme wallon.

Le véritable drame belge consiste dans le fait qu'en réalité les Flamands pour lesquels le français est devenu depuis des générations la langue maternelle ou usuelle, qui sont aussi totalement de culture française que peuvent l'être les Wallons de Liége ou de Charleroi, ou les Flamands du Nord français, se trouvent délibérément sacrifiés par un système linguistique organisé sur la base territoriale, qu'ils se trouvent isolés, abandonnés dans le fait, sans défense possible contre un régime de contrainte qui toujours, à travers les siècles, a répugné au tempérament belge. En 1938, la population totale du royaume s'élevait à 8 360 000 âmes, dont environ 4 200 000 Belges de langue française (3 200 000 Wallons, 600 000 habitants de langue française de l'agglomération bruxelloise et 400 000 Flamands de langue française groupés dans les centres importants des provinces du Nord) et environ 4 100 000 Belges de langue flamande, dont 3 800 000 Flamands des provinces du Nord et 300 000 habitants de langue flamande de l'agglomération bruxelloise. Ce sont ces 400 000

Flamands de culture française du nord du pays qui sont, d'ores et déjà, sacrifiés, avec la perspective de voir les 600 000 Belges de langue française de l'agglomération bruxelloise brimés, moralement et politiquement diminués par des lois linguistiques uniquement conçues dans l'esprit le plus favorable au flamingantisme. Il y a là un million de citoyens qui, ni Flamands, ni Wallons, sont essentiellement des Belges de langue et de culture françaises, qui représentent le véritable gain de la latinité réalisé de génération en génération au cours de plus d'un siècle, qui constituent le solide ciment de la nation belge. Ce sont eux qui ont donné à cette nation le plus clair de sa personnalité pendant plus d'un siècle d'indépendance. C'est cet élément qui a fourni le meilleur des élites belges dans tous les domaines, c'est lui qui, notamment, a assuré à la littérature française l'apport magnifique des Lettres françaises de Belgique par l'œuvre d'Émile Verhaeren, de Maurice Maeterlinck, de Ch. Van Lerberghe, de Georges Eeckhoudt, de Max Elskamp, d'Albert Giraud, d'Yvan Gilkin, d'Eugène Demolder et, plus près de nous, de Firmin van den Bosch, de Louis Dumont-Wilden, de Marie Geevers, et de tant et tant d'autres. Tous ces Belges de langue et de culture françaises vont-ils devenir des étrangers dans un pays auquel ils demeurent profondément attachés, dont ils ont servi d'un cœur ardent la gloire et les nobles causes? Seront-ils contraints de se plier aux rigueurs d'une politique de « défrancisation » systématique pour eux et leurs enfants, ou de refluer vers les provinces wallonnes ou vers cette France dont le rayonnement et la puissance leur sont toujours apparus comme la meilleure sauvegarde du salut de leur propre patrie? Il y a là un émouvant drame de conscience qui, en dehors et au-dessus de toutes les querelles doctrinales, devrait troubler tous les cœurs belges.

Qu'on se garde de se payer de mots, de céder aux apparences trompeuses des formules par trop subtiles dont s'accommode volontiers toute politique de facilité. L'autonomie culturelle, la division administrative du pays, un régime fédéral assez souple pour que les deux éléments ethniques puissent coexister, chacun sur son terrain propre, dans le cadre d'un même État, ce ne sont que des expédients de politiciens aux abois, ne suffi-

sant même pas à parer à une situation immédiate. Ce sont des formules pleines de danger dans leur forme de compromis, qui, toutes, conduisent au divorce irrémédiable, à la séparation morale et politique de deux races jusqu'ici associées et confondues. Le fédéralisme serait un non-sens dans un pays comme celui-ci, avec l'attirance permanente du génie latin pour les uns, de l'impérialisme germanique pour les autres. La Belgique, principal carrefour de l'Occident, n'existera, ne peut exister que si elle demeure fermement unitaire, et l'unité n'est possible que dans la liberté qui, seule, peut assurer le plein épanouissement des deux langues, des deux cultures, dans un même esprit de grandeur nationale, avec peut-être, dans une certaine mesure, le correctif d'un bilinguisme de raison, de part et d'autre loyalement consenti.

o

Il faut se rappeler tout cela pour comprendre comment l'invraisemblable affaire Martens, qui eût été impossible dans tout autre pays, a pu provoquer une des crises politiques les plus graves de toute l'histoire de la Belgique indépendante. Un journal aussi pondéré que *le Soir*, de Bruxelles, indépendant de toutes les influences des partis et ayant un sens aigu du sentiment national, a qualifié cette affaire de « folle aventure ». Dans la ligne de la politique qui tend à créer, à côté des institutions proprement belges existantes, des foyers de haute culture exclusivement flamands, il a été fondé une Académie de médecine flamande, dont les premiers membres ont été nommés par une décision du Gouvernement sanctionnée, comme il se doit, par un arrêté royal. Or, on a eu la stupeur de voir figurer parmi les membres ainsi nommés de l'Académie de médecine flamande un certain docteur Martens, que ses mérites scientifiques ne désignaient pas spécialement pour cette dignité, mais qui, au lendemain de la guerre, avait été condamné à mort par contumace pour avoir pactisé avec l'ennemi pendant l'occupation allemande. Ce docteur Martens avait notamment siégé au fameux « Conseil des Flandres », par l'action duquel l'Allemagne impériale s'efforçait de briser la résistance belge. Il avait eu sa part de lourdes responsabilités dans ce qui fut une œuvre de trahison en pleine guerre, un

crime contre la patrie. Il avait, il est vrai, bénéficié en 1936 de l'amnistie votée, toujours sous prétexte de favoriser l'apaisement des esprits, mais, comme tous les autres condamnés amnistiés, il restait pourtant privé de ses droits politiques.

Cette nomination provoqua la plus vive indignation chez les anciens combattants, dans tous les milieux bruxellois et wallons, et également, il faut le dire, chez les patriotes flamands. La bonne foi du Gouvernement avait-elle été surprise? Ou bien cette nomination avait-elle été faite sous la pression des dirigeants du mouvement flamingant? Toujours est-il que ces derniers ont voulu confondre la mauvaise cause du docteur Martens avec la cause même du peuple flamand. Le Cabinet Spaak dut se retirer de ce fait et, pendant près d'un mois, il s'avéra impossible de former un autre Gouvernement si l'affaire Martens n'était pas préalablement liquidée, soit par la démission de l'académicien indésirable, soit par l'annulation officielle de sa nomination. Le parti libéral, dont le patriotisme ne s'est jamais trouvé en défaut, refusait de continuer sa participation au Gouvernement, si le cas Martens n'était pas définitivement réglé avant la formation d'un nouveau Cabinet, tandis que les catholiques et les socialistes flamingants menaçaient de faire défection et de briser ainsi la majorité de coalition si le docteur Martens était sacrifié. Il apparut que la cause personnelle d'un homme condamné à mort par contumace pour crime contre la patrie avait pour effet de briser les cadres des grands partis traditionnels, de rompre la coalition parlementaire catholique-libérale-socialiste sur laquelle se sont appuyés tous les gouvernements au cours de ces dernières années et en dehors de laquelle aucune autre majorité n'est possible.

Déjà de profondes divergences entre catholiques conservateurs et démocrates-chrétiens, entre les deux partis bourgeois et les socialistes sur la question des relations avec l'Espagne nationaliste et sur la politique de déflation indispensable pour assurer l'équilibre du budget et le salut de la monnaie, et la politique financière de facilité réclamée par les marxistes et les démocrates-chrétiens avaient marqué l'usure profonde de la coalition parlementaire des trois grands partis. M. Spaak, socialiste, M. Henri Jaspar, ministre d'État catholique — qui

devait succomber le lendemain même de son échec — M. Soudan, sénateur socialiste, enfin, M. Pierlot, catholique conservateur, ont essayé en vain successivement de former un gouvernement. Les libéraux, sous la direction du ministre d'État M. Adolphe Max, bourgmestre et député de Bruxelles — qui fut pendant la guerre, avec le cardinal Mercier, la personnalité la plus représentative de la résistance du patriotisme belge à l'occupation allemande — refusant leur concours, en raison du maintien de la nomination du docteur Martens, on essaya d'établir une combinaison catholique-socialiste, laquelle ne put aboutir, les conservateurs catholiques ne voulant pas se trouver seuls en face des socialistes en l'absence des libéraux. Finalement, M. Pierlot forma un ministère, vaille que vaille, composé de catholiques, de socialistes et de non parlementaires, qui se présenta devant le Parlement, mais démissionna avant même que la Chambre des représentants se fût prononcée par un vote. C'était, une fois de plus, l'impasse. Pour en sortir, on ne vit d'autre moyen que la dissolution des Chambres et l'appel au pays, les élections générales étant fixées au 2 avril.

C'était la solution comportant politiquement le plus de risques. Des élections générales se faisant sur l'affaire Martens, au milieu des difficultés financières et économiques avec lesquelles le pays est aux prises, alors que la situation internationale préoccupe tout particulièrement — et pour cause — l'opinion belge, c'est, de toute manière, une expérience délicate et hasardeuse. Qu'on le veuille ou non, c'est le problème de l'unité morale et politique du pays qui se trouve posé devant le corps électoral, car, indépendamment du cas Martens lui-même, à propos duquel toutes les passions sont déchaînées, il y a la question de l'autonomie culturelle, préface à la division profonde des deux éléments ethniques, qui est soulevée par les flamingants. On ne voit pas trop, au surplus, comment le verdict du corps électoral pourrait modifier profondément les positions des partis, la représentation proportionnelle faisant obstacle à toute poussée soudaine et trop violente de l'un d'eux. La Chambre des représentants dissoute se composait de 70 socialistes, 63 catholiques, 23 libéraux, 20 rexistes, 16 nationalistes flamands, 9 communistes et

un indépendant. Au Sénat, il y avait 66 socialistes, 57 catholiques, 19 libéraux, 12 rexistes, 9 nationalistes flamands et 4 communistes. Il est possible que le parti socialiste, très divisé depuis l'expérience Spaak et sans véritable chef depuis la disparition récente de M. Vandervelde, éprouve quelque peine à maintenir ses positions, les communistes mordant assez sérieusement sur son aile gauche, il est possible que les catholiques bénéficient dans une certaine mesure de l'affaiblissement continu du mouvement rexiste et que les libéraux, par contre, progressent en raison même de leur attitude ferme et résolue dans l'affaire Martens. Mais cela n'empêchera point que, demain comme hier, à défaut de toute majorité homogène, il faudra en revenir à une coalition catholique-libérale-socialiste comme seule majorité possible au Parlement, et à la formule d'un gouvernement dit tripartite, alors que le parti catholique et le parti socialiste demeurent divisés sur le problème racial et linguistique, lequel l'emporte maintenant chez eux sur toute les considérations de programme et de doctrine, tandis que le parti libéral, fortement imprégné d'un véritable esprit national, fidèle à ses sympathies traditionnelles pour la culture française, reste foncièrement attaché à l'idéal d'une Belgique unitaire, faisant tout son devoir envers elle-même et envers les autres.

Il n'est pas de pays où la tragédie tchécoslovaque ait produit une impression plus profonde qu'en Belgique, précisément parce qu'elle a révélé les risques graves d'un fédéralisme improvisé, remplaçant du jour au lendemain un régime unitaire ayant fait ses preuves. C'est une cruelle leçon qui ne sera pas perdue, il faut le souhaiter, pour les Belges, qui veulent demeurer des hommes libres dans une patrie libre, car il s'en dégage à l'évidence que, dans un petit pays directement exposé aux audacieuses entreprises de l'impérialisme allemand, l'union basée sur une formule fédéraliste, si souple qu'elle soit, ne saurait être substituée, sans créer un grave danger, à l'unité commandée par la géographie et par les nécessités impérieuses de l'indépendance dans la dignité de deux peuples frères qui, pour vivre, veulent et doivent constituer une seule et même nation.

ROLAND DE MARÈS

L'HISTOIRE

La vie à Rome au temps de Trajan. — Le bon roi Dagobert. — Histoire régionale : Lyon, Gascogne, Nivernais.

DÉZOBRY avait refait pour *Rome au siècle d'Auguste* le *Voyage du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy.

M. Carcopino nous donne aujourd'hui, sans recourir à la fiction agréable mais usée, mise à la mode par les *Lettres persanes*, une Rome au siècle des Antonins : *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'empire* (Hachette). On n'a pas besoin de lui souhaiter le même succès qu'à ses devanciers : c'est chose faite.

Nous savons des choses qu'on ne savait pas ou qu'on se figurait mal il y a un siècle. L'ouvrage de Dézobry date de 1833 : il n'est pas étonnant qu'il « date ». Sur la vie quotidienne d'un contemporain de Trajan et d'Adrien, les fouilles de Pompéi, d'Ostie, du forum de Trajan nous ont beaucoup appris. L'immense documentation archéologique qu'elles nous ont livrée éclaire singulièrement le *Satiricon* de Pétrone, les *Épigrammes* de Martial, les *Satires* de Juvénal, les *Lettres* de Pline le Jeune. N'oublions pas que toutes ces descriptions s'appliquent au citadin, au Romain de Rome, nullement à l'homme des champs qui ne jouit d'aucun des plaisirs offerts à la populace urbaine par les empereurs, dont les meilleurs comme les pires s'évertuent à amuser sans trêve la foule pour ne pas lui laisser le temps de la réflexion et du méconten-

tement. Certes, le *panem et circenses* ne suffit pas à ce qui reste de la vieille aristocratie. Il suffit à la tourbe composite qu'on appelle encore le peuple romain, comme on appelait république un régime où il ne subsistait de la vieille constitution que des mots vides et des rites momifiés.

La scène se passe dans un décor grandiose où grouille une masse difficile à évaluer. Le chapitre qui soulèvera peut-être le plus de controverses est celui qui tâche de le faire. Mais d'abord, qu'est-ce que Rome? C'est par là qu'il faut commencer, car, pour évaluer le chiffre des habitants, il faut s'entendre d'abord sur l'étendue de leur habitat. La Rome ancienne à toujours débordé les limites de ses enceintes successives. Ne parlons pas du *pomerium* primitif qui est la limite du territoire consacré, à l'intérieur duquel sont interdits les cultes étrangers, les réunions en armes, la sépulture des morts. Il devient de bonne heure un symbole. Le prétendu mur de Servius, dont les restes sont en réalité du IVe siècle, est lui-même vite dépassé. Sylla, en aliénant une partie du Champ de Mars, ne fait que reconnaître un fait plus ou moins accompli, en tout cas impossible à empêcher. César agit de même en reportant à un mille des murailles les bornes de la ville. Auguste va encore plus loin en englobant dans l' « Urbs » officielle les 14 régions entre lesquelles il la partage, et dont 9 étaient en dehors de l'enceinte dite de Servius. La porte Capène devient un quartier central, alors que, par définition, elle était une entrée. La Rome d'Auguste est le cadre de la Rome de Trajan, car la muraille d'Aurélien est d'un siècle plus tard et elle n'est pas non plus une limite exacte de la Rome des 14 régions, qui la déborde au nord et au sud.

Comment déterminer la population d'une agglomération aussi mal délimitée? Un dénombrement de 86 avant Jésus-Christ, l'année de la mort de Marius, donne 463 000 habitants, chiffre que nous a transmis saint Jérôme. Trente ans plus tard, quand Pompée est chargé d'assurer le ravitaillement (annone), on calcule qu'il y a 486 000 bouches à nourrir, à quoi il faudrait ajouter évidemment les enfants à la mamelle. Sous Auguste, on peut conclure à un million, d'après plusieurs renseignements qui se complètent et se recoupent. Il faut à Rome, par an, 60 millions de mesures de blé *(modii)*, soit

5 250 000 hectolitres. A raison de 60 *modii* par tête, c'est un million de parties prenantes, toujours sans les bébés. Une donnée d'un autre ordre aboutit à un résultat sensiblement pareil. Auguste, dans son fameux *Testament*, connu par l'inscription d'Ancyre (Ankara), déclare qu'il a distribué, à l'occasion de son douzième consulat (5 avant Jésus-Christ), 60 deniers à 320 000 hommes de la plèbe romaine. En y joignant les femmes et enfants, suivant la proportion adoptée par les actuaires actuels, on arriverait à 675 000 habitants. A quoi il faut additionner les familles riches, non comprises dans ce qu'Auguste appelle la plèbe, plus la garnison, les étrangers et les esclaves. Même si l'on admet que la crise de la natalité et l'extension du célibat, dont Auguste se plaint à chaque instant, réduisent la proportion normale d'enfants sur laquelle repose le calcul des probabilités, le chiffre d'un million ne paraît pas excessif. Les étrangers étaient assurément nombreux, puisque Tibère déporta en Sardaigne 4 000 Juifs d'un coup. Ils n'étaient ni les seuls étrangers ni les plus nombreux.

Une autre manière d'évaluer la population repose sur le nombre des logements. Ici s'impose une définition préalable et essentielle. Nous avons des « régionnaires » du IVe siècle, c'est-à-dire des statistiques du nombre des immeubles et des logements par région. Mais on n'est pas d'accord sur les termes. Il est question dans les documents de *domus* et d'*insulæ*. Si l'on traduit *domus* par immeubles et *insulæ* par logements, on trouve que les 1 797 *domus* et les 46 602 *insulæ* de cette époque ne supposent qu'une population de 223 000 habitants, à raison de 5 occupants par logement. C'est véritablement peu. A la même date, les « régionnaires » évaluent à 385 000 le nombre des places du cirque Maxime. Pline l'Ancien y comptait deux siècles auparavant 255 000 places assises, ce qui revient à peu près au même, car les gradins d'en haut n'ont que des places debout. Le problème est de préciser le sens des mots. *Domus* dans le sens d'immeuble paraît trop extensif ; *insula* dans le sens d'appartement trop restreint. L'*insula* c'est, d'après M. Carcopino, ce que nous appelons aujourd'hui « l'îlot », c'est-à-dire un bloc isolé composé d'un immeuble ou de plusieurs. A Rome, l'îlot est plus petit que dans nos cités modernes, car il y a plus d'espaces non

bâtis, et le réseau des rues qui sont des ruelles est très serré : 85 kilomètres pour la Rome de Vespasien, d'après un relevé officiel fait par lui-même et son fils Titus, à titre de censeurs.

Le plus souvent, l'*insula* est une seule maison de rapport divisée en appartements privés *(cenacula)*. Quant à la *domus*, c'est l'hôtel particulier de nos jours, ce qui explique son chiffre modeste. On aurait ainsi pour la Rome du IVe siècle, à raison de 5 ou 6 logements par *insula* et de 5 personnes en moyenne par logement, une population avoisinant 1 million 400 000 habitants. En y ajoutant les familles des hôtels particuliers, familles nombreuses à cause de leurs esclaves, on trouve 1 500 000 en chiffres ronds. Pour la Rome de Trajan, plus petite que celle du IVe siècle, M. Carcopino conclut à 1 200 000. C'est vraisemblable, mais il reste entendu qu'il y a dans ces calculs une part de conjectures. L'évaluation de M. Carcopino paraît plutôt un maximum.

*
* *

Le « bon roi Dagobert » est mort il y a treize cents ans (19 janvier 639). On a célébré cet anniversaire à l'abbaye de Saint-Denis fondée par lui, faute de pouvoir commémorer la date de sa naissance qui est inconnue, comme beaucoup d'autres circonstances de sa vie. Car il a été de bonne heure la proie des hagiographes, gens peu précis qui ne s'occupent pas des détails prosaïques.

Un chartiste, conservateur des archives et du musée de Saint-Denis, M. Barroux, essaye de nous le faire connaître : *Dagobert, roi des Francs* (Payot). Dagobert a une qualité rare chez les Mérovingiens : il sait ce qu'il veut et ne veut pas l'impossible. Il résiste à la tentation d'étendre sa domination en Germanie, de fonder l'empire de Charlemagne que Charlemagne lui-même n'a pu léguer viable. Bien qu'il ait débuté comme roi d'Austrasie, la marche vers l'Est ne lui dit rien. Il ne reviendra en Austrasie que pour une expédition contre les Wendes, et il a si peu confiance dans l'armée austrasienne qu'il s'entoure d'une garde neustrienne et burgonde.

C'est la Gaule qui l'intéresse ; il réside à Paris, il voudrait faire de la Gaule un État unifié, alors qu'elle n'est encore qu'une

mosaïque. Mais il ne le peut sans transition. Il ménage la tradition particulariste. Il y a une Neustrie, une Austrasie, une Bourgogne, une Aquitaine ; c'est une étape intermédiaire qui répond à des frontières, non pas naturelles, non pas même historiques, mais dont le cadre régional permet à des races et à des civilisations encore discordantes de s'amalgamer, de prendre conscience de leurs intérêts communs. Ces grandes régions vaguement géographiques étaient déjà une cristallisation où les Barbares et Gallo-romains, les païens, ariens, catholiques perdaient leurs aspérités. Le nom de Franc va changer sa signification ethnique et particulière contre un sens général. L'époque se prépare où il y aura une France et des Français. « Déjà, sous la Gaule, dit M. Barroux, la France se dessine. »

Le refrain populaire ferait volontiers du bon roi Dagobert un être falot, un roi d'Yvetot. C'est le danger de la littérature édifiante. Des historiens non moins bien intentionnés, mais plus lettrés, lui ont donné la réputation d'une sorte de Salomon. C'est la récompense que lui décernent les annalistes des couvents, dont il a été un grand bienfaiteur. C'est le cas avant tout pour l'abbaye de Saint-Denis, où il sera inhumé et qu'il affectionne, disent ses bienveillants biographes, au point de dépouiller d'autres églises pour enrichir celle-ci. Il est du reste un Salomon par son goût du harem, aussi par son goût de la magnificence. Il faut avouer qu'il y a dans tout cela bien de la convention. L'éclat de son règne est réel si on le compare aux rois fainéants qui lui ont succédé. Il est quand même un peu factice ; son fameux trône, chef-d'œuvre vanté de saint Éloi, est une chaise curule de l'époque romaine. Cette fausse attribution est un symbole. La « brillante renaissance » dont on fait compliment à Dagobert est plutôt le dernier éclat de la race mérovingienne qui s'éteint.

*
* *

Histoire de Lyon. Un maître livre, moins à lire peut-être qu'à consulter. A cet égard, il est sans égal. Tout ce qu'on peut savoir s'y trouve. Il faut rendre grâce à la « Société lyonnaise des études locales », qui en a permis la très confortable publi-

cation, en deux énormes volumes, et ce ne sera pas trop. Déjà on avait un avant-goût de ce formidable travail dans un volume précurseur : *Lyon, des origines à nos jours* (1925), plus spécialement consacré à la formation et à l'évolution topographique de la cité. Le directeur des deux ouvrages est le même, M. Kleinclausz, désigné par la voix unanime ; l'équipe des collaborateurs est aussi en partie la même, ainsi que l'éditeur (Masson, Lyon).

Ce premier volume va des origines à l'entrée du roi Henri IV à Lyon (1595). Ne cherchons pas à en donner une idée. Ce qui est agréable et reposant, c'est la certitude d'être sur un terrain solide. On se sent en sécurité. Pas un détail n'est négligé. Pas une difficulté n'est escamotée. Tout y est, fût-ce en un mot. Nous disons *Lugdunum* pour la ville romaine : le mot exact est *Lugudunum*. La forme abrégée a primé et fait oublier l'autre, mais elle est bonne à connaître, encore que l'étymologie n'en soit pas facilitée. Les exemples de précisions de ce genre sont nombreux. Voici la bataille où Septime Sévère bat Albinus à Lyon même. On exagère d'ordinaire le nombre des combattants : 150 000 de chaque côté, dit-on communément, 150 000 en tout, dit Jullian d'après Dion Cassius. M. de Montauzan précise : Sévère a 14 légions, ce qui donne plus de 80 000 hommes ; Albinus en a 4, plus la cohorte qui formait la garnison normale de Lyon, soit environ 25 000. Les anciens forcent toujours les chiffres. Ils font de la littérature. Dion Cassius nous dit que « le sang coula tellement à flots qu'il alla se déverser dans le fleuve ». C'est un cliché. Jordanis nous le resservira pour la bataille dite des Champs catalauniques.

En quelques pages, le Lyon capitale des Burgondes est bien campé. Ces Burgondes étaient les plus accommodants des barbares. Leur seul tort était d'être ariens, mais ils n'y mettaient ni fatalisme ni exclusivisme : Clotilde est catholique et son père aussi. Les Burgondes étaient venus non en conquérants, mais en colons, en alliés. Ils n'ont plus l'aspect germanique. Quand un prince franc, Sigismer, vient à Lyon pour épouser une princesse burgonde, on remarque que le fiancé seul a une toilette à la romaine, manteau d'écarlate et tunique de soie blanche. Ses compagnons font à Sidoine Apollinaire

l'effet de sauvages avec leur tunique bariolée, serrée à la taille par une ceinture à têtes de clous, les mollets nus, les pieds entourés de bandes de cuir, leur lance à crocs (framée), leur hache de jet (francisque), dont ils ne se séparaient pas même en ce jour de fête et de paix.

L'histoire du Lyon gallo-romain, y compris les origines chrétiennes, était assez connue. Il a suffi de la mettre au point. Ce qui l'était moins, ou l'était mal, c'est ce qui vient ensuite. La période mérovingienne et carolingienne était une nuit éclairée par quelques étoiles filantes. Le rôle des archevêques de Lyon était non seulement obscur, ce qui est le caractère des pouvoirs mal définis en train de devenir envahissants, il était indéterminé et décourageant. Presque tout y était à débroussailler. On s'y oriente maintenant. De l'action du primat des Gaules, on suit les étapes et les moyens, pièces à l'appui. S'il subsiste des lacunes, on sait lesquelles et ce qui reste à trouver.

L'histoire de la commune de Lyon était, on peut le dire, ignorée, alors que celles de Laon ou de Beauvais étaient classiques. On s'y reconnaît aujourd'hui. « Il ne m'appartient pas, dit M. Kleinclausz, de louer un travail que j'ai eu l'honneur de diriger, mais ce que je puis en dire et ce que je tiens à dire, c'est qu'il a été fait après consultation directe des sources manuscrites et imprimées et de tous les livres ou articles de quelque importance actuellement parus. » C'est bien dit, et ce n'est pas trop dire.

*
* *

On attendait depuis longtemps l'*Histoire de Gascogne*, que M. Paul Courteault publie (chez Boivin) dans la collection « les Vieilles Provinces de France ». Elle répond à tout ce qu'on pouvait espérer de l'éminent professeur d'histoire régionale à la Faculté des Lettres de Bordeaux. C'est une tâche redoutable que de suivre, depuis l'âge des cavernes, l'évolution d'une région mal délimitée en histoire comme en géographie, qui pourtant a son unité, sa physionomie, sa couleur locale, son tour d'esprit, « fleur immortelle du terroir », dit M. Courteault. L'immense mérite de cet

élégant volume est qu'aucune des difficultés n'est escamotée ni tranchée à la légère, *vom Zaune gebrochen*, suivant l'expression mise à la mode par un discours retentissant. Ajoutons que l'illustration est d'une valeur documentaire rare, sans rien d'inutilement banal.

Les choses qu'on ne sait pas, M. Courteault ne prétend pas les savoir. Il nous dit pourquoi on ne les sait pas, ce qui vaut mieux. Il y a à cet égard des chapitres un peu austères, qui seront plus consultés par les spécialistes que dévorés par le grand public : par exemple, la période féodale et la formation de ces dynasties turbulentes et envahissantes d'Armagnac, de Béarn, de Foix, de Bigorre, d'Albret qui compliquent et prolongent la guerre de Cent ans par leurs querelles de famille, en marge de la grande rivalité entre la France et l'Angleterre.

La précision du détail, dans les temps mieux connus, n'enlève rien au pittoresque et à la vie du récit. Le portrait de Monluc, le plus typique de ces coureurs d'aventures qu'on trouve partout où il y a des coups à recevoir, mais aussi des profits, est un modèle d'analyse. Ce « cadet de Gascogne, parti de rien et uniquement préoccupé de parvenir, intrigant et souple, pas toujours adroit, affamé d'honneurs, de bruit et aussi d'argent, défendant avec âpreté une situation péniblement conquise, plus péniblement conservée, grisé par sa popularité provinciale, administrateur vigilant, mais revêche et mal commode, thésauriseur rapace, banquier à ses heures et même usurier, prêt à toutes les compromissions pour « gagner la pièce », c'est là le vrai Monluc ». Ces Gascons ne craignent pas le danger, mais ne courent pas après par amour de l'art, sauf exception. En voici une : un évêque de Tarbes qui part comme simple arquebusier pour les guerres d'Italie après dix ans d'épiscopat. Brantôme éprouve le besoin de l'excuser : « Il se sentit, dit-il, trop gentil compagnon pour être d'église. »

Ils ont la langue encore mieux pendue que l'épée. Ils sont gens pratiques. C'est à Bordeaux, au collège de Guienne, presque aussi ancien que notre Collège de France (1533, au lieu de 1530), qu'un érudit osa le premier professer en français. Il est à peine besoin de remarquer que M. Courteault

traite avec soin toutes les questions touchant la vie sociale et économique, comme il convient dans un pays qui a pour capitale un port de commerce dont dépend toute prospérité. Il ne néglige pas les parents pauvres, les Landes, par exemple, où les communications étaient encore si précaires, il y a un siècle, qu'on songeait à y acclimater le chameau ! Le chemin de fer assure un meilleur débouché aux plantations de pins. Cette idée géniale elle-même n'aurait rien donné sans l'idée, pas du tout géniale mais excellente, suggérée par un vulgaire bourgeois, de garantir les semis contre la dent vorace des troupeaux en les couvrant de branchages et d'ajoncs.

Malgré son optimisme natal, la conclusion de M. Courteault est mélancolique. On a enrichi le pays, mais pour qui ? Il se dépeuple, sauf les villes, ou plutôt sauf la ville de Bordeaux. Le Gers, le Lot-et-Garonne se vident cruellement, en dépit de l'immigration étrangère. Le Gers est tombé de 315 000 habitants en 1846 à 192 000 en 1936, malgré la présence de 20 000 étrangers. C'est la ruine pour le fils unique qu'on avait voulu enrichir, car la terre tombe à rien quand personne n'est plus là pour la cultiver. C'est « la terre qui meurt ». Tel domaine de 133 hectares valant 140 000 francs en 1883, n'en a plus valu que 35 000 en 1907 (canton de Marciac, Gers) ; tel autre, dans le canton de Damazan (Lot-et-Garonne), a passé de 360 000 francs en 1876 à 105 000 francs en 1904. Que vaut-il aujourd'hui en francs trois fois dévalués ? Où disparaît la population, la valeur de la propriété disparaît aussi. L'économie d'enfants est le plus sûr gaspillage du patrimoine, et il n'y a pas de conseil judiciaire pour y remédier.

*
* *

Dans la même collection, reste à signaler une *Histoire du Nivernais*, de M. Alfred Massé, ancien ministre, sorti de la politique et revenu aux travaux de sa jeunesse. « Le Nivernais n'est pas, parmi nos anciennes provinces, une de celles qui occupent une grande place sur la carte. Mais par la variété de son territoire, la richesse du sol et du sous-sol, sa situation au centre de la France et à la limite des trois

bassins du Rhône, de la Loire et de la Seine, aux confins des royaumes mérovingiens auxquels il a été successivement rattaché, le Nivernais a joué un rôle de premier plan dans l'histoire de la Gaule d'abord, de la France ensuite. »

Avant la conquête romaine, le Nivernais est le pays des Éduens, un des peuples celtes les plus en vue, dont la capitale, Bibracte, admirablement située et fortifiée au sommet du Beuvray, commandant les routes qui mettent en communication la vallée du Rhône avec celles de la Loire et de la Seine, fut peut-être, à un moment donné, la plus importante des cités gauloises, surtout au point de vue économique. La foire annuelle de mai, en ce lieu désert, rappelle la tradition. Bibracte sera remplacée, au temps d'Auguste, par Autun (Augustodunum), mais pas sur le même emplacement, comme on l'avait cru jusqu'aux fouilles de 1867-1907, qui ont permis de reconnaître le plan de l'oppidum primitif.

C'est la lutte des Éduens contre les Séquanes qui amènera la conquête de la Gaule par les Romains. Les Éduens, les premiers en dehors de la Gaule narbonnaise, avaient obtenu le titre d'alliés du peuple romain. César vient à leur secours contre les Helvètes, qui sont battus non loin de Bibracte et rejetés dans leurs montagnes. Les Germains d'Arioviste eurent le même sort et les Éduens, sauf à l'époque de Vercingétorix auquel ils se rallient momentanément et d'assez mauvaise grâce, restèrent les alliés de Rome.

Au temps des invasions barbares, leur pays fait partie du royaume burgonde, mais sera cédé à Clovis comme dot de Clotilde. Ce n'est pas sûr. En tout cas, le diocèse de Nevers est rattaché à l'archevêché de Sens, qui dépend du royaume franc. Après Clovis, le pays est rattaché à l'Austrasie ; après Clotaire, il fait partie du royaume de Gontran, roi d'Orléans et Bourgogne.

Le comté du Nivernais, ou plutôt de Nevers, apparaît à la fin du xe siècle. Depuis cette époque, les comtes de Nevers, par leurs alliances de famille, ont joué un rôle important. Jean sans Peur, avant d'être duc de Bourgogne, était comte de Nevers, comme l'avait été son père, Philippe le Hardi. Il l'était encore quand il fut pris par les Turcs à la bataille le Nicopoli. Elle lui valut le surnom de Jean sans Peur,

comme celle de Poitiers avait valu à son père encore enfant celui de Philippe le Hardi. Ces vaillants chevaliers ont surtout brillé par leurs défaites. Ils sont bien les descendants de Jean le Bon et de Philippe de Valois.

Le Nivernais, devenu duché en 1540, n'a été rattaché officiellement et complètement à la France qu'à la Révolution. Il avait jusque-là gardé une certaine autonomie. L'autorité des ducs avait beaucoup perdu de sa réalité depuis que Mazarin avait acheté le duché pour son neveu Mancini. Malgré tout, c'était le dernier duché-pairie subsistant, particularité qui n'était pas seulement honorifique. L'ancien régime s'accommodait de privilèges mal définis, plus ou moins contestés, mais vaguement respectés dans les petites choses. Le dernier duc, libéral comme beaucoup de grands seigneurs à la veille de la Révolution, se refusa à émigrer. Arrêté en 1793, il eut le privilège rare et salutaire, après un séjour aux Carmes, de rester prisonnier dans son hôtel de Nevers de la rue de Tournon et d'échapper ainsi à l'échafaud. Au commencement du Directoire, il est désigné par la municipalité du Luxembourg pour représenter, à la « fête de la vieillesse », le père de famille jouissant, dans l'arrondissement, de la meilleure réputation de probité, de patriotisme et de vertu. Il mourra deux ans plus tard, à quatre-vingt-douze ans. Le Nivernais était mort avant lui pour devenir, à peu de chose près, le département de la Nièvre.

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

PARMI LES LIVRES

VOICI une des œuvres les plus étonnantes que l'on ait vu paraître depuis la guerre. Étonnante par la variété des dons de l'écrivain et par l'ampleur de l'évocation. Tout un monde surgit, vibrant de force et de jeunesse, un monde depuis longtemps englouti cependant... Et ce qui est plus surprenant encore, ce roman, *Gone with the Wind, Autant en emporte le vent*[1], a été écrit par une jeune femme entre sa vingt-cinquième et sa trentième année. Étant donné l'étendue de l'expérience humaine qui s'y manifeste, le phénomène est presque incompréhensible. L'apparition précoce d'un génie de poète ou de romancier visionnaire est peut-être moins exceptionnelle que l'aptitude à concevoir une « somme » au début de la vie. (Ce n'est pas là une comparaison de valeur, bien entendu impliquant la supériorité d'une Margaret Mitchell sur quelque Emily Brontë. — proposition évidemment absurde — mais une constatation de fait.)

On sait que *Autant èn emporte le vent* évoque la guerre de Sécession. *La Case de l'Oncle Tom* et divers clichés pseudo-humanitaires ont quelque peu faussé, aux yeux du monde, le sens de cette lutte fratricide. Comme l'a bien montré M. Pierre de Lanux, dans un bon livre, *Sud*, qui parut il

1. Traduction Pierre François-Caillé (Gallimard).

y a quelques années, la question de l'esclavage n'eut pas dans ce conflit l'importance essentielle qu'on lui accorde généralement. Selon l'usage, le slogan le plus populaire n'exprimait pas la vérité la plus profonde. « *L'esclavage fut le prétexte* — écrivait M. de Lanux — *Le Sud était moins attaché à l'esclavage même qu'au droit souverain de chaque État à résoudre le problème pour son compte et selon ses conditions particulières.* » Beaucoup de leaders des États du Sud, en effet, étaient résolus à abolir l'esclavage. La plupart des propriétaires s'y seraient résignés sans aucune peine. Ils traitaient leurs noirs avec humanité, les soignaient, assuraient leur vieillesse. Les serviteurs noirs faisaient partie de la famille — comme les servantes de Molière. Aussi, quand la guerre éclata, les noirs combattirent-ils spontanément aux côtés de leurs maîtres contre les « libérateurs ». Et, après le triomphe des Nordistes, l'indignation des anciens esclaves fut grande quand ils constatèrent que les vainqueurs les considéraient comme des êtres inférieurs et les menaient avec une rudesse qu'ils avaient ignorée jusqu'alors. Que de prétendus idéalistes en viennent à opprimer ceux-là même pour lesquels ils déclaraient combattre, c'est, au reste, un phénomène fréquent.

Divergences de conceptions, en ce qui concerne l'autonomie des États, opposition d'intérêts économiques entre les régions agricoles du Sud et les régions industrielles du Nord, différences de civilisation, telles furent les causes profondes d'une guerre, à laquelle les Nordistes donnèrent un aspect de croisade évangélique — ce qui leur valut l'appui d'une foule de volontaires internationaux, plus remarquables par le courage que par la cervelle.

La guerre de Sécession dura quatre ans. Elle fit, dans les troupes sudistes, deux cent soixante mille victimes, soit 10 p. 100 de la population mâle, alors que, comme le rappelle M. de Lanux, la France, en 1914-1918, « n'en perdit que 8 p. 100 »... Elle fut marquée par des actes de brigandage innombrables, les armées nordistes — surtout celle de Sherman — ravageant tout sur leur passage, brûlant les maisons, détruisant les plantations, réduisant les habitants à des migrations désespérées qui firent, elles aussi, maintes victimes — non dénombrées. Ces divers exploits, ayant été suivis d'une

période d'oppression épouvantable dont nous parlerons tout à l'heure, ont laissé dans bien des cœurs, près de quatre-vingts ans après l'événement, des rancunes profondes. Les peuples ont plus de mémoire qu'on ne croit. L'histoire future se prépare au coin du feu, tous volets clos, à l'heure où les vieux content leurs souvenirs... et c'est ainsi qu'on peut voir soudain surgir, après cent cinquante ans, un patriotisme polonais qu'on croyait mort... ou, après quatre cents ans, un patriotisme tchèque qui, de nouveau opprimé, se manifestera très vraisemblablement un jour avec éclat. Ces « récits du foyer » expliquent la naissance du roman de Margaret Mitchell. Ses grands-parents passaient pour avoir la plus belle mémoire d'Atlanta, sa ville natale — une des cités les plus maltraitées par Sherman... Et l'on devine autour d'eux bien d'autres « belles mémoires » qui ont dû non seulement fournir à la romancière les détails précis dont elle avait besoin, mais aussi entretenir en elle une ardente ferveur. Un livre comme celui-ci, c'est la flamme jaillissant soudain au-dessus d'un feu qui couve.

Mais détentrice d'une riche tradition orale, il restait à Margaret Mitchell à organiser cette masse, à faire vivre, avec leurs particularités individuelles, une bonne centaine de personnages, à monter autour d'un héros ou d'une héroïne un drame qui eût son unité. En somme, presque tout était encore à faire, et il fallait qu'une sorte de génie intervînt.

Margaret Mitchell a composé son roman comme Tolstoï *la Guerre et la Paix*. Au centre, une jeune héroïne, Scarlett O'Hara (réplique de Natacha, mais d'un caractère tout différent), autour de laquelle elle a placé famille, voisins et amoureux. Ce groupe de personnes est saisi par la tourmente. Ainsi, leurs caractères ont l'occasion de se manifester dans toute leur force; et appâté par des êtres auxquels on a su le lier, le lecteur prend aux événements historiques qui les entraînent un intérêt que ces seuls événements ne lui eût pas inspirés. Tolstoï professait que le but de l'art est de faire naître des émotions. L'art, quand il pare l'histoire, lui donne soudain une résonance dont les meilleurs ouvrages didactiques sont privés. Aussi, Margaret Mitchell nous passionne-t-elle pour la cause sudiste plus que n'avaient pu le faire de très conscien-

cieux, de très savants, de très intelligents historiens. Ce n'est décidément pas l'esprit qui entraîne le monde, c'est le cœur.

Avec ses huit cent trente pages de petit texte, *Autant en emporte le vent* réussit à captiver sans un seul fléchissement l'attention du lecteur. Autant le roman long par principe, où l'auteur délaie et entasse avec l'espoir que de cet amoncellement naîtra la vie, est une sottise, autant le roman long justifié (il y en a peut-être une vingtaine dans la littérature) comporte d'immenses avantages. Il offre au maximum ce que le lecteur va chercher dans les livres « d'imagination », la faculté d'évasion. Un roman long, qui comporte beaucoup de personnages, c'est exactement un monde, et quand le lecteur, après une journée d'occupations utiles ou inutiles, le rouvre le soir, il ferme la porte sur sa propre vie et entre joyeusement ailleurs.

Autant en emporte le vent débute en 1861 dans un grand domaine de Géorgie, Tara. Tout de suite l'héroïne paraît. Elle a seize ans et elle est ravissante. « *Onze mètres de mousseline verte à fleurs bouffent sur les cerceaux de sa crinoline.* » Scarlett O'Hara, Irlandaise par son père, peut prendre des poses alanguies. En réalité, elle est impétueuse et légèrement autoritaire. C'est une enfant gâtée. Tous les jeunes cavaliers du comté la courtisent et elle prise fort leurs hommages. Mais le seul qu'elle aime, c'est Ashley Wilkes. Pourtant, Scarlett est ce qu'on appellerait aujourd'hui une sportive, aimant le cheval et la danse, l'air et le soleil, n'ayant à peu près rien lu et absolument indifférente à toute culture. Ashley est un garçon raffiné, de faible vitalité, aussi porté au rêve que Scarlett l'est à l'action, passionné pour les livres et indifférent à la vie. Mais il a de beaux cheveux blonds, une voix sourde et tendre. C'est tout le matériel de l'amour. Scarlett l'adore.

Ashley a deviné ce sentiment et ne serait pas loin de le partager. Mais la prudence l'a conduit du côté d'une autre jeune fille, Mélanie Hamilton, qui le trouble moins que Scarlett par son charme physique, mais en qui il a deviné des qualités profondes. Il se fiance avec elle... Scarlett a une crise de fureur quand elle l'apprend, et nous une excellente occasion de

voir comment Margaret Mitchell sait composer et animer son récit.

Une grande fête est donnée chez les Wilkes — les parents d'Ashley — riches propriétaires, voisins et amis des O'Hara. Du fond ombreux de la grande maison coloniale jusqu'aux foyers de plein air où rôtissent les viandes, ce ne sont qu'allées et venues de bandes joyeuses. Scarlett, dès qu'elle arrive, est aussitôt très entourée. Elle répond aux gentillesses en prodiguant des compliments, secrètement contredits par une série de jugements railleurs qui naissent avec rapidité dans son esprit. Femme de tête, elle a monté tout un plan : tourner la tête de quelques danseurs, exciter ainsi la jalousie d'Ashley, auquel elle s'attaquera finalement pour l'arracher à Mélanie. Des regards expressifs, savamment distribués, lui valent aussitôt un cercle de mâles complimenteurs. Musique, galopades et badinages, Margaret Mitchell a répandu sur la fête des Wilkes une charmante atmosphère de poésie et de vacances. Une grâce très « Rosamond Lehmann » enveloppe les groupes de jeunes filles. Mais plus loin (« tout le comté est là ») les hommes discutent impétueusement sur l'affaire du Fort Slumter et les probabilités de guerre — moyen excellent de nous faire connaître, sous une forme animée, l'état de l'opinion, la situation du pays et les chances des futurs adversaires. Silhouettes précises, portraits brossés en quelques lignes, propos justes et rapides, considérations lucides sur la politique et la culture, nuances sociales exactement fixées : il y a, quand il le faut, chez Margaret Mitchell, une véritable force balzacienne. Son talent s'exerce sur un clavier étendu.

Dissimulant sous une adorable nonchalance toutes ses aptitudes manœuvrières, Scarlett, satisfaite d'avoir tourné la tête de Charles Hamilton — qui, à ses yeux, est du reste un « sot » — et de quelques autres jeunes astres, Scarlett réussit à exécuter la seconde partie de son programme. Elle se ménage un tête-à-tête avec Ashley dans un coin tranquille de la maison. La scène qui suit est d'un mouvement étonnant. La jeune fille fait une déclaration en règle à Ashley ; comme il se dérobe avec gentillesse, elle l'accable d'injures et, pour finir, le gifle. En cinq minutes, la petite fée de Marivaux s'est muée en une jeune sauvage frénétique... Après cet éclat, il n'y a

guère de romancier qui ne nous ménagerait un temps de repos. Mais la méthode de l'auteur, ou plutôt son génie naturel le pousse dans une voie différente, qui révèle assez ses puissantes réserves de vitalité. L'état de tension où elle a conduit son héroïne, elle va l'accentuer par une cascade d'incidents agencés avec une merveilleuse adresse. Un homme, Rhett, personnage cynique et viril, qui tient du pirate et des raisonneurs de Bernard Shaw, a assisté inaperçu à cette furieuse déclaration d'amour. Révélant tout à coup sa présence, il presse Scarlett de compliments ironiques, qui redoublent la honte et la rage de la jeune fille. Fuyant du côté de ses amies qui, étendues sur des lits, coupent d'un instant de repos ce jour de fête estival, Scarlett, qu'on n'a pas vue entrer, entend tout à coup de la bouche de ses « intimes » une série de jugements lucides et déplaisants sur son propre caractère. Furieuse et désespérée, elle voudrait rentrer chez elle tout de suite, se cacher, fuir. Elle a soudain le monde entier en horreur. Ashley même lui paraît odieux. « *A seize ans, la vanité est plus forte que l'amour et, dans son cœur brûlant, il n'y avait place que pour la haine.* » Pourtant, avec une énergie dont elle donnera, au cours du livre, maintes preuves, Scarlett se ressaisit et cela au moment même où le monde extérieur va se trouver porté à un état d'angoisse analogue au sien. Ce n'est pas là un accident isolé. Quand elle a conduit ses héros, « de l'intérieur », au paroxysme de l'émotion, Margaret Mitchell se plaît à bouleverser soudain le monde qui les entoure, demandant ainsi aux circonstances une nouvelle charge de passion. Mais pour une héroïne aussi « égocentrée » que Scarlett, l'annonce de la mobilisation, qui vient tout à coup interrompre la fête, n'apporte aucun trouble nouveau. La guerre l'intéresse moins, pour le moment, que sa déconvenue amoureuse. De l'extrême désarroi elle est passée à un état d'énergie tendue. Elle ne veut plus retourner chez elle, elle veut effacer l'affront qu'on lui a fait, et comme Charles Hamilton, « le sot », qui va partir pour l'armée vient — les circonstances permettent de brûler les étapes — lui demander sa main, elle accepte : « *La bouche grande ouverte, Charles tenait la main de Scarlett. Celle-ci l'étudiait les paupières mi-closes et se disait qu'il ressemblait à une grenouille. Il bafouilla à plusieurs reprises,*

ferma la bouche et la rouvrit, tandis que ses joues retrouvaient leur teinte géranium. »

Quelques instants plus tard, les invités se dispersent, courant chez eux pour revêtir leur uniforme. « *Charles s'éloigna, traversa la pelouse et disparut dans la maison. Scarlett resta seule sous le chêne bruissant. Des écuries sortait un flot continuel de cavaliers suivis de domestiques noirs qui galopaient ferme pour ne pas se laisser distancer par leurs maîtres. Les fils Munroe filèrent ventre à terre en brandissant leurs chapeaux. Les Fontaine et les Calvert descendirent la route en poussant des cris. Les quatre Tarleton traversèrent la pelouse au grand trot, passèrent à coté de Scarlett et Brent lança : « Maman va nous donner des chevaux, iou-la-iou... » Des mottes de terre volèrent sous les sabots des bêtes. Les Tarleton étaient partis. Scarlett resta de nouveau seule.* »

Avec cette unique scène on se fait une idée suffisante de l'ampleur des « moyens » de Margaret Mitchell : composition impeccable de nature plutôt théâtrale ; variété extrême de registres, de la poésie féminine la plus souple au dessin dramatique le plus ferme. Une adresse étonnante pour lier les drames privés aux collectifs, le roman à l'histoire. Enfin, une secrète note d'humour qui révèle chez elle une singulière faculté de transcender ses propres émotions.

Mariée à Charles Hamilton, l'impétueuse Scarlett se trouve veuve quelques mois plus tard. Elle s'installe alors auprès de sa belle-famille, à Atlanta, où va s'ouvrir une nouvelle suite de « crescendos » passionnés, analogue à celle que nous avons vue se développer chez les Wilkes. Mais, cette fois, nous sommes en pleine tragédie. Les Yankees sont sur le point de prendre la ville. Scarlett, au milieu de la panique et des incendies, doit accoucher sa belle-sœur, puis entreprendre avec elle, le nouveau-né et une petite négresse, dans une charrette traînée par une haridelle à demi-mourante, un inoubliable voyage, au milieu des explosions, des incendies et des champs de bataille. Les quelque cent pages qui contiennent le récit de cette odyssée dont l'Ithaque est Tara, le domaine familial, sont vraiment stupéfiantes — toujours par l'art d'enlacer le drame d'une ou deux personnes et celui d'un peuple — et

par celui, plus étonnant encore, de renouveler et d'accroître incessamment les foyers d'émotion.

Quelle occasion d'observer l'action qu'exerce sur nous un beau roman ! Celui-ci intéresse d'abord à ses seuls héros, puis, forçant une à une on ne sait quelles résistances, il désagrège le monde intérieur du lecteur, provoquant une sorte de capitulation, d'abandon qui mêle soudain la vie, les souvenirs propres d'un Parisien d'aujourd'hui aux drames de la Géorgie 1862. Le vent du Destin brasse deux univers confondus... N'est-ce pas à l'apparition d'un pareil « état de fusion » que l'on peut mesurer la valeur profonde, la qualité dramatique d'un livre ?

La seconde partie d'*Autant en emporte le vent*, soit cinq cents pages environ, nous fait assister à la « reconstruction » des États du Sud, euphémisme qui couvre des années de souffrance et d'épreuves pendant lesquelles les Sudistes furent asservis à d'abominables politiciens affairistes, les « carpetbaggers ». Ceux-ci, à force d'éloquence, déchaînèrent les nègres contre leurs anciens maîtres et provoquèrent, par réaction, la naissance d'une grande association secrète de défense, le Ku Klux Klan.

Après les émotions si généreusement prodiguées pendant la période de guerre on pouvait craindre que l'ère de paix (pour mouvementée qu'elle pût être) ne parût un peu terne — et il n'est guère de lecteurs qui, parvenus à ce tournant du récit, ne se soient demandé comment Margaret Mitchell pourraient l'orienter. En fait, elle a victorieusement triomphé de cette épreuve et tiré de l'évolution du caractère de Scarlett les effets les plus saisissants. Ce n'est pas un médiocre mérite. Il n'y a rien de plus difficile que de rendre sensibles les transformations que subit un être avec le temps. Il doit changer tout en restant lui-même. Parmi les romanciers anglo-saxons du dernier demi-siècle, Galsworthy est peut-être le seul qui, avec le Soames de sa *Forsyte Saga*, ait réussi à peindre une pareille transformation. Baring, en dépit de son talent, y a échoué.

Les catastrophes de la guerre, la mort de ses parents, son odyssée d'Atlanta à Tara, la ruine de tous les siens, le spectacle d'innombrables misères, les deuils de tous ses amis et

une extraordinaire aventure au cours de laquelle, pour protéger sa propre vie, elle a dû tuer d'un coup de pistolet un pillard yankee, ont durci le caractère de Scarlett. Toute frivolité tombée, elle est entraînée maintenant par deux passions : un amour de terrienne pour le domaine de Tara qu'elle veut sauver de la saisie et son adoration persistante pour Ashley ; et à ces deux passions elle est résolue à tout sacrifier, même les scrupules de conscience. Dans l'atmosphère tragique de la « reconstruction », au milieu des expéditions meurtrières du Ku Klux Klan, où tous les siens sont engagés, nous voyons donc Scarlett se lancer, avec une énergie implacable, dans des affaires parfois douteuses où elle réussit fort bien — et travailler avec une patience et une hypocrisie en un certain sens admirables à maintenir auprès d'elle et presque dans sa dépendance le faible Ashley qui s'adapte fort mal au monde brutal des « carpetbaggers ». Deux nouveaux maris passent dans le lit de Scarlett sans qu'elle y attache une extrême importance, jusqu'au jour du moins où elle se rend compte qu'Ashley n'est pas du tout l'homme qu'elle a cru et qu'elle a, elle-même, insensiblement passé à son égard de l'amour à l'amitié.

Mais ce jour de libération est précisément celui que Margaret Mitchell, consciente de l'ironie du Destin, a choisi pour faire surprendre Ashley et Scarlett — inclinés l'un vers l'autre en un geste plus las qu'amoureux — par des tiers intéressés. Ainsi, Scarlett commence à porter vraiment le fardeau de son amour à l'instant même où elle constate qu'il n'existe plus. Et c'est pour cet amour mort qu'éclate un scandale retentissant appelé à couper la ville d'Atlanta en deux camps ennemis.

Il faudrait parler aussi d'une expédition du Ku Klux Klan qui représente un des épisodes principaux du roman — et où le second mari de Scarlett trouve la mort. Avec cette liberté d'imagination, cette aptitude à mêler le pittoresque humain, le comique et le tragique qui nous paraissent chez elle particulièrement étonnantes, Margaret Mitchell a chargé une patronne de « maison » de sauver, dans des conditions impayables, les très honorables compagnons du Klan. Et lorsque la plus vertueuse femme de la ville demande une entrevue à

cette tenancière patriote, pour la remercier, celle-ci lui répond *que ce ne serait pas convenable*, mot savoureux qui donne une idée de l'autorité cinglante avec laquelle l'auteur termine la plupart de ses chapitres.

A ce moment, il reste encore une très délicate situation psychologique à dénouer entre Scarlett et son troisième mari, Rhett, le cynique « forceur de blocus », entr'aperçu dès le début chez les Wilkes. Ici, Margaret Mitchell a entrepris de peindre les malentendus, la partie de cache-cache sentimental que peuvent jouer deux êtres placés vis-à-vis l'un de l'autre dans une situation fausse. Ce drame tout psychologique lui a inspiré aussi de très fortes scènes, mais le développement de la situation ne se poursuit pas sans quelques erreurs. Bien qu'elle ait, dans cette dernière partie du roman, porté à l'état de perfection l'analyse d'un étonnant personnage féminin, Mélanie, on sent que le talent de Margaret Mitchell, si admirable de tant de points de vue, manque encore un peu de fermeté lorsqu'elle se trouve en présence de problèmes de psychologie pure.

Du début jusqu'à la fin, le caractère d'un Rhett, il est temps de le dire, verse dans le poncif, à force d'être poussé du côté de l'originalité. Cet amoureux qui prend des airs féroces, ce corsaire qui finit par prendre des bains de vertu amuse par le pittoresque de ses interventions, la brutalité de ses discours et l'imprévu de sa conduite, mais on le sent « fabriqué » — et avec des éléments bien disparates. Ses malentendus avec Scarlett (dont la conduite à son égard est parfois bien invraisemblable) paraissent entretenus par l'auteur avec une persévérance trop concertée.

Ces quelques défaillances, on est presque tenté de dire qu'elles rassurent le lecteur. Sans aucune faute, ce livre étonnant aurait fini par devenir presque inhumain. Tel qu'il est il a déjà stupéfié les États-Unis et semble en passe de provoquer en France une égale surprise. On attend, avec une extrême curiosité, les prochaines œuvres d'un écrivain aussi étonnamment doué.

*
* *

Le roman du Portugais Ferreira de Castro, *Forêt vierge*[1], bien traduit par Blaise Cendrars, nous transporte au Brésil, vers l'année 1920. C'est le moment où le romancier traversa lui-même les épreuves dont il a chargé un jeune étudiant portugais, Alberto, le héros de son « roman », d'assumer le poids. Dénué de ressources, Alberto, qui est exilé du Portugal pour des raisons politiques, a dû s'engager, en effet, dans une exploitation caoutchoutière, située en Haute-Amazonie, sur les bords du Rio Madeira.

Avec un minimum d'aventures romancées, *la Forêt vierge*, qui a surtout le caractère d'un livre de souvenirs, évoque la vie terrible des saigneurs de caoutchouc, les seringueiros. Dans un livre qu'il a récemment consacré au Brésil (*Neuf cents lieues sur l'Amazone*[2]), Henry Bidou a précisément conté le drame de ces seringueiros qui, après avoir connu une relative prospérité au début du siècle, sont tombés dans le dénuement depuis que les plantations d'hévéas de Malaisie et d'Indochine ont fait baisser le cours de la matière première. Le métier du seringueiro a toujours été dangereux et pénible. Isolé dans un coin de la forêt vierge, l'ouvrier va saigner chaque jour les grands caoutchoutiers au pied desquels serpente le sentier qu'il a tracé. Hors de cette sente l'homme, dans la plupart des cas, ignore tout de l'impénétrable *selva* qui reste pour lui un bloc mystérieux. Fièvres, serpents, menaces des bêtes fauves, brusques incursions des Indiens Parintintins qui adorent couper la tête des blancs, l'existence des travailleurs dans la région du Rio Madeira est particulièrement affreuse. Ajoutez que beaucoup de directeurs d'exploitations pratiquent un système de prêts extrêmement astucieux qui enchaîne à vie les ouvriers. Ceux-ci ne réussissent que très rarement à se libérer des dettes qu'ils doivent contracter dès le premier jour pour acheter des vivres et des instruments de travail.

Ferreira de Castro nous conte sur ses compagnons de misère des histoires assez épouvantables, qui ont le caractère

1. Grasset.
2. Gallimard.

troublant d'un témoignage direct, mais, par absence de recul, et, faute d'avoir été recréées, n'ont pas pris tout à fait la forme d' « œuvres d'art ». Il est souvent difficile, décidément, d'éloigner du reportage les faits auxquels on s'est trouvé directement mêlé.

Ce roman, lourd de silence et d'attente, comme la nature qu'il évoque, vaut surtout par les descriptions. La grande forêt, qui en est l'objet, apparaît, il est vrai, comme une sorte de personnage gigantesque à l'égard duquel les sentiments des hommes évoluent aussi rapidement que s'il s'agissait d'un de leurs semblables. Les premiers tableaux de F. de Castro reflètent l'admiration que tout voyageur éprouve quand il pénètre dans la pénombre parfumée de la *selva* fleurie d'orchidées. Mais, bien vite, ce paradis n'apparaît plus que comme un « enfer vert », un colossal réservoir de germination et de pourriture, où tous les êtres — végétaux compris — sont engagés dans une furieuse lutte pour la vie. Et pour finir, la forêt n'inspire plus que l'inquiétude et la hantise de la mort. Elle « engendre l'épouvante, l'envie de fuir ». Elle devient l'ennemie. Certaines expéditions, que Ferreiro a faites en pirogue dans les marais pestilentiels de la forêt inondée, où tout est menace et splendeur, où la vie et la mort semblent se confondre, laissent dans l'esprit du lecteur une impression profonde. Elles contribuent, par surcroît, à expliquer, comme tout ce livre, la tristesse de la plupart des œuvres de la littérature brésilienne, répliques plus sombres encore des œuvres portugaises, déjà frappantes elles-mêmes par leur plaintive mélancolie.

*
* *

Le *Soleil noir*[1] (c'est sans doute celui de la mélancolie) nous ramène aux États-Unis, à New-York vers 1930. Un bohème, Michel, engagé par une phrase imprudente, épouse une ouvrière, Louise, sans l'aimer. Le voilà happé par la vie sérieuse. Il doit travailler. Il a bientôt un enfant. « Il faut gagner davantage », lui dit Louise. C'est une femme d'ordre, une merveille, un ange. Toutes les vertus, mais assommante.

1. Traduction Louis Postif *(Camann-Lévy)*.

« O mon Dieu, où est la vie que tu m'avais promise? » gémit Michel qui avait rêvé de devenir un grand poète — et doit travailler dans un journal de bonneterie — Prisonnier de sa femme, de son enfant, des notes d'électricité, Michel s'ennuie... et le livre de M. Kandel est le roman de son ennui. Sujet peu alléchant, duquel l'auteur a tiré, avec une aisance surprenante, un livre comique. D'un comique discret sans doute et un peu amer aussi, mais efficace. Ce renversement de valeurs n'est dû ni à des « gags », ni à des incidents burlesques, mais à la sardonique et lucide résignation avec laquelle Michel accueille les petites catastrophes qui composent sa vie.

Un pareil tour de force ne peut, évidemment, se prolonger très longtemps. Abrégeant les étapes, l'auteur doit mener son héros, avec une rapidité trop explicable, à l'adaptation. Après avoir vu, non sans soulagement, s'éloigner la femme et l'ami qui avaient failli l'arracher à son esclavage, Michel, *in termino*, est sur le point de célébrer ses chaînes et de vomir ceux qui ne vivent pas comme lui, en employés sages, habitués du cinéma le samedi.

Le livre manque un peu d'épaisseur psychologique. Il est souvent en porte à faux entre l'observation et le pamphlet, trop personnel et pas assez. Mais le ton est original et plusieurs personnages sont très bien vus.

*
* *

Il y a dans *Le Pauvre amour de Moussorgsky*, d'Ivan Loukach[1], une idée séduisante : c'est que certains êtres sont enveloppés de musique, une musique qui est le rayonnement même de leur vie. Mais, évidemment, il faut être soi-même un musicien pour le percevoir et encore n'y réussit-on que par instants !.. Un soir, à Saint-Pétersbourg, Moussorgsky, officier de la garde et compositeur déjà remarqué, rencontre à la porte d'un cabaret une prostituée, Anna Mansfeld, dont le « thème musical » correspond à l'idéal humain et artistique dont il a toujours confusément rêvé. En un instant son destin est fixé. Renonçant successivement à la jeune fille charmante avec qui il

1. Traduit du russe par madame d'Oblonska *(Calmann-Lévy)*.

était presque fiancé, à sa situation d'officier qui, sans grand effort, assurait son existence. Moussorgsky ne vivra plus que pour cette femme. Sans cesse il la poursuivra et sans cesse elle lui échappera. Ce roman n'est pas de ceux qui se racontent. Fuites nocturnes dans une cité ouatée de neige, confidences murmurées, demi-hallucinations, il se situe dans un royaume d'ombres. Résonnant de musique et souvent de poésie, il contient des pages étonnantes — qui font songer aux fantomales poursuites de Thomas de Quincey cherchant, la nuit, dans Londres, la petite Anne qu'il a perdue. Si ce précédent littéraire ne pouvait être invoqué, l'œuvre de Loukach aurait la valeur d'une révélation...

Moussorgsky, d'après M. Loukach, avait résolu d'épouser Anna Mansfeld pour la sauver. A ce programme tolstoïen de résurrection, l'auteur a apporté une variante originale en imaginant chez Anna une constante et furieuse volonté de fuite. La jeune femme pressent que si Moussorgsky réussit à l' « élever », elle ne pourra supporter la pensée de sa dégradation antérieure. La sauver, c'est la tuer... L'idée, qui est belle, fournit un des ressorts du roman, et aussi son dénouement, car Anna, conquise enfin par Moussorgsky, lui échappe une dernière fois et se noie.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette aventure? M. Loukach l'a déduite d'une lettre de Moussorgsky, vague et énigmatique, mais elle a peut-être plus de vérité profonde qu'une biographie scrupuleuse. Elle sonne juste en tout cas, et fournit une explication plausible de la douloureuse vie du musicien, qui traîna dans la misère et l'ivrognerie un chagrin inconnu.

Roman, puisqu'après tout c'est sur ce plan qu'elle est située, l'œuvre de M. Loukach s'étaie sur un sentiment russe que Dotoïewski et bien d'autres écrivains nous ont rendu familier : le goût du malheur. Pour « musicale » qu'elle pût être, Anna Mansfeld n'aurait pas bouleversé Moussorgsky, si elle n'avait été la plus pitoyable des créatures.

Le roman de M. Loukach a été écrit depuis la Révolution. Il ne serait pas différent si la Révolution n'avait pas existé. Au milieu des bouleversements du monde, nous commençons de percevoir que les traits profonds des peuples n'ont pas

changé. Et M. Nicolas Berdiaev, dans un livre remarquable dont on ne saurait trop recommander la lecture (*Les Sources et le sens du Communisme russe*[1]) intègre la révolution bolcheviste dans la grande tradition historique de son pays. Voici la thèse : après la chute de Byzance, sous l'impulsion du moine Philothée, l'idée se répandit en Russie que Moscou était devenue la capitale spirituelle de l'univers, la *Troisième Rome*. Cette conviction est demeurée vivace dans le peuple, où l'on croit depuis des siècles que : « La Russie sauvera le monde ». D'autre part, il existe en Russie une foi ancienne en la valeur salvatrice du moujik, considéré comme gardien de la religion, de la sagesse nationale. Cette croyance a trouvé un regain de faveur auprès des Slavophiles du XIXe siècle. Tolstoï était tout prêt à voir dans le moujik un saint, détenteur de sublimes secrets. Nicolas II lui-même n'aurait pas accueilli Raspoutine comme il le fit s'il ne lui avait pas semblé incarner les ferventes presciences des masses. Pour finir ce messianisme populaire s'est rallié au « mythe » communiste du « paradis sur la terre », qui doit être instauré dans le monde, et en Russie d'abord, par les hommes du peuple. Moscou « troisième Rome chrétienne » s'est muée en Rome de la IIIe Internationale.

D'autre part, exposant l'histoire de l' « intelligentzia » depuis cent ans, M. Berdiaev montre comment, dès 1840, les socialistes indigènes substituèrent « l'amour du lointain » à « l'amour du prochain » et firent profession de chérir l'humanité « d'un amour à la Marat ». Ils fondèrent ainsi, sans la nommer, l'école du massacre idéologique. Quant à la technique même des campagnes communistes, on la voit également se former en Russie chez des « penseurs » du cru. Netchaev, vers 1860, dans son « Catéchisme », préconise la domination de petites cellules révolutionnaires « pourvues d'une discipline de fer ». Il est antidémocrate et veut diriger les masses « par le haut ».

Un Lénine même, tout bourré qu'il ait pu être de philosophie allemande, est dans la tradition russe. M. Berdiaev montre tout ce qu'il doit à Ivan le Terrible et aux nihilistes. Messianisme populaire, tradition autocratique, thèmes philosophi-

1. Traduit du russe par Alexis Nerville (*Gallimard*).

ques de l'intelligentzia, voilà les étais historiques et nationaux du communisme, que M. Berdiaev appelle pittoresquement une « secte religieuse athée ». Secte totalitaire qui a voulu étendre le « royaume de César » jusqu'au spirituel. Par là, il est vrai, le communisme russe se rapproche du national-socialisme allemand, ainsi que l'a montré un Anglais, M. Voigt, tout récemment, dans un livre original : *Unto Cæsar*. Ce n'est pas là le seul point de contact entre les deux doctrines. Pour les communistes, écrit M. Berdiaev, « *la personne humaine n'est libre qu'autant qu'elle s'incorpore à la communauté* ». Etre libre, c'est obéir au parti. Proposition étonnante que nous retrouverons sous la plume de M. Usadel, un des docteurs nationaux-socialistes, dans une étude sur les « fondements philosophiques du national-socialisme » dont la *Revue de Paris* publiera prochainement la traduction.

***

Nous ne pouvons que signaler le très beau livre que Robert de Traz a consacré à *La Famille Brontë* [1]. La première partie, qui évoque les extraordinaires compositions romanesques des enfants Brontë, a paru dans cette revue [2]. Il est difficile, en la lisant, de ne pas songer, en face de ce fécond débordement de mythomanie enfantine, au *Pouvoir des Fables*, le roman qu'écrivit naguère M. de Traz. A n'en pas douter, le romancier-critique n'a pas étudié les Brontë pour faire plaisir à un éditeur. Le sujet devait depuis longtemps l'attirer — et l'on n'aurait aucune peine à détacher de son livre une série de phrases inspirées par les Brontë qui pourraient servir d'épigraphes à ses propres essais et romans.

Lorsque, par exemple, à propos de l'art d'Emily Brontë, M. de Traz parle du « *centre secret des êtres... où se poursuit un débat sans cesse recommencé de désirs et de refus* », comment ne pas penser à *la Puritaine et l'Amour*, à *l'Écorché*?... Lorsque, pour éclairer *Wuthering Heights*, il remarque que *nos actions propagent ailleurs leurs conséquences à l'infini*, il rejoint un thème naguère exposé dans *Les Heures de Silence*.

1. Albin-Michel.
2. Livraison du 1er décembre 1938.

Ainsi du reste... Comment s'étonner dans ces conditions que cette biographie des Brontë nous offre une si exceptionnelle richesse de prolongements ! La Providence semblait tenir en réserve pour le sagace analyste des problèmes protestants, ce quatuor de refoulés, purs prisonniers de leur isolement, de leurs scrupules, de leur passion.

La fiévreuse atmosphère de la maison Brontë où, au milieu des landes, Charlotte (l'auteur de *Jane Eyre*), Emily (qui écrivit *les Hauts de Hurle-Vent*), Anne (à qui l'on doit *Agnès Grey*) et leur frère Branwell affrontèrent leurs cœurs tourmentés, a été évoquée par M. de Traz avec une délectation pénétrante. Il aime ces filles violentes qui savaient paraître si douces. Une pareille maîtrise de soi l'enchante. Elle semble du reste se lier dans son esprit à la timidité, s'il faut en juger par le titre de « connaisseur d'âmes » qu'il accorde au pasteur Brontë (page 18) à propos de la fameuse scène des masques. Plus loin, M. de Traz a lucidement exposé le cas Branwell (en refusant, à juste titre, d'admettre qu'il ait été aimé, comme l'avancent certains critiques, par sa sœur Emily) — les « amours malheureuses » de Charlotte pour le professeur Heger et enfin le mystérieux « problème Emily » — Emily à la «fragilité indomptable » qui, comme il est naturel, jouit, on le sent, de toutes ses préférences.

Dans la dernière partie, M. de Traz a dégagé les traits communs aux Brontë, « *rêveurs éveillés... possédant la faculté morbide de se dédoubler, de revêtir des personnalités étrangères* » — et il a fortement lié leurs œuvres et leur vie, en considérant *Jane Eyre* et *Wuthering Heights* comme des « *moyens de conjurer l'angoisse en l'interprétant* ». Il n'est pas sûr, pourtant, en ce qui concerne Emily, que l'état d'hallucination où elle écrivit son livre ait été si nettement lié à sa vie normale. Pour les écrivains de cette nature, les heures de création paraissent correspondre à une seconde vie. Telles angoisses qu'ils subissent alors leur sont d'habitude presque étrangères... Mais la question, on le reconnaît, n'est pas de celles qu'on puisse trancher avec certitude et le cas d'Emily Brontë, pendant longtemps encore, fera couler beaucoup d'encre.

MARCEL THIÉBAUT

TABLEAUX DE PARIS

Cosas de España. — Depuis la reconnaissance « de jure », les relations franco-espagnoles ont changé d'aspect.

Et c'est tant mieux. Rien ne devrait être plus pénible aux civilisés que les frontières bourrées d'explosifs, lorsque les traditions, persistantes et renouvelées, leur ont acquis des siècles de liens, de sympathie, d'attrait avec leurs voisins. Que de longues périodes, en effet, furent *espagnoles* dans l'esprit, dans le goût des Français !

Au temps roman et de l'influence dite « arabe », ce sont des architectes venus d'Espagne qui bâtissent les cathédrales du Puy, la Chaise-Dieu, l'abbaye de Vézelay ou qui en tracent les premiers plans, pour ne citer que celles-là. Elles « rayonnent » l'Espagne, si l'on peut dire, et, pendant la célébration de la messe, l'encens qui voile de ses vapeurs les autels chrétiens y évoque également la mosquée.

Au cours du règne de Louis XIII, en décoration comme en littérature et au théâtre, dans la vie familière comme dans la manière d'exprimer les sentiments, ce qui charme l'élite et lui donne son caractère vient en grande partie de Madrid. Corneille est tout imprégné de cette Espagne, où le berger offre si fréquemment la morgue et l'orgueil du seigneur. Ce pays noble faisait dire encore récemment, par M. le Maréchal Pétain, en manière de boutade, avec un de ces vagues sourires indéfinissables sous le regard glacé :

— D'ailleurs, dans mes bagages, j'emporte le *Cid !*

Pendant la première moitié de la vie de Louis XIV, l'influence subsiste. Au XVIIIe siècle, elle persévère, de *Gil Blas de Santillane* au *Barbier de Séville*, avec quelle grâce dans la mesure et le choix ! Dès les premiers essais de romantisme, nos poètes et nos feuilletonistes, nos dramaturges montrent qu'ils n'oublient pas un voisinage que n'interdit ni la hauteur ni la masse des Pyrénées.

Hernani, *Ruy Blas* sont là pour en témoigner.

Il n'est pas jusqu'à *l'Andalouse au sein bruni*, que Musset exile — pour la rime — à Barcelone..., qui ne vienne, avec les romances de ses contemporains et contemporaines (*... Les filles de Cadix n'entendent pas cela !*) — nous donner raison. Mérimée, puis après lui Bizet, y mettent la dernière main, tandis que Manet, qui n'avait jamais passé la Bidassoa, peignait — d'après une troupe de danseurs amenée à Paris par un certain Mariano Camprubi et qui faisait fureur — la *Lola de Valence*, du musée du Louvre (*collection Camondo*) et maints personnages olivâtres, l'écharpe à l'épaule et le poignard à la ceinture. Alors, Baudelaire chante *Le charme d'un bijou rose et noir*.

Et voici une Espagne moins noble, mais encore tourbillonnante de danses et de réunions joyeuses, de marchés en plein air, avec l'*España* de Chabrier.

Bien qu'inspiré par les musiciens russes qu'il est le premier à découvrir, Debussy compose cette sorte de symphonie d'un impressionnisme si nuancé : *le Soir dans Grenade* et Ravel, son *Bolero*...

J'ai laissé de côté, sans doute, quelque chef-d'œuvre, du moins beaucoup d'ouvrages picturaux, des romances, des opérettes, des ballets.

Mais ne faisons point le silence autour du nom d'Argentina, devenue presque aussi Française qu'Espagnole et qui, à travers le monde, fit entendre la netteté impeccable du jeu de ses castagnettes, auquel elle ajoutait, à travers la science, on ne saurait dire quelle jeunesse indéfinissable, quelle nostalgie de l'amour, quel regret du passé, quelles évasions soudaines. Elle prouva que l'on pouvait être une grande artiste, là où d'autres n'avaient rien laissé soupçonner qu'un bruit rythmé.

*
* *

Modes. — Ne possédant plus d'émule de Manet ni de Bizet, n'étant plus « romantiques » que par un certain goût pour les procès retentissants et les films américains, les femmes ont adopté, ce printemps, des modes espagnoles. On a même beaucoup parlé d'une jeune mariée qui portait, pour aller à l'autel, un long voile retenu par un grand peigne fait de fleurs d'oranger.

Oh ! vous ne verrez pas çà dans la rue ! Du moins pas avant l'été, car les modes ne demeurent plus guère qu'une quinzaine la prérogative, je ne dirai d'une *élite* qu'avec réticence, car, en réalité, cette élite fait penser à la Tchécoslovaquie, que le Reich vient de réduire sans qu'un coup de fusil ait été tiré. Nous serions bien en peine d'assigner une frontière à cette classe fondante et résignée que l'on qualifiait de privilégiée ; elle s'est déplacée, c'est un îlot flottant, composé d'un certain nombre de personnes, encore enviables en apparence, mais parmi lesquelles il faut compter, à Paris, plus d'étrangers, bien entendu, que de Français.

*
* *

M. Léon Bérard. — Les quelques jours d'ambassade de M. Léon Bérard ont devancé l'installation de M. le Maréchal Pétain en Espagne. Certains patriotes montrent quelque surprise en voyant passer les jours sans que le *Caudilló* eût reçu le Français illustre choisi pour nous représenter à Burgos. Ils ignorent les intempéries qui rendent en ce moment les routes impraticables.

M. Léon Bérard a toute la finesse du Béarnais. Les façons d'un homme bien élevé ne réduisent point sa fantaisie. Il se laisse aller à ses chances, sans prendre l'attitude compassée, la pose dont on voit tout englués ceux qui semblent jouir de faveurs égarées.

Certains individus — hommes ou femmes, et je crois que ce sont les plus agréables — n'ont pas épuisé les privilèges de leur jeunesse, alors que celle-ci les a quittés. C'est comme un

temps dont ils ne purent profiter entièrement, une sorte de capital demeuré secrètement à leur disposition et dans lequel ils puisent à leur gré. On ne sait jamais s'ils vont répondre avec la sagesse que l'on attribue à leur âge ou avec des spontanéités, des improvisations, une originalité juvéniles, que la vie ne leur a point reprises ni gâtées. Ainsi M. Léon Bérard, pour lequel Maurice Barrès avait de l'amitié, m'apparaît-il encore, lorsqu'il imitait Barrès avec infiniment d'esprit et de choix dans la parodie. Il ne faut point renier ces dons qui rendent certaines gens aimables à leurs contemporains.

Barrès lui-même n'avait-il pas gardé une part inutilisée de son adolescence qu'il ne laissait guère paraître, mais qu'il retrouvait naturellement auprès de quelques amis ? Il se sentait attiré tout au fond de soi par une vie qu'il n'avait heureusement point menée, mais dont il se gardait de méconnaître ce qu'elle peut recéler de charme. Ainsi, près de madame de Noailles, dans quelque coin de salon, prenait-il plaisir, le repas terminé, à considérer le courant des invités et à entendre parler de certaines femmes et de leurs aventures galantes, auxquelles il semblait, par l'expression que prenait son visage, qu'il n'eût pas regretté d'avoir pris sa part.

*
* *

Citoyen de Paris. — Depuis le départ de Madrid du roi Alphonse XIII, M. Quiñones de Leon a joué un rôle difficile, dont le volontaire effacement ne diminua pas l'importance.

Son esprit de conciliation, sa fidélité inébranlable au roi, son dévouement pour ses compatriotes vivant à Paris, la sagesse de ses conceptions, sa croyance dans l'issue finale des malheurs, puis des tragédies qui traversaient l'Espagne ne faiblirent jamais. Ce sont bien des mérites. Les Parisiens ne sauraient en oublier d'autres : le rôle joué par M. Quiñones de Leon, de 1914 à 1919. En ces années encore, il était le reflet de la pensée, des sentiments de son roi qui disait pendant la guerre :

— En Espagne, il n'y a que la canaille et moi qui soyons pour la France !

Par *canaille*, il fallait entendre sans doute, une manière familière de parler du peuple.

Nous eussions aimé que la « mission » de M. Quiñones de Leon pût durer jusqu'à fin complète de la guerre civile.

Ce Parisien subtil et indéfectible ne saurait résider que chez nous, où il a vécu toute sa carrière. A peine élevé du poste de premier secrétaire à celui d'ambassadeur, il prit figure importante de diplomate. Il semblait que les cheveux ne l'eussent voulu quitter prématurément que pour s'accorder avec le public dans l'image que celui-ci se fait du rôle qu'il remplissait avec tant de correction et de chaleur.

Je ne sais si pareille distinction peut être accordée à un ambassadeur dont la carrière s'est passée tout entière à Paris, mais sur le désir qu'en témoignerait M. Le Provost de Launay, ce modèle des présidents, nous voudrions voir le Conseil municipal décerner à M. Quiñones de Leon, la qualité, à tant de titres si bien méritée, de *citoyen de Paris*.

*
* *

Danses. — Un rez-de-chaussée, sur la rive gauche, dans une maison de style Renaissance — la seule en ce genre, Dieu merci, car elle ne doit guère avoir plus de soixante ou soixante-dix ans, une mauvaise époque pour cette architecture.

Poutres au plafond, murs nus, bois de chêne. Peu de meubles dans de vastes pièces tendues de draperies flottantes devant les fenêtres et les portes. La seconde chambre n'a pour ameublement que ces étoffes d'un bleu gris pâle et, au fond, un tapis et d'épais coussins marocains.

Pénombre ; quelques cires éclairent seules l'appartement, sauf un réflecteur dans la pièce vide et placé derrière les coussins, de manière que ceux qui y sont assis ne reçoivent pas la lumière dans les yeux et que l'éclat vienne s'en concentrer sur le visage, les bras et les costumes de la femme qui danse.

Elle parut sur la scène du *Casino municipal de Nice*, avant-hier, pour une œuvre de chasseurs alpins, qui lui offrirent un de leurs insignes, en témoignage de reconnaissance. Elle

le porte, avec fierté, sur la poitrine. Elle possède aussi un béret basque rouge, à fleur de lys d'or et orné d'une lourde passementerie, qui lui fut remis par des Espagnols pour lesquels elle avait été danser, là-bas. Bien qu'elle doive paraître, avant peu, sur la scène de l'Opéra, au bénéfice des œuvres de l'Espagne nouvelle, madame de Pombo n'est pas une professionnelle. *Pour elle seule*, devant les glaces qui couvrent un mur dans la pièce vide, elle dansait en jouant des castagnettes, *pour elle seule*, par plaisir, par nostalgie, par ivresse de mouvement, de rythmes, pour ce bruit qu'elle créait avec ces coquillages de bois desquels l'Argentina tirait ces évocations nocturnes, ces grêles de sons, à la fois ténus, réguliers et divers, qui paraissaient monotones. Mais, soudain, jaillissait de leur engourdissement on ne sait quel appel qu'accompagnait le frappement saccadé de ses talons sur le plancher.

Ces coquetteries, ces grâces du son et de la danse, ces élans et cette résistance à tant de mouvements si divers, madame de Pombo s'est de longtemps persuadée d'y exceller. Quelques amis, ce soir, avant dîner, sont rassemblés sur les coussins et le tapis, dans la pièce consacrée à l'étude. Un harmonium, deux pianos sont groupés devant les fenêtres, une cire éclaire peu les excellents musiciens, mais de bruyants éclairages sont-ils nécessaires à d'excellents musiciens ? Il ne semble pas.

Les robes qui moulent le buste, puis à partir des hanches s'évasent en cercles de petits volants, ont suffisamment d'actualité dans l'archaïsme pour enlever toute apparence de reconstitution. La meilleure partie de ces ouvrages est, d'ailleurs contemporaine, sauf peut-être les danses gitanes. Certaines compositions d'Albeniz, de Falla et de Granados sont célèbres ; d'autres ne sont que locales, aragonaises ou navarraises, l'une de Santander.

C'est une heure de divertissement de choix. L'artiste qui a travaillé pour son plaisir, d'abord, a mené cet art à un point de réussite qui se dégage des tentative d'amateur.

Il faut maintenant répéter sur de plus larges espaces et acquérir — ce qui paraît superflu mais qui est indispensable — la science de la présentation, de la mise en scène, posséder l'expérience des apparitions surprenantes et de ces sorties que des femmes comme Isadora Duncan ou la Pavlowa, des

danseurs comme Nijinsky et après lui, Serge Lifar, surent mettre progressivement au point et qui contribuèrent à leur succès auprès du public.

Les yeux brillants d'intelligence, la danseuse écoute notre petit cours spontané, ce que nous avons retenu, presque inconsciemment, de la fréquentation des *ballets russes*, de leurs répétitions suivies entre Serge de Diaghilew et sa troupe, des représentations des artistes célèbres que nous avons connus, pendant un temps qui a pris déjà ses apparences originales et sa taille.

Cette sorte de don de soi-même que ces artistes, ces Ida Rubinstein, ces Karsawina semblaient faire au public dès qu'elles se montraient, ce sourire qui découvrait les dents, ces regards triomphants, et je dirais amoureux, enivrés, disposaient favorablement les spectateurs. De même, cette lenteur ou cette précipitation des sorties entre les portants, cet art de donner à croire qu'une salle plus comble encore et plus enthousiaste les attendaient dans une direction contraire, ce rendez-vous anonyme auquel paraissaient courir ces artistes en nous quittant, et destiné à nous emplir le cœur de mélancolie jalouse, faisait redoubler d'intensité les applaudissements...

*
* *

M. de Bruyas et ses peintres, a Montpellier. — Nous avons visité, à plusieurs années d'intervalle, le charmant musée de Montpellier et nous en retrouvons aujourd'hui l'essentiel, nous pourrions dire la fleur, au musée de l'Orangerie des Tuileries. Les conservateurs chargés de l'aménagement de cette galerie, l'une des plus riches de France et que l'on doit être occupé à remettre au net, dans l'Hérault, devront se souvenir de ce que peut procurer à une collection l'art de savoir en éliminer les ouvrages acquis par complaisance, les dons dépourvus d'intérêt — quitte à rendre responsable du choix une commission interdépartementale, qui n'aurait pas à tenir compte dans la présentation d'un musée, de questions de clocher ou d'influences électorales.

En 1936, s'est formée, sous la présidence de M. David-Weill et de M. Albert S. Henraux, ce qui offrait des garanties

sérieuses, une *Association générale des Amis des Musées de France*. La cotisation annuelle n'est guère que de vingt francs. L'association a publié un bulletin illustré et peut grandement servir à mettre en valeur des chefs-d'œuvre peu connus ou relégués dans les cinq cent soixante-dix-huit musées de France. Ces *amis* deviendront des conseils et des donateurs. Il est à souhaiter qu'ils ne se soient pas déjà heurtés à ces difficultés matérielles qui paralysent aujourd'hui toute initiative et ne laissent d'argent disponible que pour les dépenses auxquelles on ne peut matériellement se soustraire.

L'Allemagne peut envahir la Tchéco-Slovaquie après avoir pris Vienne, d'autres peuvent motoriser une nation : cela ne donne ni un tableau ni un buste ni un poème à un peuple. Peut-être n'en éprouve-t-on plus le besoin, direz-vous? Mais j'en doute et, alors, à quoi bon quelques centaines de siècles de civilisation sur le globe? A quoi bon vivre, en un mot?

Revenons au musée de Montpellier, transporté à l'Orangerie et qui nous prouve qu'il existe encore en France un public — comme il doit s'en trouver un en Allemagne, comme il en existe toujours en Italie... et dans le monde entier — qui n'est pas atteint de la boulimie du canon, puisque les salles de la terrasse des Tuileries sont remplies par les visiteurs.

Courbet, Delacroix, le premier plus encore que le second, semblent les grandes vedettes de cette exposition. Les Courbets sont de premier ordre. Mais, avant de parler de tableaux que tout le monde peut voir, il serait bon d'évoquer la personnalité du donateur le plus important, après le peintre Fabre, au début du XIXe siècle, celle de M. Bruyas. Cet habitant de Montpellier semble avoir promené ses jours dans les labyrinthes d'un mortel ennui. La peinture seule paraît l'en avoir arraché pendant quelques heures chaque jour et la commande de son portrait devenait le plus grand hommage qu'il paraissait susceptible d'offrir à un artiste.

Ainsi de beaucoup de « mourants » qui mettent un quart de siècle à s'éteindre et qui accaparent l'attention de leurs contemporains par l'imminence, d'ailleurs toujours problématique, de leur fin.

Chez M. Bruyas, le soin de se faire portraiturer paraît

bien avoir été une manière agréable de se créer des relations à Paris, d'attirer des hommes de talent à Montpellier et de bénéficier par leur conversation de ce qu'ils possédaient de dons originaux et de savoir.

J'imagine que la compagnie de cet amateur malade — ce *monsieur aux Camélias*, aux épaules frileusement couvertes de plaids, suivi d'une garde-chasse portant un vestiaire contre les vents d'est ou du nord — devait être assez vite ennuyeuse. Tous ses portraits, qu'ils soient de Couture, de Delacroix, de Courbet, de Glaize, de Ricard, donnent l'impression d'un personnage dont la moustache rousse rejoint la barbe comme pour montrer que les lèvres demeureront muettes. Le regard aux cils albinos n'est guère expressif.

Ce solitaire, qui eût vécu de nos jours à Leysin, aimait cependant la peinture. Ses choix de Courbet en témoignent, comme aussi le plaisir que montre celui-ci de savoir une toile qu'il aime entre les mains du mécène de Montpellier. Un sentiment analogue nous vaut une étude de Tassaërt, que je ne saurais placer parmi nos peintres de prédilection, et qui est, parmi les œuvres de jeunesse de bien des peintres, l'une des plus évocatrices de leur misère et de leur enthousiaste bonne grâce à la supporter. Le matelas posé à même le plancher, sa toile rayée de bleu, la couverture grise, l'unique chaise, qui sert de table, les fenêtres sans rideaux, volets fermés et dont les vitres reflètent avec un talent si raffiné une baie placée vis-à-vis et qu'on ne voit pas : tout est là, d'une délicatesse de couleur et d'un art extrême dans le réalisme, comme dans le métier et dans ce que l'on peut exprimer par ces mots banals : l'œil du peintre.

Il y a dans cette exposition, arrachée aux compositions immenses et vaines de Montpellier, aux toiles d'Histoire et aux tableaux d'illustrations locales, bien des œuvres qui, par un hasard de circonstances, sans doute, témoignent de ce que J.-L. Forain détestait que l'on mentionnât et qui n'existait pas, disait-il, en peinture : la sensibilité. Mot vague et trop employé, je le reconnais, mais qui, après bien des tâtonnements, demeure encore à peu près le seul susceptible d'exprimer sans obscurité ni recherche les raisons qui procurent aux œuvres d'art une jeunesse indéfinissable et toujours renouvelée.

*
* *

La Chartreuse de Parme. — Depuis un an la salle et les foyers de l'Opéra ont retrouvé une dorure dont l'ornementation ne peut se passer. L'incohérente accumulation d'accessoires inutiles, la crainte de laisser libre un espace — et la volonté de pastiche — caractérisent un style qui a trouvé enfin ses lettres de noblesse avec le temps.

Pour la répétition générale de *la Chartreuse de Parme*, le théâtre de Charles Garnier serait, ce soir, presque un accompagnement nécessaire, bien que dans les décors exécutés par M. Jacques Dupont, l'architecture soit infiniment plus sobre. L'italianisme en eût ravi Henri de Régnier, il témoigne d'une documentation fidèle ou d'une connaissance si familière de l'Italie, de ses penchants pour le grandiose, de son amour de la pierre et de ses murailles de cyprès, que nous avons recommencé de notre fauteuil un de ces voyages, que tant de Français ne sauraient plus entreprendre en ce moment, hélas! entre Parme et le lac de Côme, Piacenza et Milan ou Gênes.

Le devoir appartient à la critique de parler des qualités musicales de *la Chartreuse de Parme*. Mais une impression, confirmée par les premiers commentaires de loges et de couloirs, c'est qu'un ouvrage de si longue haleine ne saurait contenir exclusivement des passages susceptibles de causer des transports d'admiration. Il faut se contenter de fragments plus ou moins développés. Les auditeurs ont goûté, à maintes reprises, la partition de M. Henri Sauguet, qui est un causeur spirituel et même à ses moments perdus, un comédien épique. Le duo de la prison, les airs de la duchesse Sanseverina, le quintette pendant le ballet et bien des élans dans les rôles de Fabrice et de Clélia ont de brillantes qualités. Pourtant, on désirerait que le compositeur osât se débarrasser plus délibérément de ce que l'on pourrait appeler *mode* ou *camaraderie artistique*, qui semble astreindre — à défaut de beaucoup de science, peut-être, — les artistes d'une même génération à employer des artifices identiques.

Qu'à certaines périodes les artistes suivent des directives marquées par le succès de quelques contemporains,

voilà qui semble un témoignage indiscutable d'absence de personnalité. Un seul, d'ailleurs, quelquefois deux, y réussissent : ce sont les initiateurs. Ils subissent l'influence de leur temps, on peut dire même qu'ils le créent, mais ils échappent à l'ascendant de leurs contemporains. Ils vont plus haut, ils renouvellent ou transposent, parfois insconsciemment, certains maîtres, leurs devanciers dans lesquels ils retrouvent quelque partie d'eux-mêmes. Mais tout ouvrage fait en série, selon un genre adopté, est éphémère.

Dans le chant, Sauguet paraît se contraindre à ne pas aller jusqu'à la fin de l'air qu'il *voudrait* nous faire entendre. Ce n'est qu'une nuance et je l'exprime mal, sans doute. Mais on voudrait n'être pas empêché de suivre une mélodie qui se dessinait et qu'il n'abandonne qu'afin d'obéir à des lois ayant cours depuis quelque vingt ans et que d'autres, ne l'ignorons pas, briseront demain.

Dans la *berceuse* du quatrième tableau, il enfreint, enfin, les ordres de ce Moscou musical, il ose reprendre un motif, assembler trois couplets. L'oreille du public est craintive, elle est indolente aussi, elle a besoin de répétitions. S'il est mauvais d'en exagérer le nombre, il est bon d'en user. Le *leitmotiv*, propre à l'apparition de certains personnages est presque indispensable dans une action dramatique aussi développée que *la Chartreuse*. Il fait battre le cœur des auditeurs qui attendent l'entrée du héros ou se préparent à une scène dont on leur a déjà fait entendre le thème.

Le critique qu'est M. Henri Sauguet n'ignore pas que c'est faire preuve d'autorité que de demeurer dans certaines traditions, ne fût-ce que pour s'en échapper, et avec éclat, au moment opportun.

Dans sa *Correspondance* et son *Journal*, Stendhal loue constamment Cimarosa. Il n'imagine rien au delà de ce sublime. Je ne sais si M. Henri Sauguet aurait eu la possibilité de l'oser, mais j'aurais aimé que quelques ressouvenirs de Cimarosa ou de Bellini accompagnât parfois le chant des artistes. Stendhal s'en fût délecté, s'il pouvait revenir, lui qui formait le souhait d'être lu en 1940 et, vivant, ne se préoccupa guère de sa gloire, ce qui est infiniment rare — et paraît bien sympathique, à notre époque où pullulent les « génies ».

En voyant le premier de ces décors auxquels se complaît le délicat metteur en scène qu'est M. Rouché, nous comptions recommencer un voyage en Italie. Je me serais abandonné bien plus délibérément à mon plaisir si les chanteurs permettaient, à quelque moment que ce fût, de saisir une phrase entière de cet opéra, dans lequel les duos abondent, mais où l'orchestre ne déchaîne point les tempêtes auxquelles nous fûmes si longtemps condamnés.

En vérité, devant des décors si exacts, des costumes si fidèles, un drame, extrait des pages fourmillantes de *la Chartreuse* ne devrait-il pas être le prétexte à quelques réminiscences du temps où nous nous retrouvons? Mais quel jeune compositeur se prêterait à ce genre de « collaboration » avec ses devanciers!

Alors, il ne faut choisir que des sujets neufs. Nous comprenons que Wagner ait adopté la légende. Il ne s'y trouvait point embarrassé par des évocations de musiciens contemporains des amours et des exploits qu'il prétendait évoquer.

Mais, lorsqu'on nous place devant des personnages de 1815 à 1825, devant le décor de la loge de théâtre qui prolonge Longhi, nous aimerions deviner parfois dans l'orchestration quelques mesures d'un compositeur contemporain du drame, ou, tout au moins, de son auteur.

En écoutant l'œuvre de Henri Sauguet, je pensais à *Carmen* dont le succès se poursuit dans le monde entier, grâce à ce qu'il n'a point perdu de vivacité, d'originalité dans la couleur locale et je me demandais ce que les Italiens pourraient retrouver de saveur dans la partition de *la Chartreuse de Parme* et ce que nous y respirons nous-mêmes de l'Italie d'autrefois?

Bizet, qui n'avait jamais mis les pieds en Andalousie, s'était inspiré de certains motifs musicaux; il en avait, d'après eux, créé d'autres, tout neufs, mais si évocateurs de l'Espagne que pour l'ouverture de bien des corridas, les Espagnols lui prirent le thème de l'entrée d'Escamillo.

Carmen nous donne, exactement, l'impression de l'Espagne et du temps où l'action se joue. En cela, Bizet a réussi, avec l'audace que confère le génie, qui recrée tout ce qu'il touche. Et, pourtant, le livret est souvent burlesque, les contreban-

diers puent l'opérette. Mais le musicien se joue des difficultés, sans souci des écoles et des modes. Il tire du *leitmotiv*, de quelques notes tissées à même l'orchestration, de grands effets dramatiques, qui survivent aux générations et aux conventions passagères, parce qu'ils ont pour eux la force irrésistible de ce qui est créé sous l'influence de la passion et de la réalité.

Madame Germaine Lubin a offert, bien généreusement, sa collaboration à l'œuvre d'un jeune. Celle qui est une incomparable Elsa, une Isolde d'une qualité si rare, a chanté le rôle à éclipses de la Sanseverina, non seulement avec une maîtrise peu commune aujourd'hui, mais un souci d'être égale à elle-même dont le public lui a su gré. Il l'en a récompensée par de nombreux rappels, après son lamento, dans l'atelier de Fabrice, au bord du lac de Côme.

M. Joubin fait espérer, par instants, des notes à la Caruso, mais il lui faut, évidemment, interpréter Puccini ou Léoncavallo pour s'y abandonner avec la fougue qu'il y voudrait apporter. Mademoiselle Courtin est une des meilleures pensionnaires de M. Rouché. M. Endrèze, le dernier élève de Reszké, interprète le rôle du comte Mosca, cet émule de M. de Talleyrand, à la cour de Parme, mais nous en aviserions-nous, si nous n'avions la connaissance du roman de Stendhal, ombre attachante, ami de nos lectures, et qui, sans surprise pour nous, ne semble guère présent dans tout ceci? Mais pouvait-il l'être?

*
* *

Boldini de la « zone ». — L'ayant aperçu, la barbe longue, tout grisonnant, dans ma jeunesse, je ne puis dire que j'aie connu Raffaëlli. Une exposition d'une trentaine de toiles de lui a lieu avenue de Friedland. Elle permet d'apprécier combien de degrés compte le talent et ainsi de pressentir ce qui permet la durée d'une œuvre d'art, cette sorte de longue jeunesse qui lui est tantôt échue ou tantôt refusée.

J.-F. Raffaëlli, c'est semble-t-il, avant tout, le Boldini des berges et de la « zone ». Il s'amuse à peindre avec minutie et luxe un clochard coiffé d'un haut de forme, les pieds dans des godasses, au bord d'un trottoir voisin des fortifs. Pour la

manière, il hésite parfois entre Claude Monet et Steinlen, entre Renoir et un Italien qui s'appelait Casciaro, je crois, sans être aujourd'hui certain de l'orthographe, et qui vendait dans une boutique de la rue Scribe, sa charmante production ensoleillée, à l'instar des petits maîtres vénitiens et napolitains.

La manière de Raffaëlli est variable, parfois, elle s'alourdit ; les empâtements sont mauvais, ne se justifient pas. Les toiles qu'il a peintes en Bretagne, par exemple, sont dépourvues de valeur ; il s'y essaie gauchement, après d'autres, *parce que la mode est à ce genre.*

Mais ce qu'il a le mieux réalisé — bien loin de Van Gogh ou d'Utrillo, certes, — ce qu'il a bien vu, c'est le côté banlieue immédiate de Paris. La couleur en est malheureusement terne. Ce défaut est-il dû au manque de génie du peintre ou à l'infériorité des produits vendus par le marchand ? L'un et l'autre, sans doute.

Pourquoi les impressionnistes et même ceux qui les précèdent ou les côtoient, comme Boudin, et, de Cézanne et Van Gogh à Berthe Morisot (voir celui du musée de Montpellier, à l'Orangerie) semblent-ils parés, cependant, d'une jeunesse si persistante, alors que les toiles de Raffaëlli deviennent si parfaitement dépourvues d'attrait ? Certes, l'homme est habile, il a la main preste. Mais le manque de proportions entre certaines parties du sujet est frappant ; également dans la mise en page comme dans la dernière touche d'un de ses tableaux, je ne sais quoi fait défaut : un peu plus ou moins de premier plan, un ton qui fasse opposition dans l'ensemble.

En réalité, ce peintre et pastelliste pouvait être un excellent illustrateur. Il aime la minutie, le détail, et c'est peut-être l'abondance des détails contrariés qui nous gâte sur ses toiles ce qu'il possédait de personnalité. Il est peut-être meilleur conteur que peintre exceptionnel ; il fréquente le grenier d'Auteuil et rapporte des anecdotes à M. de Goncourt. Sans doute eût-il été supérieur dans l'atelier, il craint le plein air, et retouche, derrière un vitrage, l'étude faite à Saint-Denis. Silhouettiste, plus que portraitiste, il est à la fois délicat et caricatural. L'exposition de l'avenue Friedland ne comporte que des paysages et des fleurs. Pour

celles-là, si nous pensons à Fantin et à Renoir, nous ne pouvons plus regarder les bouquets flavescents de Raffaëlli.

Avec le recul de quelques lustres, que d'œuvres paraissent inutiles ! On ne peut dire qu'elles soient manquées complètement, ni dépourvues de métier ni même d'un certain talent. Mais elles resteront à l'arrière-plan.

Que de gens, pourtant, eussent acheté, *ont* acheté un Raffaëlli, car c'était un nom connu, alors que Fantin ne vendait point ni ses pairs et que quelques amis de Gauguin, de Van Gogh, comme auparavant de Cézanne, leur achetaient seuls un tableau... La fréquentation des gens de lettres et des salons est parfois profitable, puisque Raffaëlli, c'est encore, tout de même, un nom, mais ce n'est guère plus.

ALBERT FLAMENT

PARIS...
d'hier et d'aujourdhui

AU FAUBOURG

A Paris, on a toujours dit : « le faubourg Saint-Jacques, le faubourg Saint-Marceau, le faubourg Saint-Honoré ». Seuls des écrivains initiés ou railleurs ont appelé tout court « le Faubourg » ou parfois « le noble Faubourg » cette partie du quartier Saint-Germain qui n'eut guère d'existence propre qu'au temps de la Restauration et de Balzac et, plus près de nous, dans le spirituel bouquin de M. Jules Bertaut.

Pour le peuple parisien « le faubourg » par excellence est le faubourg Saint-Antoine (ou Antoine). M. Alexandre Arnoux attribuait ici-même cette popularité aux traditions révolutionnaires du quartier. Sans doute, et depuis longtemps. Ne remontons pas aux Templiers brûlés au moulin Saint-Antoine le mardi après la Saint-Nicolas 1310 *et dont l'attitude touchante faillit gagner à leur cause ceux qui virent leur supplice. Oublions la Jacquerie* (1357) *et le traité conclu à l'abbaye entre Charles le Mauvais révolté et le futur Charles V (juillet* 1358), *les luttes de la ligue du « Bien public » contre Louis XI* (1465). *Ne rappelons même pas ce* 1er *juillet* 1652 *où, sous les ordres de Condé, l'armée de la Fronde, notre quatrième révolution, armée que pressaient dans le faubourg les troupes loyales de Turenne établi à Charonne, fut sauvée par le canon de la Bastille commandé par la Grande Mademoiselle et put rentrer dans Paris : Anne d'Autriche et Mazarin regardaient, du haut de notre Père-Lachaise.*

Commençons seulement à 1789 *et nous verrons que ce faubourg part de la Bastille (nom qui dispense de tout commentaire) et des bâtisses devant quoi furent tués, le* 25 *juin* 1848, *monseigneur Affre et le général Négrier (n*os 1 *et* 4*) pour aboutir à la place de la Nation où la guillotine sectionna* 1 300 *victimes (*14 *juin-*27 *juillet* 1794*). Chemin faisant, il égrène, par exemple, les maisons où fut préparé l'attentat de Fieschi (n*os 1 *et* 8*); le reste du jardin des Enfants-Trouvés, où les débris de madame de Lamballe furent enfin inhumés (square Trousseau); l'emplacement de la barricade de Baudin (*1851, *en face le n*o 151*); l'habitation de Santerre (vers le* 210*); la maison de santé que Malet quitta pour tenter son coup d'Etat (*22-23 *octobre* 1812, *emplacement du* 303*). Et, aux abords, nous avons la fabrique Révillon, pillée dès le* 28 *avril* 1789 *(rue Titon,* 31*), la tombe du petit Louis XVII (cimetière Sainte-Marguerite, rue Saint-Bernard,* 40*), la caserne de la rue de Reuilly, que Déroulède voulut insurger (en* 1899, *n*o 20*). Toutes les « glorieuses » :* 1789, 1830, 1848, 1851, 1871 *ont laissé ici quelque trace.*

Mais, pour aller « au faubourg », les Parisiens n'ont pas besoin de révolutions ni même des cortèges du « Front populaire » de 1936. *Tous y passent pour gagner, à Pâques, la Foire aux pains d'épices et presque tous y ont été marchander leurs meubles chez les ébénistes dont les boutiques se pressent de la Bastille jusque vers la rue Crozatier. Dans mon enfance qui, Dieu merci, connut surtout les « quartiers pauvres », ils venaient même le dimanche matin à la* trôle, *sorte de marché libre où les ouvriers vendaient les meubles qu'ils faisaient aux heures de « loisirs » : tel était ce temps, relativement proche encore.*

La trôle se tenait au lieu où le faubourg s'élargit pour donner naissance à la rue de Montreuil. C'est justement là que nous allons aujourd'hui, à la hauteur de l'hôpital (ex-abbaye) Saint-Antoine.

Une chapelle établie en 1198 *sur le chemin de Vincennes par le prédicateur de la quatrième croisade, Foulques, curé de Neuilly (sur Marne), donna naissance à une abbaye de cisterciennes qui vécut jusqu'à la révolution de* 1789 *à l'ombre de son église Saint-Pierre, don généreux d'un seigneur de Saint-Mandé.*

Qu'en reste-t-il? A l'intérieur de l'hôpital, la monumentale façade rebâtie sur les dessins de Lenoir le Romain, entre 1767 *et* 1770, *juste avant le passage d'une illustre pensionnaire, madame Geoffrin, (en* 1772*; son tranquille séjour y fut narré par une série de tableaux d'Hubert Robert). Saint-Pierre, où Bonne et Jeanne, filles de Charles V, reposaient sous la lumière de vitraux*

célèbres est remplacé par le vide rectangulaire qui précède l'hôpital.

Pourtant, de l'autre côté du faubourg, subsiste un curieux îlot triangulaire de maisons : une boucherie sans étage, coiffée d'un toit bas (n° 223 bis), quelques autres petits magasins, un corps de garde et une fontaine du XVIIIe siècle. En mars 1643, des lettres patentes de Louis XIII avaient octroyé aux abbesses de Saint-Antoine le droit de construire une boucherie ayant le monopole de vente dans tout le faubourg. Bien que doublée, en 1673, par une seconde boutique établie face à la Bastille celle-ci valait, seule, au temps de Piganiol de la Force, 30 000 livres de revenu à l'abbaye.

Saint-Antoine confisqué, transformé en hôpital (1795), les boucheries furent vendues. Un boucher se rétablit ici et sa famille s'est perpétuée presque jusqu'à nous. Enfin, la Ville acquit la maison, pour la démolir : on a montré à M. Louis Batiffol, délégué de la Commission du Vieux-Paris, qu'elle allait s'effondrer.

Ces sympathiques maisons de faubourg vont être remplacées par une plate-bande de gazon, soigneusement interdite aux gosses, où la fontaine « sauvée » s'attristera, seule et gauche. Gageons qu'on n'y rappellera aucun des souvenirs que nous venons d'évoquer — et il y en a bien d'autres ! — Puisqu'on nous affirme que ce mal est nécessaire, subissons-le ; mieux vaut encore de l'herbe qu'un garage. Mais, à la pelouse, ajoutons quelque chose : n'ai-je pas lu qu'au devant du corps de garde fut planté, en 1792, un « orme de la Liberté » ?

Ici, un arbre ne ferait pas trop mal et nous ne serons jamais assez libres !

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIEBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Elysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

LE MARCHÉ FINANCIER

A certains indices, dont on ne saurait mettre en doute la valeur documentaire, il est aisé de constater une nouvelle offensive de la thésaurisation. Les motifs en sont différents : ils ne prennent plus leurs causes à l'intérieur. Mais pourquoi insister sur celles-ci, qui semblent trop souvent dépasser le stade des apparences pour entrer délibérément dans celui de la réalité ?

La prudence et la prévision sont des qualités cardinales, dont la discussion ne m'apparaît ni utile, ni même possible. Mais elles comportent des degrés, tout au moins des possibilités d'adaptation. Dans cet ordre d'idées, il ne faut point raisonner avec paresse, en adoptant comme un dogme l'immuabilité de principes qui, valables sans doute la veille, ne vaudraient plus rien le lendemain. Au point de vue monétaire proprement dit, la notion de refuge absolu de sécurité totale disparaît, étant donné les complications successives qui menacent de s'ajouter au problème initial. Au point de vue métallique lui-même il faut compter, sans pouvoir envisager d'exceptions définies ni même valables, avec des besoins nationaux dont l'impérieuse nécessité n'admettrait guère les accaparements particuliers ou les assortirait pour le moins de risques exceptionnels.

Mais, dans l'hypothèse même où les événements se déchaîneraient jusqu'à leur paroxysme, pourquoi continuer à admettre comme valable une analogie qui, d'ailleurs, se montra souvent en défaut ? Pourquoi croire à la siccité, désormais complète, des sources qui alimentent habituellement le revenu ? Tout ce qu'un État prélève sur celui-ci, sous forme de droits ou d'impôts, lui deviendrait alors plus précieux qu'en période normale. Croire à un arrêt de la machine économique dans sa conception actuelle, à un arrêt absolu comme l'imaginent certains, constitue plus qu'une erreur : une impossibilité. Cela revient à supposer le maintien de la résistance et

du fonctionnement vitaux avec un cœur, qui, au centre de l'organisme, aurait suspendu son rôle de pompe aspirante et foulante.

Que des modifications profondes interviennent alors dans les normes jusqu'ici courantes de la productivité et de leur interprétation vénale, il faut évidemment l'admettre. Pour les imaginer, pour leur assigner des coefficients d'une approximation suffisante, il n'est que de se référer à la qualité intrinsèque des échanges. Certains, s'ils répondent à des besoins compressibles, déterminés par la fantaisie ou le bien-être, peuvent se ralentir considérablement ou même disparaître. D'autres, au contraire, participent sans plus tarder d'une prédominance absolue. Je ne dispose point, ici, de la place nécessaire pour en dressser une liste même schématique, car chaque article s'accompagne nécessairement d'observations délicates, réfléchies et justifiées. Tout cela demande donc à être abordé dans le loisir étendu d'une lettre ou d'une conversation particulière.

Tout cela comporte également un caractère d'urgence qui ne vous échappera certainement pas. Les événements actuels donnent un sens nouveau, catégorique, à cette expression courante et trop souvent négligée comme telle : « Mettre de l'ordre dans ses affaires. » Mais, pour apporter cet ordre indispensable — donc profitable — il ne suffit point de procéder par décisions hâtives, inspirées en premier lieu par l'ambiance. Celle-ci se montre toujours mauvaise conseillère, parce qu'elle détruit notre libre arbitre, nous inféode à une imitation collective qui dégénère vite en psychose. Nous risquerions ainsi, par une interprétation fausse ou tout au moins insuffisante du présent, de compromettre un avenir qui demeure, au contraire, conditionné par une appréciation établie, sans plus tarder, en toute objectivité.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés, concernant cette chronique, doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).